
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LES GRANDES

QUESTIONS RELIGIEUSES

RÉSOLUES EN PEU DE MOTS

LA FOI ET L'INCRÉDULITÉ

PAR

M. L'ABBÉ BERSEAUX

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE AU GRAND SÉMINAIRE DE NANCY

NOUVELLE ÉDITION

LIBRAIRIE BRIDAY

DELHOMME ET BRIGUET, SUCCESSEURS

LYON — 3, avenue de l'Archevêché.

PARIS — 13, rue de l'Abbaye.

LA FOI ET L'INCRÉDULITÉ

Paris. — Imp. G. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

LES GRANDES
QUESTIONS RELIGIEUSES
RÉSOLUES EN PEU DE MOTS.

LA FOI ET L'INCRÉDULITÉ

PAR

M. L'ABBÉ BERSEAUX

NOUVELLE ÉDITION

LIBRAIRIE BRIDAY
DELHOMME ET BRIGUET, SUCCESSEURS
PARIS | LYON
13, RUE DE L'ABBAYE. | 3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ.
1883

History - Alumnus

PRÉFACE.

Disputans et suadens de regno Dei.
Discuter et persuader
(Act. xix, 8.)

Voltaire n'est plus, mais son esprit vit encore. Ce qui fait le fond du rationalisme actuel, ce sont les sophismes et les railleries du philosophe de Ferney. On rougirait, il est vrai, de le citer comme une autorité ; mais on ne s'inspire pas moins dans ses écrits. Condorcet, écrivant la vie de cet impie fameux, a eu raison de dire: *Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons* (1).

Or, l'esprit du patriarche de l'incrédulité moderne s'est formulé en une multitude d'objections, courtes, vives, précises, qui sont comme le résumé de la philosophie négative du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle. Ces objections se retrouvent partout, dans le salon, dans l'estaminet, dans l'atelier, dans les académies, dans les journaux, dans les livres ; et le philoso-

(1) En tête des Œuvres de Voltaire.

phe, dans ses grandes phrases de rhéteur, ne fait souvent que les délayer. Tandis que la haute société répète que la religion est bonne pour le peuple, le peuple dit à son tour qu'il faut se modeler sur la haute société. C'est ainsi que les allégations contre la Foi se propagent comme le péché originel; dont elles sont une suite ; il semble qu'on les respire avec le siècle, et les ennemis de la religion, si opposés les uns aux autres sur tant de points divers, sont unanimes à les reproduire. Il y a tel homme de lettres qui se croit supérieur au vulgaire sous tous les rapports et qui, cependant, pense et parle comme lui, lorsqu'il pose sa thèse contre le catholicisme.

Ajoutez à cela que la plupart de ceux qui font ces objections les ont pour sacrées et les tiennent pour autant d'axiomes théologiques. Ils ne discutent la question religieuse, qu'en les prenant pour point de départ. Les ayant entendu redire dès l'enfance, ils y adhèrent avec toute la ténacité que l'on a pour les préjugés, et regardent comme les articles de leur symbole antichrétien, comme une espèce de second sens commun. Par là, il s'est formé au milieu de nous un nouveau protestantisme né du premier, mais beaucoup plus formidable que lui. Le protestantisme hérétique du seizième siècle, bien qu'il eût posé comme

point fondamental la liberté pour chacun de croire tout ce qu'il veut, et de vouloir tout ce qu'il croit, avait néanmoins conservé les vérités-mères *les points fondamentaux*, comme disaient Claude et Jurieu, il n'avait pas eu assez d'audace pour rompre tout à coup avec la tradition et passer subitement de la foi à l'incrédulité. Le protestantisme philosophique de notre siècle n'a rien respecté, pas même les vérités de l'ordre naturel; il a substitué aux données divines les idées les plus subversives, afin d'arriver à cette conclusion : Il n'y a d'autre Dieu que l'homme; tout ce qu'il pense est vrai, tout ce qu'il exprime est beau, tout ce qu'il fait est bien; il est à la fois infaillible et impeccable. Voilà où nous en sommes, tant il est vrai que la première et la plus grande de nos maladies, c'est l'orgueil, qui veut tout renverser, même Dieu.

Le but de ce travail est de faire justice des principales objections qui ont vogue; tantôt en leur opposant une réponse brève, précise, et qui emporte pièce; tantôt en renvoyant à l'ennemi les traits qu'il lance contre la religion; tantôt en le mettant lui-même en cause et en lui montrant l'inanité et le vide de tout ce qu'il sait ou plutôt de tout ce qu'il croit savoir. Il est par là même facile de comprendre que cet écrit répond à un besoin général. L'ignorance est si

profonde, la frivolité est si grande, le dégoût du sérieux et si universel, le siècle a si peu de souci des matières philosophiques que les longs ouvrages ne trouvent que de rares lecteurs. Un livre dans lequel on fait appel à ce qu'il y a de plus primitif dans la conscience humaine, un livre dans lequel on oppose aux adversaires l'éclat pur et simple de la vérité et non le faux éclat des phrases nébuleuse et des périodes longuement travaillées ; un livre, en un mot, dans lequel on rend accessible à tous la métaphysique la plus élevée, un tel livre ne peut qu'être utile.

Je sais ce que certains esprits timides et pusillanimes ont opposé à cette manière de procéder qui commence par poser l'objection dans toute sa force ; il faudrait plutôt, selon eux, l'atténuer, la déguiser ; et cela soit parce que l'homme entraîné par ses passions, vers l'erreur et le mal, est plus frappé de l'objection que de la réponse et par là même la retient mieux, soit parce que l'on doit craindre d'irriter les adversaires du christianisme, en leur parlant trop catégoriquement. A cela, je réponds par plusieurs réflexions.

Premièrement, ce ne sont pas les apologistes qui imaginent ces objections par un jeu d'esprit, pour leur répondre par un jeu d'esprit ; elles

courent le monde, elle sont répétées partout et sous toutes les formes ; ne faut-il pas les poursuivre partout et sous toutes les formes qu'elles revêtent? Nous n'éveillons pas des doutes pour le plaisir de les dissiper, nous dissipons les doutes qui sont proposés de toutes parts.

Secondement, croire que la religion n'aurait pas d'adversaires si elle n'avait pas de défenseurs,ou si ses défenseurs la défendaient au gré de ses adversaires, c'est tomber dans la plus dangereuse des illusions. Les passions seront toujours là, se dressant d'autant plus audacieuses contre le christianisme qu'elles ne rencontreront pas d'obstacles.Le moyen le plus sûr de les réprimer, c'est donc de les combattre. Une guerre glorieuse est préférable à une paix honteuse. Que serait en effet une telle paix, sinon l'esclavage avec toutes ses suites funestes? Bergier, dont la vie a été si précieuse, a fort bien dit, en parlant des controverses: « Ces sortes de disputes sont inévitables parce que le christianisme a toujours eu des ennemis et qu'il en aura toujours. Elles sont nécessaires, parce que l'on ne doit rien négliger pour ramener dans la bonne voie ceux qui se sont égarés. *Si elles troublent la paix, il faut s'en prendre à ceux qui en sont les premiers auteurs et qui lèvent l'étendard contre l'enseignement de l'Église* (1). »

(1) Dictionnaire, art. *Controv.*

Troisièmement, dire qu'il faut taire ou dissimuler la vérité parce qu'elle excite la haine des méchants, c'est pactiser là où il n'y a plus de pacte permis. Tout périsse plutôt que la vérité ! Les ennemis de la religion ne conclueraient-ils pas bientôt du silence de l'apologiste à son impuissance de répondre ? Ne conclueraient-ils pas de son impuissance de répondre à la fausseté de la religion, attendu que la vérité a nécessairement des preuves à opposer à tous les sophismes ? Ne se trouveraient-ils point par là confirmés dans leur incrédulité ?

Quatrièmement, prétendre qu'il faut abandonner les errants à eux-mêmes sous le beaux prétexte que l'erreur fait sur eux plus d'impression que la vérité, c'est prétendre implicitement qu'ils sont inguérissables, c'est en désespérer. Or, cela est-il permis dans le christianisme, qui nous enseigne que Dieu a fait les nations guérissables et que le Christ est venu pour réhabiliter l'intelligence humaine aussi bien que tout le reste ? S'il fallait ne plus élever la voix parce que l'on n'est pas toujours écouté et que souvent l'on trouve des contradicteurs, que deviendrait la Foi ? Quoi de plus opposé que le silence à la mission du prêtre, à qui il a été dit de parler toujours, à temps et à contre-temps. Saint Paul savait que la croix était un scandale pour

les Juifs, une folie pour les Gentils, et cependant il ne prêchait que Jésus-Christ et Jésus-Christ attaché à la croix *Et hunc crucifixum*(1).»

Cinquièmement, quand même les preuves ne paraîtraient pas à des esprits prévenus ou malades aussi fortes que les objections, elles n'en produisent pas moins un effet précieux; elles jettent en effet dans les âmes des doutes salutaires qui amènent les incroyants à se convaincre que la thèse de l'incrédulité n'est pas aussi bien établie qu'ils se plaisent à se l'imaginer, et à penser qu'il pourrait bien se faire que le christianisme fût vrai. Peu à peu ils se désabusent de leurs préjugés, la vérité se fait jour dans leur âme; cette religion, contre laquelle ils se croyaient forts, se montre à eux comme la force même; ces objections contre lesquelles ils s'appuyaient comme sur un roc inébranlable, ne leur paraissent plus qu'une vaine poussière, une illusion de l'esprit. Il en est de la vérité comme de tout le reste, elle germe lentement, et de ce qu'un adversaire ne se trouve pas mûr pour la foi lorsque l'on a soutenu une discution contre lui, il ne faut pas en désespérer pour cela. Qui peut répondre de son lendemain? Combien d'hommes qui, comme Clovis, ont fini par brûler ce qu'ils avaient adoré et par adorer ce qu'ils

(1) I Cor., i, 23.

avaient brûlé ! Combien qui tout à coup se sont trouvés terrassés sur le chemin de Damas ! Si le grand Apôtre n'avait pas commencé par discuter, il n'aurait pas fini par persuader.

Sixièmement, la méthode qui consiste à poser la difficulté ou l'objection, a été consacrée par nos pères. L'un des monuments les plus vastes et les plus lumineux de l'esprit humain, c'est la Somme de saint Thomas. Or, comment le grand Docteur procède-t-il ? Pour fixer l'esprit, pour établir l'état de la question, il commence par rappeler les objections qu'il a recueillies avec le plus grand soin ; il pose ensuite les principes, puis à la lumière de ces principes il fait justice de ces objections. Qu'a-t-on encore à opposer après l'exemple d'un Docteur qui jouit d'une si grande autorité dans l'Église catholique ? Remarquons en passant que saint Thomas, loin de chercher à atténuer l'objection, la présente dans toute sa force, et que si la Somme est si nette, si précise, c'est en partie parce que pour répondre à des objections nettement formulées, il fallait s'astreindre à une méthode sévère et exclure tout ce verbiage qui, à défaut de doctrine, remplit la plupart des livres modernes.

D'ailleurs, quel a été, dans tous les temps et dans tous les lieux, le grand but que s'est proposé la science chrétienne, et quel est le grand

but qu'elle doit se proposer à jamais? C'est la réconciliation de l'intelligence humaine avec l'intelligence divine. Pour atteindre ce but, il faut nécessairement démontrer qu'il y a harmonie entre la raison et la foi. Or, par quel moyen l'esprit du mal cherche-t-il à opposer la raison à la foi? Par les objections qu'il sème partout. Qui ne comprend dès lors que l'apologiste doit avant tout pulvériser ces objections? Qu'on se rappelle le mot de Tertullien : *Les hommes ne naissent pas chrétiens, ils le deviennent* (1). Comment le deviennent-ils? Par la foi. Or, comment arriveront-ils à la foi, s'ils croient à la valeur des objections que l'on oppose à la foi?

Ces considérations ont d'autant plus de force, que le monde fait opposition à la foi, non pas seulement sur un point, mais sur tous. Ses objections portent contre le christianisme tout entier. Il n'est aucune vérité du Symbole, aucune loi du Code, aucune pratique du Culte, contre laquelle il ne se soit insurgé.

En résumé, si c'est en formulant des objections que le siècle s'oppose à l'Église, c'est en faisant justice de ces objections que l'Église doit s'opposer au siècle ; si c'est par là que l'ennemi

(1) De vestris fuimus, fiunt; non nascuntur christiani, (Apol. XVIII).

nous attaque, c'est aussi par là que nous devons nous défendre. Attaquer l'ennemi là où il n'est pas, c'est sacrifier lâchement les âmes, c'est dégénérer des Martyrs et des Croisés, qui volaient là où était le danger.

Les esprits pusillanimes trouveront peut-être aussi que l'arme de l'ironie et de la raillerie, à laquelle le controversiste a souvent recours, n'est pas digne d'un disciple du Dieu qui a pour grand attribut la bonté et la miséricorde. Rassurons ces esprits en leur citant des textes et des faits à l'aide desquels il est facile de décider si, sous prétexte de modération et de tolérance, on doit affaiblir la démonstration de la foi et ne pas recourir à toutes les armes légitimes.

Ouvrons d'abord les Écritures. A la première page, nous voyons Dieu se railler d'Adam. Le démon avait dit à nos grands ancêtres : « Le « jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux « seront ouverts, vous serez comme des Dieux, « *connaissant le bien et le mal ;* » et lorsqu'Adam eut consommé son crime, Dieu le Père dit au Verbe et à l'Esprit, en faisant une allusion ironique aux paroles de Satan : « Voici Adam « devenu comme l'un de nous, *connaissant le « bien et le mal* (1). » Salomon, dans les Proverbes, raille le paresseux en ces termes :

(1). Gen. III

« Paresseux, jusques à quand dormiras-tu ?
« Quand enfin te lèveras-tu après avoir dormi ?
« Dors encore un peu, sommeille encore un peu,
« replace encore un peu tes mains pour dormir
« à ton aise (1). » Le prophète Elie ne s'amusait-il pas aussi à railler (*illudebat*) les prêtres de Baal qui invoquaient en vain leurs dieux ? « Criez
« plus haut, leur disait-il, car Baal est dieu ?
« il parle peut-être à quelqu'un, ou il est dans
« un hôtel, ou il est en voyage, ou il dort ; criez
« plus haut et il se réveillera (2). » Enfin il est dit : Répondez à l'insensé selon sa folie, de de peur qu'il ne se croie sage (3).

Si, après avoir ouvert les Ecritures, nous ouvrons les Pères, nous voyons que loin d'avoir horreur de cette figure de rhétorique que l'on appelle l'ironie, ils y avaient recours et excellaient à l'employer.

Tertullien ne craignait pas de livrer au ridicule son adversaire Marcion, dont il parle d'une manière si caustique dès le début de l'ouvrage qu'il a fait contre lui. Ailleurs il pose en principe que l'on doit railler, lorsque la circonstance se présente. Il dit en effet dans son livre contre les Valentiniens : « S'il m'arrive
« quelquefois de rire, je ne ferai que traiter mon

(1). Prov. VI 10.
(2). III Reg., XVIII, 27.
(3). Prov. XXVI 4.

« sujet comme il mérite d'être traité. Il y a des « matières qu'il ne faut pas réfuter trop sérieu- « sement, de peur que le sérieux avec lequel on « les traiterait ne leur donne de l'importance. « L'hilarité convient à la vérité, parce que la « vérité a la vertu de réjouir : il lui convient de « traiter ses adversaires en s'en jouant, parce « qu'elle n'a rien à en craindre. Il faut absolu- « ment prendre garde qu'on ne puisse se railler « de ses railleries si elles n'étaient pas dignes. « Du reste, partout, quand elle est digne la rail- « lerie rend service : *Cœterum ubicumque « dignus risus officium est* (1). »

Saint Grégoire de Nazianze ne craint pas, dans ses Discours contre Julien, de livrer à la risée publique l'empereur philosophe et apostat. Inexorable, il l'attaque avec une vigueur que l'on regrette de ne pas trouver plus souvent dans les apologétiques modernes. C'est en vain que l'on allègue la délicatesse de l'oreille et la mollesse des mœurs au dix-neuvième siècle. N'est-ce point parce que les oreilles sont devenues trop délicates qu'il faut les exercer à entendre des accents plus mâles ? N'est-ce point parce que les mœurs sont molles qu'il faut parler avec énergie ? Les oreilles n'étaient-elles pas déli- cates, les mœurs n'étaient-elles pas plus qu'a-

(1). Adv. Valent. cap. 6.

mollies, à l'époque où les Pères de l'Eglise écrivaient et parlaient ?

Saint Jérôme a fait plus que de l'ironie et de la raillerie. Né avec un génie mordant,il ne craint pas de mordre. Pourquoi lui ferait-on un crime de sa manière ? Les Apôtres ne sont-ils pas comparés à des chiens vigilants ? Ne faut-il pas que le chien morde le loup vorace, pour que le timide agneau soit épargné ?

Le comte de Maistre, dont les écrits seront immortels, a fait cette réflexion : « La raison, « peu pénétrante de sa nature, ne se fait pas « jour aisément,il faut souvent qu'elle soit pour « ainsi dire armée de la redoutable épigramme. « La pointe française pique comme l'aiguille « pour faire passer le fil (1). »

A l'autorité de l'exemple,nous pouvons ajouter l'autorité de la raison.

Les incroyants cherchent à tourner en ridicule les mystères de la Foi,pourquoi ne ferions-nous pas sentir que l'incroyance seule est réellement ridicule ? Ils veulent faire rire aux dépens de la vérité ; pourquoi ne ferions-nous pas rire aux dépens de l'erreur ? Ils emploient la raillerie contre nous ; pourquoi ne l'emploierions-nous pas contre eux ? L'ironie n'est-elle pas de droit commun comme les autres tropes ? N'est-

(1). Soirées 6. Entretien.

il pas dès lors permis à chacun de l'employer Pourquoi l'erreur aurait-elle seule le droit d'y recourir ? On dit qu'elle n'est pas propre à ramener les errants. A cela on peut répondre d'abord, qu'il n'y a pas seulement les errants, à ramener, car il y encore les orthodoxes à préserver. Or, quoi de plus propre à atteindre ce but, que cette manière d'écrire qui met les rieurs du côté de la vérité ? On peut répondre en outre que le premier pas à faire faire au incroyants, c'est de les amener à penser qu'il n'ont pas autant d'esprit qu'ils se l'imaginent. Or, quoi de plus propre à les amener là, que de donner à leurs objections une réponse quelque peu assaisonnée de sel attique ? Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui, au milieu de tant d'écrits, nous avons si peu de livres ? N'est-ce pas la tiédeur de la rédaction ? N'est-ce pas cet esprit de concession qui porte les écrivains à accommoder le Christianisme au siècle, au lieu de le présenter comme la règle immuable et inflexible sur laquelle doit se réformer le siècle ? Prenons garde de laisser les bons se refroidir sous prétexte de ne pas effaroucher les mauvais. Tout en songeant à ressusciter ce qui est mort, efforçons-nous de ne pas laisser mourrir ce qui est vivant. C'est en proclamant la Foi et non en la sacrifiant, que nous sauverons les âmes. Or, n'est-ce pas la sa-

crifier à un certain degré que de ne pas la proposer dans toute sa force? Pour moi je m'en tiens à la parole de saint François de Sales. Cet homme si bon, si tolérant, pour parler comme on parle aujourd'hui, disait : *Qu'il aurait été prêt à vendre la patène pour défendre le calice.*

LA FOI ET L'INCRÉDULITÉ

I

INDIFFÉRENCE.

I. *Je ne veux pas entendre parler de religion.* — II. *On peut vivre sans cela.* — III. *D'ailleurs la religion, c'est l'affaire des prêtres.* — IV. *Tournons le feuillet et causons d'autre chose.*

I. **Je ne veux pas entendre parler de religion.** — Et pourquoi cela ? Qu'est-ce que la religion ? *C'est l'ensemble des rapports qui unissent l'homme à Dieu.* Or, Dieu est le premier des êtres. Si Dieu est le premier des êtres, la religion n'est-elle pas la première des choses ? Si la religion est la première des choses, la question religieuse n'est-elle pas la première des questions, celle qui doit être posée et résolue avant toutes les autres ?

Je ne veux pas entendre parler de religion. Mais tous les peuples ont fait de la religion leur grande et principale affaire. Les Juifs se sont battus pour la défense de leur temple ; les Grecs ont eu la guerre sacrée ; les Romains disaient : « *A Jove principium.* »

Les Martyrs, pour rendre témoignage à leur foi, ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang et sont allés à la mort à travers les glaives et les bûchers. Ces paroles : *Dieu le veut!* retentirent dans toute l'Europe comme une acclamation immense, lorsque les Croisés volèrent en Asie pour refouler la barbarie musulmane. Si, dans tous les temps et dans tous les lieux, on a considéré la religion comme le pivot de la vie humaine tout entière, ne devez-vous pas consacrer à l'étudier quelques-unes de ces heures dont vous faites le plus fol emploi, pour ne pas dire autre chose ?

Je ne veux pas entendre parler de religion. Qu'est-à dire? Le voici. Les plus hautes questions qui puissent être proposées à l intelligence sont certainement les suivantes : *Y a-t-il un Dieu? Supposé qu'il en existe un, s'occupe-t-il de sa créature, ou ne s'en occupe-t-il pas? A-t-il parlé au monde, ou bien s'est-il comdamné à un mutisme éternel? Est-il venu sur la terre pour purifier et diviniser sa créature, ou n'y est-il pas venu? Avons-nous une âme, ou n'en avons-nous pas? Notre âme si nous en avons une, est-elle immortelle, ou se dissoudra-t-elle avec le corps ? En d'autres termes : Sommes-nous seulement des bêtes, ou sommes-nous plus que cela? Rendrons-nous compte à Dieu de ce que nous aurons fait?* Encore un coup, se sont là des questions de la plus haute gravité. Or, dire que vous ne voulez pas entendre parler de religion, c'est dire : Je n'attache aucune importance à la solution de ces problèmes ; je n'ai nul souci de mes destinées éternelles, je ne fais de cas que de ce que je vois, de ce que je touche, de ce que je mange, de ce qui tombe

sous mes sens. Un tel langage est-il digne d'une créature qui a la faculté de penser? Les problèmes que je viens d'indiquer n'intéressent-ils pas tout être doué de raison? Dédaigner des les examiner, n'est-ce pas insulter à la grandeur de sa nature et se rapprocher de l'animalité?

II. **On peut vivre sans cela**. — En êtes-vous bien sûr? Plutarque, que je vous demande très humblement la permission de vous opposer, a dit qu'il *serait plus facile de bâtir une cité dans les airs que de fonder une société sans religion* (1). Diderot était du même sentiment. Il écrivait : « Un peuple philosophe, s'il « était possible d'en former un, trouverait sa perte, « au sortir du berceau,dans le vice même de sa cons- « titution (2). » Ces contradictions ne doivent-elles pas jeter dans votre esprit quelque doute sur la valeur de vos objections?

On peut vivre sans cela. Mais qu'ordonne la religion? D'aimer ses parents, de se dévouer à son pays, de respecter la bourse, la propriété, la réputation, la femme du prochain ; de restituer ce qui a été dérobé, d'obéir à César comme au représentant de Dieu et du peuple, de répondre à la colère par la douceur, d'opposer à la fureur de la haine les bénédictions de la charité ; en un mot, de rendre le bien pour le mal. Croyez-vous que la société pourrait subsister sans toutes ses vertus, que la religion seule peut faire fleurir? Si vous le croyez, dites-nous alors sur quel fondement elle reposera.

(1) Adv. Colotem, ed. in-fol. 1624. p. 1125.
(2) Correspond.littéraire par Grimm et Diderot,tom 1 p. 492.

On peut vivre sans cela. Qu'entendez-vous par vivre? Boire, manger, dormir, aller à cheval, à la danse, au spectacle, à la chasse, rendre des visites, dans lesquelles vous recevez au centuple l'ennui que vous donnez. Oui, je l'avoue, quelques hommes peuvent mener une telle vie sans la religion. Mais, je vous demande, l'homme doit-il vivre seulement de pain, de vin, de viande, de sensations et de matière? Ne doit-il pas aspirer plus haut? Pour lui, la vie véritable n'est-elle pas celle de son intelligence, de son cœur, de toutes les nobles et hautes puissances qui sont en lui, la vie de l'âme en un mot? Or, quel est le principe vivifiant de l'âme sinon Dieu, qu'un philosophe célèbre a appelé *le lieu des esprits*? — Disons-le donc, un chien, un chat peuvent vivre sans la religion, mais l'homme jamais. La vie de l'impie n'est qu'une mort.

On peut vivre sans cela. Qu'importe, si l'on ne peut mourir sans cela. La *Biographie universelle* nous fait connaître une multitude de libres-penseurs qui, après avoir prétendu dans leur jeunesse que l'on peut vivre sans religion ont crû dans un âge plus mûr que l'on ne peut mourir sans elle. Témoins Boulanger, Toussaint, Boulainvillers, le marquis d'Argens, Montesquieu, Maupertuis, Buffon, Dumarsais, Fontenelle, Palissot, Larcher, qui ont fait une mort chrétienne. Or, c'est une vérité de sens commun que l'on doit vivre comme l'on doit mourir; par là même donc que l'on ne doit pas mourir sans la religion, on ne doit pas vivre sans elle.

III. **La religion c'est l'affaire des prêtres.** — C'est-à-dire: c'est aux prêtres à s'occuper de Dieu,

de l'âme, de l'immortalité; c'est à eux à contempler le monde invisible, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; le domaine des laïques au contraire, c'est le monde présent, qui est aujourd'hui, qui ne sera plus demain et qui, en définitive, n'est qu'illusion et vanité. Avouez que vous n'êtes ni ambitieux, ni fiers. Vous laissez aux prêtres la meilleur et la grande part, l'infini, et vous ne réclamez que le néant. N'est-ce point là vous condamner ? Ne ressemblez-vous pas à cet Esaü qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ? Tout en croyant le vouer au mépris, ne faites-vous l'éloge du prêtre qui peut s'écrier avec un noble orgueil : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* Mon héritage est beau (1).

C'est l'affaire des prêtres. Aristote, que le dix-neuvième siècle a dû réhabiliter, croyait que la religion est l'affaire de tous. Ce vaste génie, qui laisse loin derrière lui tous ces aspirants au génie qui pullulent dans notre âge, a défini l'homme : *un animal religieux* (animal religiosum), c'est-à-dire un être dont la connaissance et la pratique de la religion sont comme le caractère essentiel. Si la religion est un élément constitutif, une partie intégrante de la nature humaine, n'est-elle pas l'affaire de tout ce qui porte le nom d'homme, des laïques aussi bien que des clercs ? De même que l'oiseau est fait pour voler et le poisson pour nager, de même l'homme est fait pour s'élever vers Dieu, sur les ailes de la pensée et de l'amour. Celui qui s'en isole est un poisson hors de l'eau, un oiseau sous la machine pneumatique.

(1) Psalm. xv, 6.

C'est l'affaire des prêtres. Est-ce que Socrate, est-ce que Platon, qui ont voué leur vie à l'étude de la question religieuse, étaient prêtres ? Est-ce que Régulus, qui alla mourir à Carthage pour rester fidèle à ses serments, était prêtre ? Est-ce que Constantin, Pépin-le-Bref, Charlemagne, saint Louis, Godefroi de Bouillon qui furent éminemment religieux, étaient prêtres ? Tous ces grands hommes croyaient qu'ils devaient étudier et pratiquer la religion, par cela seul qu'ils étaient hommes.

C'est l'affaire des prêtres. Sans doute que vous êtes un érudit et que vous avez lu l'histoire, puisque vous parlez avec tant d'assurance. Eh bien, l'histoire ne ne vous apprend-elle pas que, partout et toujours, le prêtre a été tenu pour un homme public qui a mission d'élever le peuple vers Dieu et de faire descendre Dieu dans le peuple ? Ne nous montre-t-elle pas la foule se pressant autour de lui dans les temples, au moment solennel où s'accomplissaient les rites mystérieux et sacrés ? Loin que le prêtre soit un être isolé, il nous apparaît, dans tous les temps et dans tous les lieux, l'homme de tous ; il prie pour tous, il sacrifie pour tous, et tous viennent s'unir à ses prières et à ses sacrifices ; n'est-ce pas une preuve que dans la pensée de l'univers la religion est l'affaire de tous ? Vous avez beau nier la vérité, vous ne parviendrez jamais à déchirer les pages de l'histoire, qui déposent en sa faveur et qui protestent contre vous.

La religion c'est l'affaire des prêtres. Mais que fait la religion dans le monde ? Elle éclaire les ignorants, elle fait luire le flambeau de l'espérance aux yeux de l'infor-

tuné qui boit ses larmes en silence, elle recueille l'orphelin, elle abrite le vieillard, elle secourt le pauvre, soulage le malade et réforme le criminel elle offre le pardon au repentir, elle rappelle à l'homme sa dignité, ses devoirs, ses destinées; en un mot, elle oppose toutes les vérités à toutes les erreurs, toutes les vertus à tous les vices, tous les remèdes à tous les maux. Après cela, est-il encore permis de dire, avec la légèreté déplorable de l'encyclopédiste, que *la religion c'est l'affaire des prêtres?* N'est-elle pas l'affaire de l'individu, de la famille, de la société, de l'humanité tout entière? Oui, princes sur le trône, conquérants à la longue épée, magistrats sur leur chaise curule, savants entre leurs murailles de livres, industriels dans leurs usines, artistes animant la toile ou le marbre, architecte faisant parler la pierre, pauvres dans leurs cabanes, artisans dans leur atelier, commerçants sur leur comptoir, riches au milieu de leurs coffres remplis, tous doivent faire de la religion la grande affaire, l'affaire capitale de la vie.

IV. **Tournons le feuillet et causons d'autre chose.** — De quoi causerons-nous? De la pluie, du beau temps, des valeurs qui se cotent à la Bourse, du prix des céréales, de la délicatesse de tel mets, de la finesse de tel vin, des modes, des théâtres, du gaz, de la vapeur, de l'électricité? Les graves et dignes objets d'occuper exclusivement une âme immortelle! Ne serait-ce pas là ressembler à ces Athéniens fainéants qui, au rapport de saint Luc, passaient la journée tout entière à se demander et à se raconter sur la place publique les nouvelles du jour (1).

(I). Act. XVII 21.

Causons d'autre chose. Mais de quoi peut-on causer sans qu'aussitôt la question religieuse ne se présente à un esprit tant soit peu sérieux ? On ne peut parler d'un grain de sable, d'une goutte d'eau, d'un brin d'herbe, d'une aile d'insecte, sans qu'aussitôt on ne soit porté à se dire : Qui a fait cela ? Quel est l'auteur de cette merveille ? D'où vient cette nature tout entière qui se déroule si magnifique ? Ne voyez-vous pas que cette simple question lance l'homme dans l'étude de la théologie ? Ne sentez-vous pas que si elle n'est pas résolue, il faudra vous résigner à accepter des effets dont vous ne connaîtrez ni le comment ni le pourquoi ? Ne comprenez-vous pas que vous n'arriverez jamais à la science, qui est, comme l'a dit excellemment l'école, *la connaissance par les causes* (*Cognitio per causas ?*)

Causons d'autre chose. Quoi ! la religion est un phénomène de tous les temps et de tous les lieux ; on la retrouve et chez les peuples civilisés et chez les peuples barbares et chez les peuples sauvages, dans les cités opulentes et dans les humbles hameaux, sur le continent et dans les îles, dans l'ancien monde et dans le nouveau, aux pôles et à l'équateur, et vous ne voudriez pas vous en occuper un instant ? Elle est le mobile qui remue le plus puissamment l'âme humaine ; tout ce qui s'est fait de grand a été fait ou par elle ou pour elle, et vous ne lui accorderiez pas votre attention que vous accordez à mille niaiseries, à un météore qui passe, à un feu d'artifice, à un nouvel astre, que dirais-je ? à un saltimbanque ou à un histrion monté sur ses planches ! Je vous le de-

mande, ne serait-ce point là faire acte de déraison ?

Non, non, il n'en sera pas ainsi. Vous tiendrez désormais un autre langage, vous regarderez la religion comme votre affaire importante, vous ferez peu de cas de ce qui ne s'y rattache pas de près ou de loin. On a vu des sages prendre à la main le bâton du voyageur et s'en aller par le monde frapper à la porte des sanctuaires pour trouver la vérité religieuse ; on en a vu d'autres, comme l'atteste saint Jérôme dans sa lettre à Abigaüs, s'arracher les yeux afin de n'être pas distraits,par le monde visible,de la contemplation du monde invisible ; on a vu un Cratès jeter ses biens à la mer, tant il était persuadé que la sagesse est l'unique bien ; vous marcherez sur les nobles traces de ces âmes généreuses, vous ne traverserez pas la vie sans vous enquérir de votre origine, de votre nature, de votre destinée, de votre loi, vous sortirez de ce sommeil de fer, de cette torpeur de plomb dans lesquels vous êtes plongés depuis de longues années peut-être, et vous ferez voir que vous comprenez cette parole d'un poète :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Il y a plus de gloire à aborder le problème des choses et à tenter de le résoudre, qu'à s'étourdir et à se fuir soi-même. Un animal qui vit en animal est dans l'ordre : un homme qui ne vit pas en homme est un monstre.

II

DIEU.

I. Il n'y a pas de Dieu. — II. Ce n'est là qu'un mot. — III. D'ailleurs, je ne crois que ce que je vois. — IV. Pour moi, Dieu c'est le monde. — V. Je n admets pas le Créateur.

I. Il n'y a pas de Dieu. — Qui vous l'a dit ? Quelque philosophe athée. Je ne vous félicite pas d'avoir fait choix d'un tel maître. Quels hommes, en effet, l'histoire nous montre-t-elle dans les rangs de l'athéisme ? Un Démocrite, qui, pour ne pas vouloir admettre un Dieu créateur du monde, se jeta dans le système absurde des atomes ; un Épicure, dont les disciples méritèrent le nom de *pourceaux* ; un Diagoras, dont la tête fut mise à prix par l'Aréopage ; un Lucrèce, qui dégrada la poésie en chantant la matière ; un Vanini, qui fut condamné au bûcher par la justice de son pays ; la plupart des écrivains qui furent, au dernier siècle, les porte-étendards du matérialisme et dont le nom, comme dirait Bossuet, *roulera à la pospérité avec une note d'infamie.* Les impies, les scélérats, les parjures, les blasphémateurs, en un mot la lie de l'humanité, voilà les hommes avec lesquels vous avez formé société. Avouez que vous n'êtes pas en trop bonne compagnie. Vos amis sont au-dessous de Voltaire et de Rousseau, qui croyaient à l'exis-

tence de Dieu ; ils sont au-dessous de Robespierre, qui fit écrire ces paroles sur le frontispice des temples LE PEUPLE FRANÇAIS CROIT EN DIEU ET A L'IMMORTALITÉ DE L'AME. Il me semble que la honte d'être descendu plus bas que de tels hommes, devrait être pour vous un motif suffisant de croire en Dieu, et qu'un peu de fierté serait ici bien placée.

Il n'y a pas de Dieu. Qui encore vous l'a dit? Vous même. Ainsi, vous en savez plus que tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux ; plus que les Juifs et les Gentils, plus que les Grecs et les Barbares, plus que les Indiens et les Egyptiens ; plus que les Celtes, les Germains, les Gaulois ; plus que Jérusalem, qu'Athènes, que Rome, que Memphis ; vous en savez plus que tous les génies ; plus que Cléanthe, que le Dante, que Milton, que Klosptoch, qui ont chanté Dieu et ses œuvres ; vous en savez plus que tous les grands guerriers qui invoquaient le Ciel avant le combat et le remerciaient après la victoire ; vous en savez plus que le genre humain tout entier. L'antiquité sacrée et l'antiquité profane ont radoté jusqu'à vous ; ce n'est qu'après six mille ans que la vérité est enfin sortie de votre cerveau, comme Minerve sortit jadis toute vivante, selon les poètes, du cerveau de Jupiter. Quel homme rare, quelle merveille philosophique vous êtes ! Il est vraiment regrettable que vous ne soyez pas né au commencement des temps, pour prémunir toutes les générations contre la tendance qui les porte *invinciblement* à croire en Dieu.

Il n'y a pas de Dieu. Mais la voix de la patrie qui couvre la vôtre ne vous crie-t-elle pas : DIEU PRO-

TÈGE LA FRANCE. Nier l'existence de la Divinité, n'est-ce pas, dès lors, faire acte de mauvais citoyen?

Il n'y a pas de Dieu. Avez-vous jamais pensé qu'en prononçant ce blasphème vous prononcez votre propre condamnation? En effet, dans votre jeunesse, vous avez cru en Dieu, vous avez aimé Dieu ; sa pensée a fait vos plus chères délices. Or, vous n'avez pu cesser de croire en lui qu'en cessant de l'aimer, vous n'avez pu cesser de l'aimer qu'en le haïssant, vous n'avez pu le haïr qu'en haïssant la lumière et le bien dont il est la plus haute expression, vous n'avez pu haïr la lumière et le bien qu'en vous précipitant dans l'erreur et le mal. Ne voyez-vous pas que les blasphèmes que vous prononcez contre Dieu retombent sur vous et que vous ne pouvez vous déclarer athée qu'en vous déclarant scélérat?

Il n'y a pas de Dieu. Si cela est, comment donc se fait-il qu'au moment du danger ou du malheur, le premier cri de l'âme soit celui-ci : *O mon Dieu, secourez-moi, venez à mon aide.* Ces paroles, qui ne sont ni l'effet du calcul ni le produit de la dialectique ne doivent-elles pas être considérées comme la profession de foi de l'âme naturellement croyante? Les athées qui méconnaissent cette *voix de la nature,* ne doivent-ils pas être tenus pour des êtres *dénaturés?* Leur philosophie ne doit-elle pas être considérée comme attentatoire à la conscience, dont ils se vantent d'être les fidèles interprètes? Oui, le bon sens proteste contre l'athéisme, et ses sectateurs ne peuvent soutenir leur système qu'en se faisant violence à eux-mêmes.

Il n'y a pas de Dieu. En d'autres termes : Je suis Dieu moi-même, je ne relève que de moi seul, j'ai le droit de faire tout ce qu'il me plaira de faire, mon caprice est ma loi unique, je puis impunément donner toute satisfaction à mon orgueil, à ma cupidité, à ma luxure ; je n'ai à craindre ni le remords, ni la vengeance du Ciel ; je suis infaillible et impeccable. O Dieu ! quel outrage au sens commun ! quel délire ! N'est-ce pas là le cri de l'ange déchu qui disait : *Non serviam*, je me ferai l'égal de Dieu, je me ferai Dieu. L'athée ne détrône Dieu que pour se mettre à sa place ; sa doctrine est suspecte ; on peut supposer que c'est la passion et non la vérité qui le fait parler, ses discours n'ont pas de poids.

Il n'y a pas de Dieu. C'est-à-dire, il n'y a pas de monde invisible ; la matière est tout. N'est-ce pas là détruire toute philosophie, toute poésie ? N'est-ce pas là couper les ailes au génie et faire tomber l'art dans un sensualisme grossier ? N'est-ce pas là, faire de la réalité l'idéal et condamner l'homme à tenir les yeux constamment fixés sur la terre ? Avec une telle doctrine nous n'aurions eu ni Raphaël, ni Michel-Ange, ni saint Augustin, ni Bossuet, qui ne s'inspiraient qu'en regardant le ciel. *Un monde sans Dieu est un monde sans soleil.*

II. **Dieu n'est qu'un mot.** — A cela je pourrais dire : Ce mot correspond à un idée, cette idée correspond à une réalité ; par là même donc que Dieu est un être nommé, il est un être existant ; mais comme beaucoup de philosophes de notre siècle ne pourraient s'élever jusqu'à un raisonnement de cet ordre, je passe à des réflexions plus faciles à saisir.

Dieu n'est qu'un mot. S'il en est ainsi, il faut admettre que le ciel et la terre ont été créés par un *mot.* En effet, le monde n'est pas l'être nécessaire ; car, s'il l'était, il en aurait les caractères, il serait immuable, infini, souverainement parfait ; ce qu'il n'est pas. Si le monde n'est pas l'être nécessaire, il est un effet créé, s'il est un effet créé, il suppose une cause créatrice incréée, et par là même substantiellement distincte de lui. Il faut donc admettre un Dieu créateur du monde. Prétendre que Dieu n'est qu'un mot, c'est-à-dire une abstraction, un rien, n'est-ce pas donner au néant le pouvoir créateur ? N'est-ce pas admettre un effet sans cause et tomber dans le radotage ? Belle philosophie, qui est obligée d'accorder à la chimère le pouvoir créateur qu'elle refuse au Dieu tout-puissant ! Cicéron avait beaucoup plus de sens que certains de nos libres penseurs. Réfutant le système d'Épicure, qui expliquait le monde par des atomes réunis au hasard, il disait : *On me ferait plutôt croire que des lettres jetées en air ont pu s'arranger de manière à former un poème ; et si elles en formaient un, il faudrait conclure qu'une intelligence a présidé à la chute et à l'arrangement des caractères* (1).

Dieu n'est qu'un mot. Selon vous, c'est donc à une émission de la voix (*flatus vocis,* comme disait le nominalisme) que toutes les générations ont adressé des prières, offert des sacrifices, présenté les prémices des fruits de la terre. C'est à un fantôme de l'imagination qu'elles ont demandé la santé dans la maladie,

(1) De Nat. Deorum, l. II. c. 37.

la victoire dans la guerre, la pluie dans la sécheresse, l'abondance du pain et du vin dans la disette. Ah! puisque vous faites partie de l'humanité ne devriez-vous pas admettre, ne serait-ce que dans votre intérêt, qu'elle a eu le sens commun? Si *l'humanité* a été depuis l'origine dupe de l'erreur, comment pouvez-vous espérer parvenir à faire croire que vous possédez la vérité, vous qui n'êtes qu'un *homme?*

Dieu n'est qu'un mot. Si cela est, sur quel fondement ferez-vous reposer la chose publique et sociale?

A la société, il faut *des chefs*. Si ces chefs ne commandent qu'au nom d'un *mot*, si le rayon divin ne brille pas sur leur front, qui les respectera? qui leur obéira? Qui ne sera disposé à en faire justice par le poignard ou le poison, quand la passion ou l'intérêt d'un parti seront là?

A la société il faut *de la liberté. Un mot* pourra-t-il retenir dans les bornes des princes qui seront placés et au-dessus du remords, puisqu'ils ne croiront pas en Dieu, et au-dessus de la loi, puisqu'ils auront la force en main? Leur autorité ne dégénèrera-t-elle pas en tyrannie, et ne deviendront-ils pas, selon l'expression de Bayle, *des monstres infiniment plus dangereux que ces bêtes féroces, ces lions et ces taureaux enragés, dont Hercule délivra la Grèce*(1)?

A la société, il faut *des lois* qui soient observées. Or, la loi, selon la définition de Cicéron, est *la raison droite de la Divinité*(2). Celui qui ne croit pas en Dieu, ne sera-t-il pas disposé à violer la loi toutes les

(1) Pensées diverses. §. 133.
(2) *Ratio recta summi Jovis* (De Leg I. II n. 5.

fois qu'il pourra se promettre l'impunité? et quel méchant ne se la promet pas? Verra-t-il dans le Code autre chose que *du papier qui s'est laissé écrire?*

A la société, il faut la *bonne foi, la confiance réciproque.* Quel motif pourra empêcher un athée de faire des serments qu'il n'a pas dans le cœur?

A la société il faut des *mœurs*, l'ordre social reposant sur l'ordre moral. Quel mobile pourra faire fleurir les bonnes mœurs, là où n'existera pas la crainte du grand Juge? Si le juste qui redoute Jéhovah ne marche qu'avec peine dans les sentiers de la vertu, l'athée, qui ne redoute rien, ne sera-t-il pas bientôt un scélérat consommé? On a beau vouloir se passer de Dieu, l'expérience de tous les siècles est là, pour attester que, *de même que l'ordre social repose sur l'ordre moral, l'ordre moral à son tour repose sur l'ordre religieux.* Quand il y eut à Rome des sophistes assez impudents pour oser dire que *les dieux étaient partis*, que *les affaires des dieux les regardaient*, l'empire devint bientôt un immense cadavre que les Barbares se hâtèrent d'enterrer, un édifice croulant qui étonna plus le monde par la platitude de sa chute que par la grandeur même de ses ruines. Vouloir fonder la société sur l'idée abstraite du juste et de l'honnête, c'est tomber dans la plus grossière des illusions. Une abstraction n'existe pas; or, ce qui n'existe pas ne peut servir de fondement. Si l'on appelle insensé celui qui bâtit sur le sable, de quel non faudra-t-il appeler celui qui prétend bâtir sur le néant?

Ne dites donc plus : *Dieu n'est qu'un mot.* Dites au

contraire, avec l'humanité : Le Dieu créateur et conservateur du monde est un être tout-puissant, puisqu'il a commandé au néant; tout intelligent, puisqu'il a su mettre un ordre si parfait au sein de ce vaste univers; très bon, puisque, n'ayant pas besoin de nous, il n'a pu nous créer que par bonté; très juste, car, s'aimant nécessairement, il aime nécessairement le bien; aimant nécessairement le bien, il hait nécessairement le mal; haïssant nécessairement le mal, il le repousse nécessairement loin de lui; le repoussant nécessairement loin de lui, il punit nécessairement celui en qui le mal se trouve; en un mot, reconnaissez que c'est *un être personnel puisqu'il possède tous les attributs qui constituent la personnalité.*

III. **Je ne crois que ce que jé vois.** — De tous temps la philosophie n'a-t-elle pas reconnu d'autres *criterium* de certitude que la vue? N'a-t-elle pas enseigné que le sens intime, l'évidence physique et métaphysique, la mémoire, le témoignage humain, soit oral soit écrit, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, peuvent nous attester fidèlement les existences? Pourquoi n'acceptez-vous pas l'homme complet? N'accorder de la confiance qu'à ses yeux, n'est-ce pas insulter aux autres facultés de son être? N'est-ce point insulter à la nature humaine et faire un acte d'un vandalisme beaucoup plus criminel, que celui qui se rue sur les monuments du génie et des chefs-d'œuvre de l'art?

Je ne crois que ce que je vois. Mais l'homme n'a pas seulement un corps par lequel il est en rapport avec le monde visible, il a aussi une âme par laquelle

il est en rapport avec le monde invisible, ne croire qu'au monde visible, n'est-ce pas protester contre le monde invisible, contre l'âme? N'est-ce pas faire profession de matérialisme, et se déclarer semblable *au cheval et au mulet en qui il n'y a pas d'intelligence*(1)?

Je ne crois que ce que je vois. Si vous étiez descendu dans la caverne de Platon vous sauriez que l'on peut voir le monde invisible de diverses manières, immédiatement ou médiatement, en lui-même ou dans ses effets, par une lumière directe ou par une lumière réfléchie. Qu'importe qu'ici-bas on ne puisse voir Dieu en lui-même, si l'on se démontre son existence par ses œuvres? Démontrer qu'un être existe, n'est-ce pas le reconnaître, n'est-ce pas le voir à un certain degré? Quand je contemple un édifice, un palais, je n'ai pas besoin de voir l'architecte qui l'a bâti, pour être certain que cet architecte a existé ; le bon sens me dit que ce palais ne s'est point bâti tout seul.

Je ne crois que ce que je vois. Alors votre horizon n'est pas très étendu. Vous ne croyez ni à Périclès, ni à Auguste, ni à Léon X, ni à Louis XIV, ni à l'empire des Assyriens, ni à l'empire des Perses, ni à l'empire des Grecs, ni à l'empire des Romains, ni a tout ce qui s'est passé avant vous, puisque vous n'en avez pas été le témoin *oculaire;* en un mot vous ne croyez pas à l'histoire, puisque tout le passé est *séparé de vous par le temps.*

Vous ne croyez ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni aux deux Amériques, ni à l'Océanie, ni aux îles, ni à tous

(1) Ps. xxxi, 8.

les pays que vous n'avez pas parcourus ; en un mot, vous ne croyez pas à la géographie, puisque la plupart des lieux dont elle parle *sont séparés de vous par l'espace.*

Vous ne croyez pas à votre âme, puisque vous ne l'avez jamais vue et que vous ne la verrez jamais, attendu qu'elle n'a pas de couleur, et qu'on ne peut dire qu'elle est verte ou qu'elle est bleue.

Avouez que, n'admettant que ce que vous voyez vous n'avez pas le cerveau très bien meublé. En affectant de ne croire qu'à vos yeux, vous pensez vous mettre au-dessus du vulgaire, et vous n'aboutissez en réalité qu'à descendre au-dessous de lui. Quiconque ne croit qu'aux yeux du corps, prouve par là que les yeux de *l'esprit* sont éteints en lui et, qu'en conséquence, il n'est pas un être *très spirituel.*

IV. **Dieu, c'est le monde.** — En êtes-vous bien sûr? Pour moi, je ne le crois pas ; et voici quelques-unes des raisons qui me retiennent dans ma foi.

Je conçois Dieu comme un être infiniment parfait. Or, l'esprit est plus parfait que la matière. Je conçois donc Dieu comme un être spirituel, et par là même comme un être radicalement et substantiellement distinct de cette vile matière que nous foulons aux pieds. Un Dieu consubstantiel au monde serait un Dieu imparfait, et par là même ne serait point le Dieu véritable.

Dieu, c'est le monde. Avez-vous bien réfléchi à cette parole, et vos discours sont-ils sérieux? Si Dieu est le monde, il est donc le *pêle-mêle* de tous les éléments les plus hétérogènes et les plus contradictoires ;

il est à la fois la vérité et l'erreur, le vice et la vertu, le oui et le non, le pour et le contre, le bien et le mal, Jérusalem et Babylone, l'Évangile et le siècle. — Tibère et Charlemagne, Néron et saint Louis sont des faces de la Divinité également adorables. C'est le même Être qui a trahi Jésus en la personne de Judas et qui s'est dévoué à lui en la personne de Simon le Cyrénéen ; qui l'a adoré en la personne de Constantin, et qui l'a traité d'*infâme* en la personne de Voltaire. Le dieu panthée n'est-il pas, je vous le demande, la main sur la conscience, un Dieu plus extravagant que tous les monstres imaginés par les anciens, qui cependant ont imaginé les sirènes, les centaures et le minotaure ? Ne peut-on pas le caractériser par ces paroles de Virgile : *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum ?* Ne faut-il pas avoir perdu la tête pour rompre à tel point avec les principes du sens commun ? Pour moi, je souscris à cette parole de Bayle : « Un bon esprit aimerait mieux défricher la « terre avec les dents et les ongles, que de cultiver « une hypothèse aussi choquante et aussi absurde que « celle-là (1). »

Dieu, c'est le monde. Comme c'est un devoir d'honorer Dieu, nous devrons donc décerner un culte à toutes les forces de la nature. Il nous faudra désormais adorer les poissons à l'exemple des Philistins ; les crocodiles, les bœufs, les chats, à l'exemple des Égyptiens ; les vaches, à l'exemple des Indiens anciens et modernes ; le dieu Lingam avec les brahma-

(1) Diction., art. *Spinosa*.

nes, et le dieu Lingot avec nos industriels et nos financiers. Enfin, avant tout et par-dessus tout, il faudra nous adorer nous-mêmes et faire fumer l'encens sur nos propres autels. Ne voyez-vous pas que c'est là, après dix-huit siècles de christianisme, retourner à toutes les hontes, à toutes les turpitudes de la religion de Jupiter et de Vénus? O Dieu! de quel renversement d'idées notre âge ne devait-il pas être témoin! Une telle doctrine est-elle supportable? Peut-elle exciter autre chose qu'un sentiment de pitié, à l'endroit de sectateurs qui sont d'autant plus à plaindre, qu'ils regardent leur rêverie extravagante comme la raison dernière et suprême de ce qui est, comme le *nec plus ultra* de la contemplation philosophique?

Triste conséquence du panthéisme! Ne reconnaissant d'autre Divinité que la nature, il condamne l'homme à n'avoir d'autre culte que celui de la matière et des passions.

Dieu, c'est le monde. Si Dieu est le monde, le monde est Dieu; si le monde est Dieu, il est éternel. Or, je dis que la raison la plus simple démontre la fausseté de votre principe fondamental, *l'éternité du monde*, et par là même renverse votre système de fond en comble. En effet, prêtez attention pendant un instant.

Tous les êtres forment des séries, puisqu'ils sortent les uns des autres, la plante d'une plante l'animal d'un animal.

Partout où il y a série, il y a nombre; car on peut dire: c'est le premier, c'est le second, c'est le troisième terme de la série; c'est la première, c'est la seconde, c'est la troisième génération.

Partout où il y a nombre, il y a un commencement, un point de départ, un premier terme qui est *l'unité ;* dix suppose neuf, neuf suppose quatre, quatre suppose deux, et deux suppose un.

Les séries des êtres ont donc eu un commencement ; si elles ont eu un commencement, elles ne sont pas *éternelles ;* si elles ne sont pas éternelles, que devient tout votre système ? Vous avez beau chercher à échapper à la vérité ; une série infinie est une contradiction dans les termes, une absurdité mathématique.

Mais c'est là de la métaphysique, qui vous fatigue peut-être ; car il est possible que vous n'ayez pas été habitué à dévorer les abstractions de la science ; je vais donc vous traduire cette métaphysique dans un langage sensible, tant est vif mon désir de vous dessiller les yeux.

Voyez, vous dirai-je avec Bossuet, *ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse, une poule devenue mère* (1). D'où vient-elle ? Comme ses petits, elle vient d'un œuf. Mais cet œuf, d'où est-il venu ? D'une autre poule. Et cette seconde poule, d'où est-elle venue ? D'un second œuf ; et ainsi de suite, de génération en génération, jusqu'au premier œuf ou à la première poule. Ici la difficulté commence. Il faut que vous disiez ou que le premier œuf est sorti de la première poule, ou que la première poule est sortie du premier œuf. Si vous dites que le premier œuf est sorti de la première poule, je vous demanderai d'où est sortie la première poule ;

(1) Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

si vous dites, au contraire, que la première poule est sortie du premier œuf, je vous demanderai d'où est sorti le premier œuf. Il est évident que si le premier œuf est sorti de la première poule, la première poule n'est pas sortie du premier œuf; et réciproquement, que si la première poule est sortie du premier œuf, le premier œuf n'est pas sorti de la première poule. Répondez donc, et dites-nous d'où est venu l'œuf dont la première poule est sortie, ou bien d'où est venue la poule dont est sorti le premier œuf? Vous êtes embarrassé. Ne voyez-vous pas que votre embarras tient à ce que, pour expliquer l'existence de l'œuf dont est sortie la première poule, ou l'existence de la première poule dont est sorti le premier œuf, il faut admettre l'intervention divine, sous peine d'être pour jamais enfermé dans un cercle vicieux qui nous condamne à faire sortir le première œuf de la première poule, et la première poule du premier œuf, et impuissant à expliquer les origines. Ne voyez-vous pas encore par là qu'une fausse science peut seule méconnaître le Dieu créateur qu'adore le genre humain? La bonne physique mène au théisme. Descartes, Leibnitz, Newton, qui étaient de vrais savants, croyaient en Dieu. Épicure, qui n'y croyait pas, était, en fait de physique, le plus ignorant des hommes.

Un enfant ayant opposé l'argument tiré de l'œuf et de la poule à un athée, celui-ci, ne sachant que répondre, balbutia quelques mots et chercha à changer le sujet de la conversation, mais en vain. Ne pouvant supporter la honte d'avoir été confondu par un raisonnement aussi simple, il se retira

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

On peut dire des athées ce qu'un Père dit des hérétiques : LES RAPPELER A L'ORIGINE, C'EST LES RÉFUTER (*ad originem revocasse, refutasse est*).

Les esprits académiques, auxquels l'exemple de l'œuf et de la poule ne paraîtrait pas assez noble, pourront prendre celui de l'*épi* et du *grain de blé*, et formuler le raisonnement en disant : Le premier épi est-il sorti du premier grain de blé, ou le premier grain de blé est-il sorti du premier épi ? Si le premier épi est sorti du premier grain de blé, d'où est venu le premier grain de blé ? Si le premier grain de blé est sorti du premier épi, d'où est venu le premier épi ? Vous ne pouvez pas dire que le premier grain de blé ou le premier épi a été produit spontanément par la nature, car si vous le disiez, il vous faudrait résoudre ce problème insoluble : *Pourquoi la nature, dont les lois sont immuables, ne nous fournit-elle plus d'exemple d'une telle production ?* Reconnaissez donc qu'il a été produit par la toute-puissance divine, et que par là même il y a un Dieu.

V. **Je n'admets pas le Créateur.** — Écoutez ce qu'ont pensé de vous et des vôtres les hommes les plus célèbres de l'antiquité et des âges modernes, puis jugez s'il y a lieu à tirer vanité de votre athéisme.

Platon, que l'on disait avoir été nourri par les abeilles du mont Hymette et que la postérité a surnommé *divin*, a dit que le citoyen qui ne connaît pas Dieu est *la peste de la cité* (1).

(1) *Dei ignoratio est summa omnium publicarum pestis.* (De Leg, 1).

Aristote pensait qu'il ne faut pas faire aux athées l'honneur de discuter avec eux, mais bien plutôt, prendre un bâton pour les réprimer et les châtier.

Cicéron n'a pas cru aller trop loin, en affirmant que celui qui nie l'existence de Dieu, *a le cerveau dérangé* (1).

Saint Augustin est du même sentiment. Selon lui, la force de la Divinité est telle, qu'elle ne peut être entièrement cachée à la créature raisonnable, et que s'il y a des hommes qui ne confessent pas Dieu auteur du monde, c'est parce que la *nature est en eux par trop dépravée* (2).

Saint Jérôme écrivait à Héliodore, avec sa franchise ordinaire, que l'homme qui ne connaît pas Dieu N'EST QU'UNE BRUTE (3).

Bossuet, du haut de son génie, a lasisé tomber ces paroles à l'endroit des athées : « La terre produit peu « de tels monstres ; les idolâtres mêmes et les infidèles « les ont eus en horreur ; et lorsque, dans la lumière « du Christianisme, on en découvre quelques-uns, on « doit estimer leur rencontre *malheureuse et abomi-« nable* (4).

De Bonald, qui a rendu de si éminents services à la philosophie chrétienne, a fait cette réflexion qui ne prouve pas beaucoup en faveur des athées : « Jamais « homme de génie n'a nié sérieusement la Divinité,

(1) *Vix eum esse sanæ mentis existimem* (De naturâ Deorum, II, 44).

(2) Tract. 106, in Johan. evang.

(3) *Absque notitia Creatoris sui, omnis homo pecus est* (Ep. ad Heliodorum).

(4) Sermon sur la Nécessité de travailler à son salut, I point.

« dont il est l'expression la plus vraie et l'émanation « la plus sensible (1).

La Bruyère a dit aussi : « Je voudrais voir un « homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer « qu'il n'y a point de Dieu, il parlerait du moins sans « intérêt ; mais cet homme ne se trouve point (2).

« L'effet de l'athéisme, s'écriait Portalis, est de nous « conduire à l'idée de notre indépendance, et con- « séquemment *de notre révolte*. Quel écueil pour « toutes les vertus nécessaires au maintien de l'ordre « social (3). »

Enfin, de nos jours, Chateaubriand a fait cette ré- flexion qui s'applique aux athées : « Est-cè bien l'opi- « nion de leur conscience que les encyclopédistes « publiaient ? Les hommes sont si vains, si faibles, « que souvent *l'envie de faire du bruit* les fait affir- « mer des choses dont ils ne possèdent pas la convic- « tion (4). »

Non seulement le génie, mais l'incrédulité elle-même a proclamé Dieu et protesté contre l'athéisme. Rous- seau croyait que cette monstrueuse erreur a sa source dans la corruption du cœur. « Tenez votre âme en « état de désirer qu'il y ait un Dieu, écrivait-il et, vous « n'en douterez jamais (5). »

Voltaire, malgré la rage qui le portait à s'attaquer à tout ce qu'il y a de plus sacré, au ciel et sur la terre,

(1) Législat. primitive, p. 40.
(2) Des Esprits-Forts.
(3) Corps législatif, séance du 15 germinal an x.
(4) Essai sur les Révolutions, tome II, n. 251, édit. 1820.
(5) Feller, Catéch. philosoph., l. I, c. I, n. 19.

a fait les aveux que voici : « Je ne voudrais pas avoir « à faire avec un prince athée qui trouverait son in- « térêt à me faire piler dans un mortier : je suis bien « sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais « souverain, avoir à faire à des courtisans athées dont « l'intérêt serait de m'empoisonner : il me faudrait « prendre au hasard du contre-poison tous les jours. « Il est donc absolument nécessaire pour les princes « et pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, « créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, *soit « profondément gravée dans les esprits* (1). » — Si le « monde était gouverné par des athées, il vaudrait « autant être sous l'empire immédiat de ces êtres in- « fernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs vic- « times (2). » Dans un de ces soupers philosophiques auxquels il invitait les beaux-esprits de son temps, l'empereur Frédéric II disait hautement aux athées ses convives : *Quand j'aurai une province à chatier, je vous la donnerai à gouverner.*

Voilà ce qu'a dit le génie ; voilà ce qu'ont proclamé au dernier siècle, les patriarches de l'incrédulité. Vous êtes tombés si bas, votre philosophie est tellement abjecte, que les vôtres mêmes vous renient ; ils craindraient de se déshonorer en se mettant dans vos rangs.

En résumé, Platon, Aristote, Cicéron, saint Augustin, saint Jérôme, Bossuet, La Bruyère, et tant d'autres qu'il serait facile de citer et que je ne nomme même pas, disent que vous êtes un insensé ; à cela vous répondez que vous êtes seul sage ; permettez-nous de

(1) Diction. philosoph., art. *Athéisme.*
(2) Homélie sur l'Athéisme.

préférer la folie des grands hommes à votre sagesse. Forts de notre raison, de notre conscience, de la foi du genre humain, nous prendrons congé de vous, emportant notre conviction, et vous laissant ces paroles, dont la méditation opérera, il faut l'espérer, votre retour à Dieu :

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Et encore :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Reposons-nous de cette controverse en chantant l'hymne de Cléanthe :

« Roi glorieux des immortels, adoré sous des « noms divers, éternellement tout-puissant, au- « teur de la nature qui gouvernes le monde par tes « lois, je te salue ! Il est permis à tous les mortels de « t'invoquer ; car nous sommes tes enfants, ton image « et comme un faible écho de ta voix, nous qui vivons « un moment et rampons sur la terre. Je te célébrerai « toujours, et toujours je chanterai ta puissance. L'u- « nivers entier t'obéit comme un sujet docile. Tu « diriges la raison commune, tu pénètres et fécondes « ce qui est, Roi suprême ; rien ne se fait sans toi, « ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer pro- « fonde, excepté le mal que commettent les mortels « insensés. En accordant les principes contraires, en « fixant à chacun ses bornes, en mélangeant les biens « et les maux, tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; « de tant de parties diverses, tu formes un seul tout

« soumis à un ordre constant que les infortunés et « coupables humains troublent par leurs désirs aveu- « gles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées « loin de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heu- « reuse et conforme à la raison la vie de ceux qui lui « obéissent . Mais, se précipitant au gré de leurs « passions dans des routes opposées, les uns cherchent « la gloire, les autres les richesses ou les plaisirs; « Auteur de tous les biens, Père des hommes, délivre- « les de cette triste ignorance ; dissipe les ténèbres de « leur âme, fais-leur connaître la Sagesse par laquelle « tu gouvernes le monde, afin que nous t'honorions et « que sans cesse nous chantions tes œuvres comme il « convient aux mortels (1).

III.

L'AME

I. *Nous n'avons pas d'âme.*— II. *Tout en nous est matière.*— III. *La pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau.*— IV. *L'homme n'est qu'un animal perfectionné, une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne.*

I. **Nous n'avons pas d'âme**. Où avez-vous appris cela ? A l'école d'Helvétius, de Cabanis, de Broussais, ou de quelqu'autre disciple d'Esculape qui ne croît pas à l'âme, parce qu'il ne l'a pas trouvée au bout de son scapel. Quels noms ! Quelles autorités im-

(1) Ap. Stobée. Eclog., l. XII.

posantes ! D'un côté, le genre humain tout entier, affirmant l'existence en nous d'un principe spirituel qui ne se dissout pas avec le corps ; de l'autre, quelques obscurs apôtres du néant, qui n'ont ni ancêtres à nous montrer, ni tradition à nous alléguer, ni raisonnement à nous opposer, et qui sont comme perdus dans l'immensité des siècles. N'est-il point de la sagesse, de se ranger sous les bannières de l'humanité qui n'a jamais pu tromper personne, et que personne n'a jamais pu tromper, selon ce mot de Pline le Jeune : *Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt* (1). N'y aurait-il pas de la folie à lui préférer un petit nombre d'hommes, qui substituent leur raison particulière à la raison générale et qui, n'étant pas assez forts pour porter la vérité, prennent le parti de dire qu'elle n'existe pas ?

Nous n'avons pas d'âme. Si vous dites vrai, si le corps, loin d'être un sanctuaire dans lequel réside une miniature de la Divinité, n'est qu'un composé de poussière, comment concevoir que, partout et toujours, on ait vénéré les derniers restes de l'homme comme des reliques. Si notre dépouille mortelle excite un autre sentiment que celui de l'horreur, n'est-ce point parce qu'elle a été sanctifiée par la présence de l'âme ? Sans cela, ne produirait-elle pas exclusivement sur nous l'effet que produit le spectacle de la pourriture et des vers qui s'en nourrissent ?

Nous n'avons pas d'âme. Nous sommes donc des êtres simples. Si nous sommes des êtres simples, comment se fait-il que l'homme ait à soutenir contre

(1) Pan. Traj. n. 62.

lui-même une guerre de tous les jours, un combat de tous les instants? Comment comprendre qu'il puisse se résister à lui-même, se vouer à la faim, à la soif, à la flagellation, à mille austérités dont a horreur le corps, qui est, selon vous, notre être tout entier? Comment comprendre Mucius Scævola, tenant sa main droite dans un brasier pour la punir de son erreur? Comment comprendre les anachorètes, les grands génies qui n'ont pu faire triompher l'esprit qu'en domptant la chair? Comment expliquer que l'homme puisse *se suicider*, ce que l'animal ne fait jamais? Comment, en un mot, expliquer la contradiction dans un sujet simple? Les phénomènes que l'observation constate dans l'être humain appartiennent à deux ordres si différents, que, pour en expliquer l'existence, il est nécessaire d'admettre en lui deux substances différentes. Quiconque ne reconnaît en l'homme qu'une seule substance, se condamne à dévorer l'absurde. Il faut ou accepter la solution de saint Paul, que *la chair convoite contre l'esprit* (1), ou cesser de se donner le titre de philosophe et de penseur.

II. **Tout en nous est matière**. En conséquence, l'unique philosophie que l'on doive cultiver, c'est le *matérialisme*. S'engraisser de matière, rechercher uniquement ce qui peut délecter les sens, regarder l'esprit de dévoûment et de sacrifice comme une insigne folie, se plonger dans ces débauches monstrueuses qui flattent la chair en outrageant la nature, faire de la diététique et de la gastronomie sa

(1) Galat., v, 17.

grande affaire, dire anathème à tout ce qui élève l'âme au-dessus du monde visible, vivre à la manière de Sardanapale et de Lucullus, telle est le but de l'existence, telle est la loi suprême de la vie. L'objection n'est-elle pas péremptoirement réfutée par les conséquences qu'elle entraîne? Ne sommes-nous pas déjà assez portés à nous matérialiser, sans qu'il soit nécessaire d'ériger le matérialisme en principe?

Tout en nous est matière. Alors, comment se fait-il que les hommes possèdent l'idée de l'esprit, et aient cru, partout et toujours, porter en eux un monde invisible? En d'autres termes, comment se fait-il que sans cesse, la matière produise une idée qui lui est essentiellement contradictoire? « Si tout est matière, « dit La Bruyère, et si la pensée en moi, comme dans « tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arran- « gement des parties de la matière; qui a mis dans le « monde toute autre idée que celle des choses maté- « rielles? La nature a-t-elle dans son fonds une idée « aussi pure, aussi simple, aussi matérielle que celle « de l'esprit. Comment peut-elle être le principe de ce « qui la nie et l'exclut de son propre être? Comment « est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce « qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est « point matière (1)? »

II. **La pensée est une sécrétion du cerveau.** — Quoi! le génie vient de la boue? et dans un Aristote, un Platon, un Thomas d'Aquin, il n'y a eu que des sensations! Oh! m'écrierai-je avec un

(1) Des Esprits-forts.

Père de l'Église : *O! linguam præcidendam et per partes lacerandam!* Oh langue qui mérite d'être coupée et déchirée en morceaux !

La pensée est une sécrétion du cerveau. Vous souscrivez donc au mot de Condillac, que *nos pensées sont des sensations transformées ?* Mais, ignorez-vous que c'est là un mot malheureux, qui n'a pas fait, qui ne fera jamais fortune ? Comment des sensations, dont l'essence est d'être *matérielles*, pourraient-elles devenir des pensées, dont l'essence est d'être *spirituelles*. Je l'ai dit, tel est le phénomène, telle est la substance. Condillac, qui d'un côté reconnaît deux ordres de phénomènes, et qui de l'autre n'admet pour les expliquer qu'une substance unique, viole évidemment les règles de la logique et se heurte contre le sens commun.

La pensée est une sécrétion du cerveau. Comme le cerveau sécrète nécessairement avec d'autant plus d'abondance qu'il est plus volumineux, il suivrait de votre proposition, si elle était vraie, que plus un être aura le cerveau considérable, plus il sera un profond penseur. Quel physiologiste voudrait poser et soutenir cette thèse ? L'esprit d'un homme est loin d'être toujours en proportion avec la quantité de matière qui est en lui. Il y a des natures athlétiques chez qui la raison est presque nulle, tandis qu'au contraire, il y a des natures débiles en qui *la lame use le fourreau.* Milon de Crotone qui était un athlète, n'était pas un génie ; Pascal, qui fut un génie, était d'une constitution frêle et d'une santé délicate. Le poids d'un homme dans l'ordre moral n'est pas nécessairement en rapport avec

son poids dans l'ordre physique. Loin de là, nous nous figurons les hommes de science et d'énergie comme n'ayant pas beaucoup d'embonpoint. Saint Jérôme a dit : *Qu'il n'y a pas grande finesse dans un gros ventre* (1). Comme on faisait craindre à César Antoine et Dolabella, il répondit : *Ce que je crains ce ne sont pas ces hommes au ventre bien nourri et à la chevelure si bien cultivée* ; puis désignant Cassius et Brutus, il ajouta : *Ce sont ces figures pâles et maigres* (2). Enfin, Louis le Gros n'est pas Louis le Grand, et Philippe le long n'est pas Philippe Auguste.

Sans doute, l'angle facial est plus ouvert chez l'Européen cultivé que chez le sauvage ignorant ; mais comme ce plus haut degré d'ouverture est l'effet de la culture intellectuelle au lieu d'en être la cause, il suit de là que ce n'est pas le développement du cerveau qui produit le développement de la pensée ; mais bien le développement de la pensée qui produit le développement du cerveau et par là même la fausseté de la théorie soutenue par les adversaires de l'âme est démontrée.

La pensée est une sécrétion du cerveau. Vous êtes médecin, et vous parlez sans doute au nom des études dont vous vous occupez. Eh bien ! c'est au nom de la médecine que je vais vous répondre. En effet, que voyons-nous dans le corps humain ? *Des organes matériels qui produisent des effets matériels.* C'est ainsi que les glandes lacrymales produisent des larmes

(1) *Pinguis venter non gignit sensum tenuem* (Ep. 34 ad Nepot).

(2) Plut., C. Jul. Cæsar, n. 62. Firmin Didot. Tom. 2, col. 879.

et les glandes salivaires de la salive. C'est ainsi que les seins produisent du lait, les reins de l'urine, le foie de la bile, les membranes muqueuses du mucus, etc. Telle est la loi générale, universelle ; les organes qui sont matériels ne produisent, je le répète, que des effets matériels. A quel titre prétendez-vous que le cerveau, qui est un organe matériel comme les autres organes, fasse exception à la loi générale, en produisant un effet immatériel ? La physiologie que vous invoquez, vous condamne. Comme Goliath, vous êtes égorgé avec vos propres armes.

La pensée est une sécrétion du cerveau. Vous alléguez pour preuve de votre assertion que, quand le cerveau est affecté, l'homme déraisonne. A cela il est facile de répondre que le cerveau étant, dans la doctrine des spiritualistes, l'organe de l'intelligence, il n'y a pas à s'étonner que l'intelligence ne puisse plus agir selon ce qu'elle est, lorsque son organe lui fait défaut. Un musicien ne fait rendre à un instrument en désordre, que des sons discordants.

En résumé, de même qu'il n'y a pas d'effet sans cause, de même l'effet est de la nature de sa cause. Or, la pensée est un effet spirituel et le cerveau une cause matérielle ; donc la pensée n'est pas un effet produit par le cerveau. Prétendre qu'elle en dérive comme de sa source première, c'est mettre en question les axiomes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus primitif dans la raison humaine.

IV. **L'homme n'est qu'un animal perfectionné.** — Bien obligé de l'honneur que vous nous faites ! mais comme il faut se défier des compliments,

vous me permettrez d'examiner si ce que vous dites est adéquat à ce qui est.

L'homme n'est qu'un animal perfectionné. Un simple coup d'œil jeté sur notre nature suffit pour convaincre les matérialistes les plus obstinés, que la supériorité de l'homme sur les animaux ne vient pas de la partie animale, qui est en lui, et que par là même elle vient d'une substance spirituelle. L'homme, considéré dans son être physique, est inférieur à son chien qui a un meilleur nez et de meilleurs jarrets ; il est inférieur à son cheval et à son bœuf qui ont plus de force ; il est inférieur à son chat qui voit plus clair pendant la nuit, qui se trouve tout vêtu par la nature et qui a beaucoup moins de besoins. Si l'homme, qui est inférieur à ces animaux sous le rapport physique, les domine néanmoins, n'est-ce pas une preuve qu'il y a en lui un principe autre que le principe physique ?

L'homme est un animal perfectionné. C'est-à-dire, selon vous, que l'animal possède tout ce qui est dans l'homme, mais à un degré inférieur ou moins parfait. Or, il n'en est rien. Que de facultés en nous dont on ne trouve pas mène l'ombre dans les animaux !

L'homme *connaît Dieu*, et par là même il connaît son origine, sa nature, sa loi, sa fin ; en d'autres termes il est un être raisonnable. L'animal, au contraire, ignore Dieu ; par là même, il ne sait ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni ce qu'il à faire en ce monde ; on ne peut le ranger parmi les êtres doués de la raison.

L'homme *a des idées générales* ; il analyse, il réfléchit, il combine, il synthétise, il s'élève des phéno-

mènes à la connaissance de la loi qui les régit, et de la connaissance de la loi à la connaissance de la substance qui porte le tout ; l'animal n'a que des images dans les yeux ; il voit un triangle, mais il ne peut s'élever jusqu'à l'idée de *triangulité*. S'il le pouvait, il serait capable de comprendre les mathématiques et pourrait dépasser Archimède, ce que personne n'oserait soutenir sérieusement. Sans doute l'homme ignore bien des choses, mais il connaît son ignorance ; et cette connaissance prouve sa supériorité. Ici viennént se placer tout naturellement ces paroles de Pascal : « L'homme est si grand, que *sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable*.... L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un *roseau pensant* (1). »

L'homme *est un être moral* ; il a le sentiment du droit et du devoir, du bien et du mal ; la conscience proteste sans cesse en lui contre le vice en faveur de la vertu. L'animal est étranger à toute notion morale ; loin d'avoir de la *conscience*, il n'a que de *l'instinct*, il est mû par une force aveugle, qui le porte invinciblement là où il doit aller.

L'homme est *un être libre et maître de ses actes* ; il peut choisir l'eau ou le feu, la vie ou la mort ; il peut dire : *Je veux ou je ne veux pas*, sortir de sa loi et y rentrer. L'animal n'a pas cette faculté, il fait nécessairement ce qu'il fait ; l'araignée ne peut pas ne pas tendre sa toile ; l'hirondelle ne peut pas ne pas faire son nid ; le castor ne peut pas ne pas se construire son logement.

(1) Pensées, IV.

L'homme est un être *progressif*; il travaille sans cesse à perfectionner les arts et il y parvient. Nous faisons ce que nos pères ne faisaient pas, et nos neveux feront ce que nous n'aurons pas fait. De quel progrès notre siècle n'est-il pas témoin ! L'animal loin de triompher, à l'exemple de l'homme, de la routine et de la coutume, reste fatalement ce qu'il a été à l'origine. Les abeilles d'aujourd'hui construisent leurs ruches comme leurs devancières les construisaient, il y a deux mille ans, et ne veulent pas en savoir plus qu'elles; l'oiseau qui voit un autre oiseau pris dans un piège, se fait prendre à côté de lui dans un piège du même genre. On l'a dit : SIMIA SEMPER SIMIA. Les singes auront beau faire : leurs plus sublimes opérations ne seront jamais que des grimaces et des singeries.

L'homme *domine les animaux*, il les apprivoise, il les dompte, il les fait servir à ses besoins et à ses plaisirs; il en dispose en maître, comme il dispose de la création tout entière. Les animaux nous portent ou nous traînent; avec cela ils traînent encore ou portent pour nous les fardeaux les plus lourds. Un enfant de pâtre, c'est-à-dire sans culture, suffit à diriger un immense troupeau de bœufs qui sont mille fois plus forts que lui. Ces bêtes pourraient déchirer leur guide avec leurs cornes, ou le fouler sous leurs pieds; loin de le faire, elles obéissent à sa voix. L'animal, au contraire, n'exerce aucun ascendant sur l'animal. Si d'un côté le dernier des hommes commande aux premiers et aux plus superbes des animaux, si de l'autre les premiers et les plus superbes des animaux ne parviennent jamais à exercer l'empire même sur

les animaux inférieurs, n'est-ce pas une preuve que l'homme est *radicalement distinct* de l'animal?

Après tous ces faits, il est permis de dire : Si les opérations de l'homme sont totalement différentes des opérations de l'animal, si l'on ne voit pas même dans celui-ci l'ombre de ce que celui là possède en réalité, ne faut-il pas conclure que *l'homme et l'animal sont des êtres appartenant à des ordres différents*, et qu'il y a entre eux *diversité de nature?*

Que la philosophie recoure à de tels sophismes qu'elle voudra, l'expérience démontre qu'il y a un abîme infranchissable entre le dernier des parias et le plus parfait des animaux ; celui-ci, quoi que l'homme fasse pour le dresser, ne sortira jamais de la sphère de l'animalité ; celui-là, par l'éducation pourra se civiliser et devenir, non pas seulement un homme ordinaire, mais un génie qui sera la lumière et l'oracle de son siécle.

L'homme est un animal perfectionné. Opposons à l'homme les animaux les plus parfaits, et convainquons-nous de plus en plus que la distance qui le sépare des bêtes est celle *qui sépare un genre d'un autre.*

Opposerez-vous à l'homme le roi des animaux, *le lion?* Mais ce roi ne l'emporte sur ses sujets que par la force, il est inférieur à beaucoup d'entre eux sous le rapport de la ruse et de l'adresse ; à l'éléphant, par exemple, au chien, au renard ; du reste, il proclame lui-même la supériorité de l'homme. Elphis de Samos ayant débarqué sur les côtes d'Afrique, y trouva un lion dont les dents étaient embarrassées par un os.

Que fit le fier quadrupède? Il courut vers l'étranger aussitôt qu'il l'aperçut, le suppliant de lui venir en aide. Pline, qui nous raconte ce fait, remarque que cet animal ne s'adressa pas à d'autres animaux, et ajoute : « *L'homme est le seul dont les animaux espèrent du* « *secours* (1). » Chose étonnante ! Les bêtes reconnaissent la supériorité de l'homme sur elles, et l'homme ne veut pas reconnaître cettte supériorité !

Opposerez-vous à l'homme *l'éléphant*? mais l'homme le soumet malgré sa masse. D'ailleurs, on sait qu'un coup de fusil tiré en l'air, suffit pour dissiper la troupe la plus considérable de ces animaux. N'est-ce pas là une preuve que c'est *l'impression seule*, et non pas la *raison*, qui les conduit?

Opposerez-vous à l'homme *le singe*? Mais il est incapable de profiter des leçons de l'expérience. On a remarqué que quand une caravane a quitté le lieu où elle a passé la nuit, les singes accourent auprès du feu qui brûle encore, et se chauffent jusqu'à ce qu'il soit entièrement éteint. Malgré le plaisir qu'ils ont à se chauffer, la pensée *d'avancer le bois*, pour faire durer le feu un peu plus longtemps, ne leur est jamais venue.

Opposerez-vous à l'homme *le chien?* Je sais que l'on a dit *qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme et son chien que la station bipède et l'ouverture de l'angle facial*; mais c'est là du délire. En effet, voyez le chien : il vit au milieu de nous, il nous voit, et il ne sait pas nous imiter; il ne parvient ni à penser ni à

(1) Lib. VIII, c. 16.

parler comme l'enfant ; il n'entend que son nom. N'est-ce pas là une preuve qu'il y a en nous un principe qui n'est pas en lui ? Quel philosophe d'ailleurs voudrait sérieusement comparer l'aboiement du chien à la voix humaine, et son museau à la noble et majestueuse figure du roi de la création ?

Opposerez-vous à l'homme *le perroquet ?* C'est à peine si on peut parvenir à lui faire prononcer quelques mots auxquels il n'attache aucun sens.

Opposerez-vous à l'homme *le cheval ?* Tout ce qu'en ont dit Job et Delille, ne tend à démontrer qu'une seule chose, c'est qu'il est *l'outil de l'homme.*

Je m'arrête en m'écriant : *Chose étonnante que l'homme ait tant de vanité, quand il se compare à ses semblables, et qu'il n'en ait plus du tout, lorsqu'on le compare aux animaux !*

Disons avec *le sens intime* : J'ai une âme, je le vois, je le sens, je ne puis nier cette vérité sans faire violence à ma nature. Quand je m'affirme, ce n'est pas mon corps que j'affirme, mais une substance spirituelle, indivisible. Que l'on me coupe les deux bras, que l'on m'ampute les deux jambes, le sentiment du moi reste aussi fort, aussi vif ; il n'a donc point pour objet l'être matériel, dont la masse a été diminuée en moi. On peut entamer le corps et on ne peut entamer le sentiment du moi, n'est-ce pas une preuve qu'en m'affirmant, j'affirme une substance qui n'est pas le corps, mais bien une substance spirituelle ?

Disons avec *le sens commun*, que si l'homme se tient debout tandis que les autres animaux sont naturellement inclinés vers la terre, c'est parce qu'il y a en lui

une âme qui est descendue du ciel, et qui, dans ses efforts pour retourner *au ciel,* soulève le corps au-dessus *de la terre.*

Disons avec la philosophie chrétienne : L'homme est une *intelligence servie par des organes ;* et mieux encore : *L'homme est une intelligence incarnée.*

Disons avec Pline l'Ancien : « La Divinité n'a pas « fait naître l'homme dans le premier rang auprès « d'elle, pour le confondre dans son mépris avec la « bête (1). »

Disons avec Rousseau : « Quoi ! je puis observer, « connaître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir « ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contem- « pler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; « je puis contempler le bien et le faire, et *je me com- « parerais aux bêtes !* Ame abjecte ! C'est ta triste « philosophie qui te rend semblables à elles, ou plutôt « *tu veux en vain t'avilir ;* ton génie dépose contre tes « principes, ton cœur dément ta doctrine, et l'abus « même de tes facultés prouve leur excellence en dépit « de toi (2). »

Disons avec Bossuet, nous révélant la raison secrète du matérialisme : « Les hommes semblent vouloir « élever les animaux jusqu'à eux-mêmes, afin d'avoir « droit de s'abaisser jusqu'aux animaux et de vivre « comme eux, semblable à quelqu'un de grande nais- « sance qui, ayant le courage bas, ne voudrait point

(1) *Nec ideo proximum illi genitum hominem ut vilitate juxta belluas esset* (Plin., l. II, c. 7).

(2) Emile, liv. IV.

« se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé à « vivre dans les exercices qu'elle demande (1). »

Qu'importe que les adversaires ne veulent pas croire à l'âme sous le beau prétexte qu'*ils ne l'ont pas vue*? L'âme nous est connue, comme tout le reste, par les phénomènes; cela suffit à tout esprit qui va droit. — Mais craignons de nous perdre en paroles inutiles avec des hommes qui plaident contre la dignité de leur être. Il n'y a pas seulement ici une question de philosophie, il y a une question d'honneur, et que peut-on espérer de ceux en qui le sentiment de l'honneur n'existe plus?

IV.

L'IMMORTALITÉ.

I. *Quand on est mort, tout est mort.* — *L'immortalité n'est qu'un rêve, une chimère dont se berce l'homme, toujours porté à l'espérance.* — III. *L'âme subit toutes les révolutions du corps, elle jouit et souffre avec lui.* — IV *Les facultés intellectuelles et morales baissent avec les facultés physiques.* — V. *Ne sommes-nous pas autorisés à conclure de tout cela que l'âme s'évanouit quand le corps se dissout?*

I. **Quand on est mort, tout est mort.** — Vous le prétendez; mais les Juifs, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les habitants du Nouveau-Monde

(1) Connaissance de Dieu et de soi-même.

affirment le contraire. Chez les Américains, la mère, après l'avoir suspendu à un bouleau, agite doucement le berceau de son enfant mort, dans la pensée que son sommeil sera plus doux. En Afrique, le Hottentot sur le point de rendre le dernier soupir, ordonne que l'on place à côté de lui son arc et ses flèches, afin qu'il puisse encore se battre *dans le royaume des âmes*. Tous les siècles ont cru à une vie à venir, toutes les générations se sont passionnées pour l'immortalité. Voudriez-vous que nous préférassions votre raison d'un jour, formée à l'école des passions, à la raison humaine qui primitivement *a été formée par Dieu même*. Vous n'étiez pas hier, vous ne serez plus demain ; après avoir commencé en vous, vous finirez en vous, n'ayant pas de postérité, de même, vous n'avez pas d'aïeux. Le genre humain, au contraire, était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. Entre le genre humain et vous, pouvons-nous hésiter un seul instant à choisir? Vous rougiriez de prétendre que vous en savez autant que l'humanité tout entière ; permettez-nous donc de nous ranger sous ses étendards.

Quand on est mort, tout est mort. Socrate ne pensait pas comme vous, lui qui se préparait à la mort en discourant sur l'*immortalité*.

Platon ne pensait pas comme vous, lui qui croyait que la mort rend à l'âme la liberté en rompant ses liens et en lui permettant de retourner dans les cieux d'où elle est descendue ; lui qui disait : « On doit croire « aux opinions anciennes et sacrées qui enseignent que « *l'âme est immortelle* et qu'après cette vie, elle sera

« jugée et punie sévèrement, si elle n'a pas vécu « comme il convient à un être raisonnable (1). »

Aristote ne pensait pas comme vous, car il parlait du bonheur des hommes vertueux dans la vie future, comme d'une opinion dont *on ne peut assigner l'origine et dont la tradition se perd dans la nuit des temps* (2).

Cicéron ne pensait pas comme vous. Il fait dire à Lélius : « Je ne puis goûter ces *novateurs* qui avancent « de nos jours que *tout finit au tombeau*. Je suis bien « plus frappé de l'autorité de nos ancêtres et de celle « des personnages illustres qui ont été la gloire et l'or« nement de la Grèce, surtout de celui qui fut déclaré « plus sage de tous (3). »

Ne devons-nous pas conclure de là que, ne pensant pas comme les grands philosophes, vous n'êtes pas un grand philosophe; que n'étant pas un grand philosophe vous méritez non pas que l'on ajoute foi à vos paroles, mais qu'on vous applique ce mot de l'Orateur romain : « On doit considérer comme philosophes de « *bas étage* ceux qui ne sont pas de la société de « Platon, de Socrate, et de toute leur famille (4)? »

Quand on est mort, tout est mort. Comment alors expliquez-vous, que partout on ait *versé des larmes avec des prières* sur le tombeau de ses parents et de ses amis ? Chez tous les peuples, on a cherché à apaiser les mânes et à ouvrir les Champs-Élysées à ceux qui

(1) Ep. VII
(2) Ad. Plut. De Consol. ad Apoll.
(3) Tusc., q. 23
(4) De Amicitiâ.

n'étaient point condamnés au feu du Tartare. Malte-Brun nous apprend qu'aujourd'hui encore chez les nègres, le sang d'un grand nombre de victimes humaines est versé sur la tombe des princes, au moment de leurs funérailles (1). Si universellement on a cherché à secourir les morts, n'est-ce pas une preuve que l'on a cru universellement à la *survivance de l'âme?* Aurait-on prié et sacrifié pour eux, si on les eût crus totalement anéantis ? Vous avez beau vous croire l'homme capable d'une Faculté ou d'une Académie, vous n'êtes pas pour cela au-dessus de la sagesse des siècles.

Quand on est mort, tout est mort. Dieu, qui est la Sagesse infinie, ne s'est donc proposé pour but que le néant. Semblable à un enfant qui s'amuse, il n'a créé que pour détruire. Ses pensées n'ont pas été aussi élevées que celles d'une multitude d'hommes qui travaillent pour l'immortalité Quelles idées basses et indignes sur Dieu ! Un système qui mène à des conclusions absurdes, n'est-il pas absurde lui-même ?

Quand on est mort, tout est mort. Dieu est la justice substantielle et vivante. S'il est justice, ne doit-il pas récompenser les bons et punir les méchants. Si les bons ne sont pas récompensés, si les méchants ne sont pas punis dans le monde présent, ne faut-il pas conclure qu'il y a un monde à venir dans lequel la récompense et le châtiment seront distribués selon les mérites et les démérites.

Qu'opposerez-vous à ce raisonnement ?

(4) Précis de Géog., l. LXVI.

Direz-vous que *Dieu n'est pas juste ?* La conscience nous atteste que s'il n'était pas juste, il n'existerait pas, et que son existence implique sa justice.

Direz-vous que *la justice existe sur la terre ?* Mais ne voyons-nous pas souvent la médiocrité parvenir aux honneurs par les voies basses et rampantes de la flatterie, tandis que le talent reste dans l'ombre ? Tous les jours, en apprenant que tel ou tel homme a été élevé à une dignité, ne nous faisons-nous pas cette question : *Qu'a-t-il fait pour la mériter ?* Un homme d'esprit ne disait-il pas : *Monsieur X méritait cet emploi à tous égards, et* CEPENDANT... *il l'a obtenu !*

Dieu est juste.

L'injustice est sur la terre.

Le dernier mot de Dieu n'est donc pas dit dans le monde présent.

Il y a donc un monde à venir.

Ne pas accepter cette conclusion, c'est prétendre que Pilate et saint Louis ont le même sort, que Messaline et sainte Thérèse dorment, dans le tombeau, du même sommeil paisible ; que l'assassin et sa victime seront également partagés au sortir de la vie ; en d'autres termes, c'est protester contre le bon sens. Or, protester contre le bon sens, n'est-ce point démontrer qu'on ne l'a pas.

Plus on approfondit les problèmes qui ont Dieu et l'âme pour objet, plus on demeure convaincu que l'on ne peut affliger la religion sans affliger la raison, et que les traits lancés contre celle-là se retournent contre celle-ci.

Voyez d'ailleurs la contradiction dans laquelle vous

tombez. D'un côté, vous vous plaignez du malheur de l'homme vertueux, et de l'autre, vous ne voulez pas admettre une vie à venir dans laquelle il sera récompensé. Ou admettez cette vie à venir et cessez vos plaintes, ou, si vous les continuez, reconnaissez qu'elles ne sont pas fondées, et par là même qu'elles ne sont pas légitimes.

II. **L'immortalité n'est qu'un rêve, une chimère dont se berce l'homme, toujours porté à l'espérance.**— Si ce rêve fait mon bonheur, pourquoi me réveillez-vous? Pourquoi ne pas me laisser dans mes douces illusions qui ne nuisent à personne? La croyance à une vie à venir console le malheureux, en lui montrant à travers les ombres du tombeau, l'aurore d'un bonheur qui ne finira jamais. N'y a-t-il pas de la barbarie à lui arracher l'espérance, et à lui dire : *Tu n'es pas heureux ici-bas, tu ne le seras pas davantage dans l'avenir; un joug de fer pèse sur toi pour jamais?* Les matérialistes ne sont pas seulement les ennemis de Dieu et de l'âme, ils sont encore les ennemis de leurs semblables. Qu'ils cessent de se donner le titre de *philanthropes,* ils ne le méritent pas plus que ne l'ont mérité Néron, Dioclétien, Élisabeth ou Cromwell.

L'immortalité de l'âme est une chimère. Loin de là, elle répond à ce qu'il y a de plus intime, de plus primitif, de plus essentiel en nous. L'homme, en effet, est fait pour le bonheur, il y aspire de toutes les puissances de son être, il le demande à tout ce qui l'entoure il faut qu'il soit heureux tôt ou tard ; c'est là un des premiers besoins, une des nécessités les plus impé-

rieuses de sa nature. Or, l'homme n'est pas parfaitement heureux ici-bas. Témoin Alexandre qui, après avoir conquis le monde, se mit à pleurer comme un enfant, parce qu'il ne trouvait pas de nouveau monde à conquérir. Témoin Septime-Sévère qui, devenu empereur de simple soldat qu'il était, en est réduit à exhaler cette plainte : J'AI ÉTÉ TOUT, ET CELA NE SERT DE RIEN (1). Témoin Salomon qui, du haut de son trône, fait cet aveu solennel : VANITÉ DES VANITÉS ET TOUT EST VANITÉ (2). Nous sommes des êtres incomplets, inachevés ; notre intelligence n'arrive pas à la vérité sans nuage, notre cœur n'arrive pas au repos absolu, *nous traînons jusqu'au tombeau la longue chaîne de nos espérances trompées*, pour parler comme parle Bossuet. Si d'un côté l'homme est fait pour être heureux, si de l'autre il ne l'est pas dans la vie présente, ne faut-il pas conclure qu'il y a pour lui une vie à venir, dans laquelle il trouvera une satisfaction pleine et entière à toutes ses facultés, l'achèvement et le couronnement de son être ? Si cette conclusion n'est pas certaine, il n'y a rien de certain sur la terre ; toute psychologie tant soit peu sérieuse doit admettre l'immortalité. Quiconque la regarde comme un rêve démontre qu'il n'a pas analysé l'âme humaine.

Saint Paul disait des chrétiens et de lui-même : *Si nous n'avions d'espérance que dans cette vie, nous serions les plus à plaindre des hommes* (3). On peut appliquer à tous les paroles du grand Apôtre, et alors

(1) *Omnia fui et nil expedit.*
(2) Eccle. 1, 2.
(3) I. Cor. xv, 19.

vient naturellement se poser ce problème insoluble à toute philosophie négative : *Comment se fait-il que l'homme soit le plus malheureux des animaux, lui qui est le roi et le chef-d'œuvre de la création ?*

L'immortalité est une chimère. Permettez-moi de vous poser ici cette question : *Au nom de quoi, dans votre système, tenterez-vous de commander la vertu ?*

Est-ce au nom de *l'intérêt particulier ?* Mais si je n'ai rien à craindre ni à espérer pour une autre vie, s'il n'y a pas *d'intérêt éternel* auquel il faille sacrifier mon *intérêt temporel*, ne devrais-je pas dans certaines circonstances où je serai assuré de l'impunité, et où mon intérêt temporel parlera, voler, mentir, empoisonner ? Ne devrai-je pas tout sacrifier à la cupidité, qui devient ma loi suprême ?

Est-ce au nom de *l'intérêt public ?* Mais n'y aurait-il pas de la folie à se dévouer là où le néant sera l'unique récompense du dévouement ? S'il n'y a pas à cueillir au-delà du tombeau les palmes de le victoire, l'esprit de sacrifice ne sera-t-il pas pour beaucoup *un non-sens* et ne deviendra-t-il pas de plus en plus rare ? Je conçois que les Gaulois nos pères, qui étaient mus par l'espoir d'une vie meilleure, aient cherché la mort avec joie dans les combats, comme l'a remarqué Ammien Marcellin (1), et soient devenus l'effroi des Romains, qui se voyaient obligés d'enrôler contre eux jusqu'aux esclaves. Je conçois que Cicéron ait dit *qu'avec les autres peuples les léglons combattaient pour la gloire, tandis qu'avec les Gaulois elles com-*

(1) L. xv, c. 19,

battaient pour le salut de la patrie (1). Mais ce que je ne conçois pas, c'est que des matérialistes conséquents sacrifient leur vie pour la chose publique. Cicéron, que je viens déjà de citer, ne le concevait pas non plus. Il a dit en effet : « Jamais on ne se dévoue- « rait à la mort si l'on n'était mû *par une ferme espé- « rance de l'immortalité* (2). »

Au nom de quoi encore tenterez-vous de commander la vertu ? Est-ce au nom de *l'immortalité* que l'on se promet sur la terre ? Mais ne peut-on pas parvenir à la célébrité par le crime ? Érostrate, pour faire parler de lui, ne brûla-t-il pas le temple d'Ephèse ? Hermolaüs ayant demandé à Callisthènes comment il pourrait devenir le plus célèbre des hommes, le philosophe ne lui répondit-il pas : *En tuant Alexandre, le plus célèbre d'entre eux* (3). Puis n'y a-t-il pas une multitude de vertus importantes qui resteront à jamais ignorées, et qui cesseraient bientôt d'exister si elles n'attendaient leur récompense que de la terre ? Que de héros inconnus dans ces combats dont César et Napoléon ont seuls eu la gloire ? « Combien d'actions particulières, « dit Montaigne, s'ensevelissent dans une bataille ? De « tant de milliers d'hommes qui sont morts en France « depuis quinze cents ans, y en a-t-il *cent* qui soient « venus à notre connaissance ? La mémoire, non des « chefs seulement, mais des batailles et des victoires, « est enseveli. Pensons-nous qu'à chaque arquebou-

(1) Cic. pro M. Fonteio.

(2) *Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se offerret ad mortem*, (Tusc. l. I, n. 31, 33, 34).

(3) Plut., Vie d'Alexandre.

« zade et à chaque hasard que nous courons, il y ait « soudain un greffier qui l'enrôle? Cent greffiers le « feraient que leurs commentaires ne dureraient que « trois jours et ne viendraient à la connaissance de personne (1). »

Que proposerez-vous encore à l'homme? *La beauté intrinsèque de la vertu? Le bonheur que l'on goûte à la suite d'une bonne action et du devoir accompli?* Pour la plupart des mortels, ce sont là des considérations stériles; et pour les matérialistes cultivés, ce ne sont guère que des textes à l'éloquence, de grands mots qu'ils jettent en avant, pour se donner des airs de vertu et masquer l'indignité de leur vie. Qui ira renoncer à ses intérêts les plus chers, sacrifier sa femme, ses enfants, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, pour des idées qu'il aura rendues *chimériques* en détruisant le fondement sacré sur lequel elles reposent? Puis, les joies que procure l'accomplissement du devoir peuvent-elles, dans l'hypothèse de l'annihilation, compenser le prix des luttes et des combats au prix desquels il a fallu les acheter?

Est-ce *l'honneur*? Mais souvent on met son honneur dans le crime. Il y a tel libertin qui se fait gloire d'avoir immolé à sa passion un grand nombre de victimes; il y a tel militaire qui croit qu'il y va pour lui de l'honneur, de prouver, les armes à la main, c'est-à-dire *par la force brutale,* qu'il a eu raison et que son adversaire a eu tort. N'y a-t-il pas aussi des hommes qui ont regardé comme un acte de courage le suicide, qui n'est qu'un acte de poltronnerie, ainsi que l'a dit

(1). Essais, etc.

Ovide dans ses paroles : *Il y a de la force à pouvoir supporter le malheur* (1).

Affermissez la foi à l'immortalité : et l'homme, sacrifiant son intérêt présent à son intérêt à venir, se dévoue à la vertu ; il n'est aucun bien qu'il n'embrasse avec ardeur, aucun mal qu'il ne repousse avec énergie; l'âge d'or refleurit sur la terre et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au contraire, ébranlez cette foi : l'homme ne recherche que les biens terrestres et recourt à tous les moyens pour se les procurer ; il se traîne dans les antichambres et se fait bassement l'esclave de quiconque peut lui donner des richesses et des dignités; le faible est écrasé par le fort. le pauvre est pressuré par le riche, bientôt la société n'offre plus que la sombre et lugubre image de l'enfer.

Prétendre constituer une république sans le dogme de l'immortalité, c'est vouloir réaliser l'absurde ; c'est croire, en effet, à la fécondité du néant, et demander la vie à des tombeaux qui ne renferment que la mort.

La croyance à l'immortalité est une chimère. S'il en est ainsi, que direz-vous à vos semblables, que vous direz-vous à vous-même au jour de la douleur et du deuil ? que direz-vous, pour les consoler, à l'épouse qui pleure la mort de son époux, à l'orphelin qui redemande un père, à Rachel qui pousse des cris plaintifs en Rama, *et qui ne veut pas être consolée parce que ses enfants ne sont plus* (2) ? Je vous somme de répondre, que leur direz-vous, après que vous aurez banni de leur cœur la foi à l'immortalité ? Je vous entends,

(1). *Fortiter ille facit qui miser esse potest.*
(2). Matth. II, 18.

vous leur direz *que les pleurs ne font pas revenir les morts, qu'il faut vivre avec les vivants, se résigner au destin*, et d'autres banalités de ce genre. Ce sont là des insultes à la douleur, et non des consolations. Qu'est-ce en effet, que la douleur, sinon *l'amour*, et de quoi l'amour veut-il vivre, sinon de la pensée de l'objet aimé? Avec la croyance de la vie à venir, l'homme peut se dire à lui-même : *Je reverrai un jour ceux que je pleure, la tombe ne les renferme pas tout entiers, la mort n'est qu'un sommeil, ils ont passé à un monde meilleur;* et fort de ces douces pensées, il peut reprendre courage et triompher du sombre désespoir.

La croyance à l'immortalité n'est qu'une chimère. Mais, philosophiquement parlant, sur quoi en définitive repose la force des testaments? *Sur la dernière volonté du testateur.* Si le testateur est anéanti au moment de la mort, sa volonté est nécessairement anéantie avec lui ; si sa volonté est anéantie avec lui, son testament est-il autre chose qu'un chiffon de papier qui n'a aucune valeur? Ne voyez-vous pas qu'en ébranlant la foi à l'immortalité, vous ébranlez le principe d'hérédité ; que vous donnez droit au communiste de moissonner dans votre champ, de faucher dans votre pré, de vendanger dans votre vigne? La chose ne devient-elle pas sérieuse? C'est en vain que vous vous récriez et que vous cherchez à échapper à cette conclusion. La dernière volonté d'un être qui est anéantie, est anéantie elle-même ; ce qui n'est plus en peut plus rien ; s'il n'y a pas permanence dans l'être, il n'y a pas non plus permanence dans les forces qui constituent cet être.

III. **Lâme subit toutes les révolutions du corps.** — La loi est loin d'être générale. Il y a des enfants précoces en qui l'intelligence devance les années ; il y a des êtres rachitiques, contrefaits, difformes, qui ont beaucoup d'esprit ; il y a des natures en qui l'intelligence ne se développe jamais. J'ai démontré plus haut que les facultés intellectuelles sont loin d'être toujours en rapport avec les forces physiques.

Elle jouit et souffre avec lui. Ici encore, la loi est loin d'être générale. Les Martyrs ne chantaient-ils pas des hymnes joyeux au milieu des plus atroces supplices ? Anaxarque ne disait-il pas à Nacocréon : *Tu peux faire broyer le corps d'Anaxarque ; mais tant qu'à Anaxarque lui-même, tu ne peux rien sur lui.* Les missionnaires ne sont-ils pas heureux de porter des chaînes pour Jésus-Christ ! Le guerrier sent-il ses blessures, dans l'enthousiasme du carnage ? Ne voit-on pas tous les jours des chrétiens aspirer de tous leurs efforts vers la vie à venir, au moment où la vie présente leur échappe, et pousser le cri de l'espérance en rendant le dernier soupir ?

IV. **Les facultés intellectuelles et morales baissent avec les facultés physiques.** — Ici les faits se pressent pour établir que ces paroles ne sont qu'un vain verbiage. En effet, ouvrons le grand livre de l'histoire.

Thémistocle se voyant sur le point de mourir à l'âge de cent sept ans, disait qu'il regrettait de quitter la vie au moment où il commençait à être sage.

Nestor, au rapport d'Homère, fut plus éloquent que jamais dans ses dernières années.

Platon, dont les écrits sont des chefs-d'œuvre d'art, mourut la plume à la main, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Socrate enseigna et écrivit jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, c'est-à-dire pendant toute sa vie.

Pythagore, Démocrite, Xénocrate, Zénon, Cléanthe, fleurirent jusqu'à un très grand âge.

Homère, Hésiode, Simonide, Stésichore, qui travaillèrent jusqu'à une extrême vieillesse, se sont surpassés eux-mêmes dans leurs derniers ouvrages ; et cela, dit saint Jérôme, qui a rassemblé ces faits, *à l'exemple des cygnes qui ne chantent jamais avec plus de douceur que lorsqu'ils sont sur le point de mourir* (1).

Caton ne désespéra pas d'apprendre le grec dans un âge avancé.

Sophocle ayant été accusé de folie par ses enfants, à cause de son extrême vieillesse et du peu de soin qu'il prenait de ses affaires, récita, pour toute défense, son *Œdipe*, qui était sa dernière tragédie, et il le fit avec tant de talent, dans un âge décrépit, qu'il transforma ses juges en admirateurs enthousiastes, *et reçut, en plein tribunal, des applaudissements qu'il ne pouvait espérer qu'au théâtre* (2).

Enfin, le grand Bossuet se surpassa lui-même, dans cette oraison funèbre du prince de Condé où il parle des restes de sa voix *qui tombe*, et de ses cheveux blancs qui l'*avertissent de la mort.*

(1) *Cygneum nescio quid et solito dulcius vicina morte cecinerunt* (Ad. Nepot, éd. Bened. Tom. IV, col. 258).

(2). *Ut severitatem tribunalium in theatri favorem verteret* (Ibid.).

V. **Ne sommes-nous pas autorisés à conclure de tout cela que, lorsque le corps se dissout, l'âme s'évanouit?** — Non. Si les facultés intellectuelles ne naissent pas toujours avec les facultés physiques, si la sagesse augmente avec les années qui font dépérir le corps, il serait évidemment contraire à la logique de conclure que la *destruction du corps* entraîne *la destruction de l'âme.* Aussi, les philosophes sont-ils loin d'avoir toujours tiré cette conclusion, et, ici, comme partout, les témoignages en faveur de l'âme arrivent inattendus.

Bolingbroke reconnaît que « la doctrine de l'immor-« talité de l'âme et d'un état futur de récompenses et « de châtiments, paraît se perdre dans les ténèbres de « l'antiquité ; qu'elle précède tout ce que nous savons « de certain, que dès que nous commençons à dé-« brouiller le chaos de l'histoire ancienne, *nous trou-« vons cette croyance établie* DE LA MANIÈRE LA PLUS « SOLIDE (1).

Rousseau proclamait en ces termes l'utilité et la nécessité du dogme de l'immortalité : « Notre philosophie, « en délivrant ses prédicateurs et ses disciples de *la « crainte d'une autre vie*, a détruit, pour jamais, tout « retour au repentir. Ne voyez-vous pas que depuis « longtemps, on n'entend plus parler de restitutions, « de réparations, de réconciliations au lit de la mort ; « que tous les mourants emportent sans effroi dans « leur conscience le bien d'autrui, le mensonge et la « fraude dont ils se chargèrent pendant leur vie? »

(1). Œuvres de Bolingbroke, tome v.

— « Il y a une profession de foi purement civile dont « il appartient au Souverain de fixer les articles, non « pas précisément comme dogmes de la religion, mais « comme sentiments de sociabilité, sans lesquels il est « impossible d'être bon citoyen ou sujet fidèle. *L'exis-« tence de Dieu*, L'IMMORTALITÉ DE L'AME, *la Pro-« vidence*, sont au nombre de ces articles (1). »

« Si l'état de l'homme ici-bas n'est pas déplorable, « disait Diderot, il s'en faut bien que sa félicité soit « complète ; il lui reste toujours des désirs, et ces désirs « preuves incontestables de l'insuffisance de sa récom-« pense actuelle, ne conspirent-ils pas avec la révéla-« tion, pour l'*assurer d'une vie à venir* (2).

D'Alembert a fait cet aveu ; « La philosophie fournit « *des arguments pressants de la réalité d'une autre vie.* « Nous avons de très fortes raisons de croire que *notre « âme subsistera éternellement*, parce que Dieu ne « pourrait la détruire sans l'anéantir ; que l'anéantis-« sement de ce qu'il a produit une fois, ne paraît pas « être dans les vues de sa sagesse, et que les corps « mêmes ne se détruisent qu'en se transformant (3). »

Enfin Voltaire, traduisant la tragédie anglaise intitulée *Caton* et composée par le célèbre Addisson, a laissé couler ces vers de sa plume :

Oui, Platon, tu dis vrai, *notre âme est immortelle*,
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?

(1) Contrat social.
(2) Essai sur le Mérite et la vertu. Note.
(3) D'Alembert, Eléments de philosophie.

Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste !
Tu te caches de nous, dans nos jours de sommeil,
CETTE VIE EST UN SONGE ET LA MORT UN RÉVEIL.

Du reste, quels sont ceux qui nient l'immortalité et qui plaident la cause du néant? Est-ce l'époux fidèle, la mère dévouée, le serviteur empressé, l'homme chaste et intègre? Non ; ce sont les mauvais, qui, afin de calmer le remords dévorant et rongeur, s'efforcent de se persuader qu'il n'y a pas de jugement à venir. En d'autres termes, ceux-là seuls nient l'immortalité de l'âme, à qui il importe que l'âme ne soit pas immortelle. Cela suffit. Hâtons-nous donc de terminer en disant :

Le corps né de la fange y rentre enseveli,
Mais l'esprit, remontant vers sa source divine,
Va chercher son arrêt où fut son origine.

Et encore :

La tombe est le berceau d'une seconde vie (1).

V.

LA PROVIDENCE.

I. *Dieu ne s'occupe pas de nous, par là même nous n'avons pas à nous occuper de lui.* — II. *Le méchant prospère l'homme juste est affligé.* — III. *Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de*

(1). *Tumulus corporis, incunabulum resurgentis* (S. Ambros., *De Fide Resurrect.* (*Coloniæ*, T. IV, col. 156, D).

tout. — IV. *En un mot il y a des désordres dans le monde; n'est-ce pas une preuve que Dieu ne le gouverne point?* — VI. *C'est le hasard qui mène tout.* — VI. *Nos destinées sont réglées par l'astre sous lequel nous sommes nés.*

I. **Dieu ne s'occupe pas de nous.** — Si Dieu ne s'occupe pas de nous, il n'est pas provident; s'il n'est pas provident, il n'est pas souverainement parfait; s'il n'est pas souverainement parfait, il n'existe pas. La négation de la Providence implique l'athéisme. Par là même donc que nous avons démontré l'existence de Dieu, nous avons démontré sa providence; nous n'avons pas ici à revenir sur nos pas, mais bien à aller toujours en avant, en nous appuyant sur les vérités précédemment établies.

Dieu ne s'occupe pas de nous. Pourquoi ne s'en occuperait-il pas? Est-ce parce qu'il ne *le voudrait pas?* Mais il nous a créés par bonté; le sentiment qui l'a porté à nous créer, le porte nécessairement à nous conserver.

Est-ce parce qu'il ne le *pourrait pas,* attendu que l'administration du monde serait pour lui un trop pesant fardeau? Dieu étant une puissance infinie, le gouvernement d'un monde fini ne peut être au-dessus de ses forces; de même qu'il a tout créé sans effort, il conduit tout sans difficulté. *Quoi!* s'écrie David, *celui qui a planté l'oreille n'entendra pas, et celui qui a formé l'œil ne verra pas! Non, non, Dieu connaît les pensées des hommes* (1).

(1) Ps. XCIII, IX, 11.

Est-ce parce que cela *serait indigne* de lui? Si le Dieu véritable est le Dieu *très grand*, il est aussi le Dieu *très bon*. Or, n'est-il pas souverainement digne d'un Dieu souverainement bon, d'être bienfaisant envers sa créature? Dieu, d'ailleurs, a-t-il besoin de se baisser pour nous secourir, lui qui est partout?

Est-ce parce que cela lui donnerait trop de souci, et *troublerait son repos?* Mais le Dieu véritable n'est point un disciple d'Épicure; loin de là, nous ne le concevons que comme une activité infinie qui a pour caractère le mouvement, et dont le bonheur ne peut être dans la fainéantise. Cela étant, ne voyez-vous pas qu'il n'y a aucune difficulté à ce que Dieu s'occupe de l'ensemble avec autant de soin que s'il n'avait pas à s'occuper des détails, et des détails, avec autant de soin que s'il n'avait pas à s'occuper de l'ensemble?

Dieu ne s'occupe pas de nous. Comment donc se fait-il que tous les peuples aient recouru à lui avec confiance? Comment se fait-il que les païens en passant devant leurs temples, aient eu la religieuse habitude de réciter cette prière : *Que Dieu nous soit propice!* Comment se fait-il qu'ils aient mis leurs maisons, leurs champs, sous la protection de la Divinité? Si vous avez raison, le genre humain a tort. Permettez-moi de vous dire que j'aime mieux paraître avoir tort avec le genre humain, que de paraître avoir raison avec ses antagonistes.

Dieu ne s'occupe pas de nous. Voici un argument très simple qui prouve le contraire. Le monde ayant été créé, il n'a pas en lui-même *la raison de son existence*; n'ayant pas en lui-même la raison de son

existence, il n'a pas non plus en lui-même *la raison de sa durée* ou de sa *persévérance dans l'existence.* Or, cependant, il persévère ; ne faut-il pas conclure de là que cette même main qui l'a jeté dans l'espace, l'y maintient depuis l'origine ? Et si nous sommes forcés de reconnaître que Dieu s'occupe de sa créature matérielle, ne devons-nous pas reconnaître aussi qu'il s'occupe de la créature spirituelle, qu'il a faite *à son image et à sa ressemblance,* et à laquelle se rapporte la création inférieure ?

Ne dites donc plus que Dieu *ne s'occupe pas de vous, et que vous n'avez pas à vous occuper de lui ;* dites au contraire : *Si Dieu n'est pas indifférent pour moi, je ne le serai pas pour lui ; s'il pense constamment à moi, je penserai souvent à lui.* Et en effet, vous avez du temps pour le sommeil, du temps pour les repas, du temps pour le jeu, du temps pour la lecture, du temps pour la promenade, du temps pour vos amis, du temps pour vos affaires ; n'en aurez-vous pas pour vous acquitter de la dette de reconnaissance envers Dieu ? Vous avez du temps pour *l'accessoire,* n'en aurez-vous pas pour le *principal ?*

II. **Le méchant prospère, il est heureux.** — Cela est-il général, universel ? N'y a-t-il pas des justes qui réussissent ? N'y a-t-il pas des impies qui, après avoir vécu dans l'opulence, se trouvent des naufragés de la fortune ? Dieu paraît partager également entre ses amis et ses ennemis les biens et les maux du monde présent, et il le fait avec raison. Si le bonheur temporel était toujours la récompense de la vertu, les hommes ne la pratiqueraient plus pour Dieu et pour

elle-même, mais pour des motifs indignes d'elle; de même si le châtiment suivait toujours le crime on cesserait d'être criminel, non pas par amour du bien, mais par calcul et par intérêt.

Le méchant est heureux. Cela est-il bien vrai? Ne trouvera-t-il pas dans ses vices le châtiment de ses vices? L'envie ne le ronge-t-elle pas? La volupté ne l'épuise-t-elle pas? La bonne chère n'abrége-t-elle pas ses jours? La cupidité ne lui ôte-t-elle pas tout contentement, parce qu'elle lui montre sans cesse ce que possèdent les autres, sans lui laisser voir ce qu'il possède lui même?

Le méchant est heureux. N'est-il pas tourmenté par les déchirants remords, qui lui font passer des nuits sans sommeil? N'en est-il pas réduit à appréhender sans cesse, quelques efforts qu'il fasse pour devenir incroyant, les supplices qui attendent les malfaiteurs dans la vie à venir? *L'épée de Damoclès*, qu'il voit sans cesse suspendue sur sa tête, ne jette-t-elle pas dans son âme la terreur et l'effroi? Tibère, retiré dans l'île de Caprée, était-il heureux? Sa lettre aux *Pères conscrits* nous révèle-t-elle le calme et la sérénité d'une âme en repos? Non, et cependant rien ne manquait à Tibère, *rien,* excepté la paix de la conscience.

Le méchant est heureux. Cette prospérité que vous cherchez à opposer à la justice divine, ne peut-elle pas être considérée comme un des châtiments les plus terribles de cette justice? Si l'impie était visité par les revers, les maladies, il sentirait le néant des choses humaines, il rentrerait en lui-même et se sauverait pour l'éternité mais non, la prospérité l'aveugle, elle

l'entretient dans son indifférence pour Dieu; ne doit-elle pas être considérée comme le souverain mal, puisqu'elle l'éloigne de Dieu qui est le souverain bien? Doit-on envier au méchant le bonheur dont il jouit pendant ces quelques jours qu'on appelle la vie, s'il doit être malheureux pour jamais au-delà du tombeau? Il faut en revenir au mot de saint Jérôme : *Dieu ne se montre jamais plus irrité contre le pécheur, que lorsqu'il ne s'irrite pas contre lui* (1). Vous appelez récompense ce qui est un châtiment, il n'est pas étonnant que vous murmuriez contre la Providence; appréciez les biens et les maux à leur juste valeur, et, loin de murmurer, vous adorerez.

Le méchant est heureux. Ne dit-on pas tous les jours: *Bien mal acquis ne profite pas?* Ne dit-on pas encore en voyant le méchant humilié : *C'est bien fait, Dieu l'a puni?* Ne voyons-nous pas tous les ennemis de Dieu et de l'humanité, depuis Caïn et sa race jusqu'à Antiochus, depuis Antiochus jusqu'à Pilate, depuis Pilate jusqu'à Robespierre, avoir une fin tragique? Tout cela ne démontre-t-il point que le méchant est puni dès cette vie, et dès lors, que devient l'argument que l'on tire contre la Providence, de la prospérité des méchants?

Le juste est malheureux. Qu'importe, si les épreuves auxquelles il est soumis sont pour lui une source de mérites, qui seront récompensés par une éternité de bonheur? Dieu ne se montre-t-il pas bon envers lui, en le faisant passer par le creuset de l'affliction qui l'épure *comme la fournaise épure l'or?* Est-il obligé de

(1). *Magna ira est quando peccantibus non irascitur Deus* (S. Hieron. ad Castrut.)

récompenser sur-le-champ, lui qui a les siècles des siècles ? Ne peut-il pas être *patient, lui qui est éternel ?*

Le juste est malheureux. Oui,il le paraît aux yeux d'un monde délicat qui fait consister le bonheur à flatter tous les sens par les raffinements du luxe ; mais il ne l'est pas réellement, parce qu'il est résigné et content. Voyez plutôt Job sur son fumier ; sa femme, ses amis, Satan, sont ligués contre lui ; il a perdu ses enfants, ses biens ; néanmoins son âme nage dans la jubilation, il s'écrie : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté,* QUE SON SAINT NOM SOIT BÉNI (1). Voyez les premiers témoins du Christ ; ils sont plus heureux au milieu des supplices de l'amphithéâtre que leurs persécuteurs au milieu des délices de la cour.

Le juste est malheureux. Qu'en savez-vous ? N'est-il pas possible que tel homme que vous appelez juste ne le soit pas ? Avez-vous l'œil de Dieu pour lire au fond des cœurs et scruter les consciences ? N'y a-t-il pas des crimes secrets ? Ne peut-il pas se faire que tel homme qui est actuellement juste, ne l'ait pas toujours été ? Ne peut-il pas se faire par là, qu'il ait des péchés à expier et que Dieu le frappe dans cette vie pour l'épargner en l'autre ?

III. **Il y a des riches qui ne manquent de rien et des pauvres qui manquent de tout.** — Si Dieu n'avait créé les riches que pour jouir de leurs richesses et des plaisirs qu'ils peuvent se procurer par leur moyen,je concevrais vos murmures ; mais comme

(1) Job, I, 21.

il leur impose l'obligation de soulager les pauvres, l'objection tombe d'elle-même. Si encore Dieu n'avait créé que des pauvres, je concevrais vos plaintes, il aurait laissé le mal sans remède ; mais comme il a créé à côté d'eux les opulents, vos plaintes sont sans raison. Vous alléguez que les riches n'accomplissent pas toujours les devoirs qui découlent de la richesse : alors accusez les riches qui *résistent à l'ordre de Dieu*, et n'accusez pas Dieu qui leur dit : *Faites l'aumône.*

Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de tout. N'entrait-il pas nécessairement dans le plan divin qu'il y eût des riches et des pauvres ? *Si tous les hommes étaient riches*, qui voudrait cultiver la terre, travailler la vigne, tisser les étoffes, descendre dans les mines, construire les maisons ? *Si tous les hommes étaient pauvres*, qui fournirait les capitaux nécessaires pour le commerce, l'industrie, l'exploitation en grand, la création des canaux, des chemins de fer, pour toutes ces entreprises gigantesques qui tiennent à l'utilité générale ? Qui cultiverait les sciences, les lettres, les arts ? Qui arracherait à la nature ses secrets ? Qui s'efforcerait de triompher de la routine, en essayant de nouveaux moyens ? Vous le voyez, IL FAUT DES RICHES ET DES PAUVRES. Si les riches abusent de la richesse jusqu'à se donner tout sans rien donner aux pauvres, c'est là un mal qui découle de la liberté humaine et non de l'institution divine. Dieu a bien fait ce qu'il a fait. L'inégalité des conditions, qui vous scandalise, *est voulue par la nature.* Ne faut-il pas dès lors bénir là

où vous maudissez, absoudre là où vous condamnez, adorer là où vous blasphémez ?

Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de tout. Mais si tel homme qui excite votre envie est riche, n'est-ce pas qu'il a eu plus d'activité, plus d'ordre, plus d'économie ? et si vous êtes pauvre, n'est-ce pas parce que vous avez été dissipateur et prodigue ? N'est-ce point parce que, comme le bon La Fontaine, vous avez divisé votre temps en deux parts, que vous avez employées *l'une à dormir, et l'autre à rien faire* (1) ?

IV. **Il y a des désordres dans le monde n'est-ce pas une preuve que Dieu ne le gouverne point ?**

— D'abord, ces désordres ne sont ni aussi considérables ni aussi nombreux que le prétend certaine philosophie, ainsi que nous venons de le voir, en étudiant les problèmes de la distribution des biens et des maux et de l'inégalité des conditions. De plus, ces désordres ne supposent-ils pas que l'ordre existe, de même que les idées négatives supposent les idées positives ? Enfin, est-il d'une philosophie impartiale de ne considérer que quelques désordres particuliers qui sont l'effet de la perversité humaine, et de ne point arrêter ses regards sur l'ordre général qui brille partout, maintenu par la divine Providence ? — Parce qu'il y a des exceptions, s'ensuit-il qu'il n'y a plus de règle ? Parce qu'il y a des scélérats, s'ensuit-il qu'il n'y a plus d'honnêtes gens ? Parce qu'il y a des lâches s'ensuit-il qu'il n'y a plus de héros ? Parce qu'il y a des

(1) Son Epitaphe faite par lui-même.

idiots, s'ensuit-il qu'il n'y a plus de gens d'esprit? Parce qu'il y a des hypocrites et des fourbes, s'ensuit-il qu'il n'y a plus d'hommes sincères, que la bonne foi n'existe nulle part, et qu'il ne faut se fier à personne? Les monstres que la nature produit ne rentrent-ils pas dans l'ordre, en ce sens qu'ils le mettent en relief et nous aident à l'apprécier? Les ombres d'un tableau ne concourent-elles pas à l'effet, en faisant ressortir la lumière? Et par là même qu'elles concourent à l'effet, faut-il accuser le peintre de les avoir ménagées?

V. **C'est le hasard qui mène tout.** Le hasard n'existe ni physiquement ni métaphysiquement ; il n'est pas une réalité. Comment ce qui n'est pas pourrait-il mener ce qui est? Comment le *rien* pourrait-il produire *quelque chose?* Avant de prétendre que le hasard mène le monde, ne faudrait-il pas établir que le hasard existe? Chose étonnante! on refuse à Dieu le gouvernement du monde, et on l'accorde à une chimère! Quelle logique! Combien *la peur de Dieu* rend l'homme insensé! je dis la peur de Dieu, parce qu'il ne faut pas nous y tromper ; on n'a inventé le mot HASARD que pour ne pas nommer la *Providence*, de même que l'on a inventé le mot NATURE que pour ne pas nommer *Dieu*.

C'est le hasard qui mène tout. Oui, pour l'homme futile, léger, superficiel, qui ne sait pas contempler les effets dans les causes, et qui n'approfondissant rien, n'arrive à la raison de rien. Mais le vrai savant ne trouve rien d'inutile dans le monde ; loin de là, tout pour lui est frappé au coin d'une raison et d'une sa-

gesse profondes. Voyant le présent préparé de loin dans le passé, il s'écrie avec l'humanité : *L'homme s'agite et Dieu le mène. — Dieu écrit droit sur une ligne courbe.* On a dit avec raison :

> *Le hasard est un mot qu'inventa* l'ignorance
> Et qui de notre esprit marque l'insuffisance.

Plus on est ignorant, plus on répète ce mot; plus on est savant, moins on y croit.

C'est le hasard qui mène tout. Mais nous avons établi que le même Dieu qui est l'auteur du monde,en est le conservateur. Ne pouvons-nous pas de là conclure à priori qu'il y a une raison secrète et divine là où nos yeux ne voient que l'inutile, le superflu, ou l'arbitraire ? et que le hasard a été appelé avec raison l'*incognito* de la Providence ?

C'est le hasard qui mène tout. Pourquoi donc *ne lui laissez-vous pas le soin de conduire vos propres affaires?* Pourquoi tant de soucis, tant de préoccupation, tant de démarches ? Pourquoi remuer ciel et terre afin de réussir ? Vos efforts ne seront-il pas stériles, si c'est le hasard et non l'intelligence qui mène le monde ? Ou plutôt,ces efforts ne démontrent-ils pas que vous ne croyez ni au hasard, ni à la fortune, et ce que vous faites ne dément-il pas ce que vous dites ?

VI. **Nos destinées sont réglées par l'astre sous lequel nous sommes nés.** — Elles ne sont donc plus abandonnées au hasard et vous voilà devenu astrologue et fataliste.

Si nos destinées sont réglés par les astres, comment se fait-il que deux enfants nés le même jour, à la même heure sous le même signe, aient des destinées si différentes? Comment se fait-il que l'un devienne général, consul, dictateur, tandis que l'autre sera pendant toute sa vie un pauvre artisan. La constellation sous laquelle ils sont nés étant la même, leur destinées ne devraient-elles pas être les mêmes, si elles étaient réglées par cette constellation?

Nos destinées sont réglées par l'astre sous lequel nous sommes nés. La fatalité pèse donc sur le monde, l'homme ne peut rien contre les événements, la liberté n'existe plus? Pourquoi dès lors recourez-vous au médecin quand vous êtes malade? Il a été écrit que vous ne guérirez pas. S'il a été écrit que vous guérirez, les médecins vous sont inutiles; s'il a été écrit que vous ne guérirez pas, ils sont inutiles encore. Les remèdes ne pourront pas plus changer le décret qui pèse sur vous, qu'ils ne peuvent changer le cours des astres. Un incendie éclate dans votre maison, pourquoi travaillez-vous à l'arrêter? En homme conséquent, ne devriez-vous pas attendre *que le cours des astres fasse tomber la pluie?*

Mais à quoi bon tant raisonner? Le bon sens ne vous dit-il pas que l'on s'est rendu ridicule en donnant à Louis XIII le surnom de *Juste*, parce qu'il est né sous le signe de la *Balance* (1)? *Nostradamus, cum falsa damus.*

Non, non, votre histoire n'est pas écrite d'avance, c'est vous qui la faites tous les jours, vous êtes libre

(1) Feller, art. Louis XIII.

et vous pouvez démentir tout ce que tel ou tel tireur d'horoscope vous a pronostiqué. Laissez là votre rhétorique, qui vous mènerait bientôt à croire aux *diseuses de bonne aventure*. Soyez un peu moins astrologue et un peu moins astronome, et prenez garde de ressembler à ce personnage qui, étudiant avec trop d'application le cours des astres qui roulaient au-dessus de sa tête, finit par tomber dans une fosse qui était à ses pieds.

Sur la question de la Providence, comme sur toutes les autres, le croyant se trouve en bonne compagnie.

On demandait à Thalès si les dieux veillent sur les actions des hommes. Le philosophe répondit : « *Ils veillent même sur leurs pensées* (1). »

Aristote a dit que Dieu est au monde *ce que le pilote est au vaisseau, ce que le conducteur est au char, ce que le souverain est dans l'État, ce que le général est dans l'armée* (2).

Timoléon, au rapport de Cornélius Népos, croyait que tout est dirigé par la Divinité ; et, tout grand capitaine qu'il fût, il avait fait construire dans sa maison un temple dans lequel *il allait rendre très religieusement à Dieu le culte qui lui est dû* (3).

Cicéron a dit : « Le monde est administré par la « providence des dieux, qui s'occupent des choses

(1) *Illos ne congitata quidem fallunt* (Valère Maxime, l. VII, c. 2.

(2) De Mundo, cap. VI.

(3) *Domui suæ sacellum constituerat, idque sanctissime colebat*. Cornel. Nep., Vita Tim.. c. IV .

« humaines, non seulement en général, *mais encore* « *en particulier* (1).

On connaît le magnifique chapitre dans lequel Bossuet, concluant son *Discours sur l'histoire universelle,* nous montre Dieu *tenant du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes, préparant les effets dans les causes les plus éloignées et frappant ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.* Ne pouvant le citer tout entier, j'en extrairai ces paroles : « Ne parlons plus de hasard ni de fortune, « ou parlons-en seulement comme d'un *nom dont nous* « *couvrons notre ignorance.* Ce qui est hasard à « l'égard de nos conseils incertains, est un dessein « concerté dans un conseil plus haut. *C'est faute d'en-* « *tendre le tout,* que nous trouvons du hasard ou de « l'irrégularité dans les rencontres particulières. »

Enfin un poète contemporain a écrit ces vers qui méritent d'être cités :

Du haut de sa sainte demeure,
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher,
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Les incroyants s'unissent aux croyants contre les adversaires de la Providence et les partisans du destin.

Voltaire a écrit ces paroles : « Le dogme de la Pro- « vidence est si sacré, si nécessaire au bonheur du « genre humain, que nul honnête homme ne doit « douter d'une vérité qui ne peut faire de mal en

(1) *Mundus adminisratur providentia deorum qui consulunt rebus humanis non solum universis, verum etiam singulis.* De Divin., c. IV, n. 117.

« aucun cas, et qui peut toujours opérer beaucoup de
« bien. Nous ne regardons point le dogme de la Pro-
« vidence comme un système, mais *comme une chose*
« *démontrée aux esprits raisonnables* (1).

D'Alembert a également reconnu que « *il est im-*
« *possible que la société subsiste,* si l'on n'admet une
« puissance invisible qui gouverne les affaires du
« genre humain (2). »

Quant à Rousseau, voici ses paroles : « Toutes les
« subtilités de la métaphysique ne me feront jamais
« douter un seul instant de l'immortalité de l'âme et
« *d'une providence* bienfaisante. Je la sens, je la
« crois, je la veux, je l'espère, *je la défendrai jusqu'à*
« *mon dernier soupir* (3). »

Bernardin de Saint-Pierre, reconnaissant le besoin qu'a eu l'homme à l'origine d'être instruit, n'hésite pas à dire que c'est la Providence qui lui a enseigné l'agriculture, *cet art si simple que l'homme le plus stupide en est capable, et si sublime que les animaux les plus intelligents ne peuvent l'exercer* (4).

Tels sont les preuves, les témoignages, les aveux en faveur du dogme de la Providence. Vous appelez ce dogme un préjugé, et vous vous croyez un *esprit fort* parce que vous ne l'admettez pas. Eh bien ! j'y consens, oui, vous êtes *un esprit fort*, mais entendons-nous...., *un esprit fort à plaindre*.

(1) Dictionn. philosophique, préface.
(2) Encyclop., art *Athéisme*.
(3) Lettre à Voltaire.
(4) Études de la Nature.

VI.

LA RAISON.

I. *La raison me suffit.* — II. *Elle est l'unique guide que Dieu a donné à l'homme.* — III. *Je la tiens pour la lumière des lumières et l'autorité des autorités.*

I. **La raison me suffit.** — Quelque pointe d'esprit qui vous ait été donnée, quelque culture que vous ayez reçue, quelques études que vous ayez faites, vous conviendrez sans doute avec moi, car la modestie, j'aime à le penser, est une de vos vertus, que votre raison n'est pas supérieure à celle de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Cicéron. Or, ces grands hommes, qui sont comme les astres de la philosophie, trouvaient que leur raison ne leur suffisait pas.

Socrate disait : « Il faut attendre que quelqu'un « vienne nous instruire *de la manière dont nous* « *devons nous comporter envers les dieux et envers* « *les hommes*. Jusqu'alors, il vaut mieux différer « l'offrande des sacrifices, que de rester incertain si « en les offrant on plaira ou on ne plaira pas à « Dieu (1). »

Platon veut que le législateur ne touche jamais à la religion de peur de lui en substituer une moins certaine, car il doit savoir qu'il n'est pas possible à une nature mortelle d'avoir rien de certain par elle-même sur la nature divine. « Ces choses, ajoute-t-il, s'ap-

(1) Deuxième Alcibiade.

« prennent aisément et parfaitement si quelqu'un nous « les enseigne, mais personne ne nous les apprendra, « *à moins que* DIEU NE NOUS MONTRE LA ROUTE (1). »

Aristote, malgré l'étendue et la profondeur de ses connaissances, en était réduit à dire *qu'aucune nature n'est assez instruite pour pouvoir, par elle seule et* SANS LE SECOURS DE DIEU, *arriver au salut* (2).

Cicéron, après avoir rapporté les opinions des anciens philosophes sur la nature de l'âme, conclut en disant que *c'est* L'AFFAIRE D'UN DIEU *de voir laquelle de ces opinions est la vraie, et que c'est pour l'homme une grande question de déterminer laquelle est la plus vraisemblable* (3).

En résumé, d'un côté Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, et d'autres qu'il serait trop long de citer, affirment que la raison est, je ne dirai pas impuissante, mais insuffisante ; de l'autre, quelques esprits, pleins d'eux-mêmes, prétendent, malgré les erreurs dans lesquelles ils tombent, qu'elle suffit. Le choix peut-il être embarrassant ? Ne vaut-il pas mieux se ranger du côté du génie que du côté de la médiocrité, qui croit s'élever au-dessus d'elle-même, en méprisant tout ce qui n'est pas elle.

La raison me suffit. Cette parole, si vous la mainteniez, laisserait à penser que vous n'avez pas l'intel-

(1) 'Αλλ' οὐδ ἂν διδάζειν εἰ μὴ Θεός ὑφηγοῖτο. (Epin.)

(2) *Nullam naturam ad salutem satis instructam esse posse quæ, citra Dei præsidium, suæ ipsa demum tutelæ permissa sit.* De Mundo, cap. IV. O. Budæo interprete.

(2) *Harum sententiarum quæ vera sit Deus aliquis viderit quæ verisimillima magna quæstio est* Tuséul., I. 7.

ligence très développée, et que vous n'éprouvez que faiblement le besoin du vrai. Il y a, en effet, des problèmes de la plus haute importance, sur la solution desquels la raison reste muette. *Dieu est-il miséricordieux ou ne l'est-il pas? Pardonne-t-il ou ne pardonne-t-il pas? S'il pardonne, à quelles conditions? Quelles sont les démarches à faire, les moyens à prendre, pour rentrer en grâce avec lui?* Et encore, *s'il pardonne, est-ce une fois, est-ce deux fois, est-ce sept fois, est-ce jusqu'au dernier soupir?* Ce sont là des problèmes qu'il nous faut résoudre, sous peine de mourir sans savoir comment nous aurions dû vivre. Or, la raison ne peut établir que Dieu pardonne, attendu que Dieu ne *nous doit pas le pardon.* Il nous faut donc, pour arriver à la vérité complète, une lumière plus haute que celle de la raison. Se contenter de celle-ci, c'est se contenter de trop peu.

La raison me suffit. Sans doute que, en vertu de l'esprit de tolérance dont vous faites profession, vous reconnaissez à chacun le droit de tenir ce langage, puisque vous le tenez vous-même. Dès lors, l'enfant aura le droit de dire à son père qui lui donnera quelque utile leçon, quelque sage remontrance : *Ma raison me suffit.* Le disciple tiendra le même langage à son maître, le barbare à l'homme civilisé, le fou à son gardien. Ne voyez-vous pas que, par vos discours, vous ouvrez la porte à toutes les erreurs et à tous les crimes, vous accordez à la sottise le droit d'insulter le génie ; en un mot, vous donnez à chacun le droit d'appeler vrai tout ce qui lui viendra à l'esprit, et bien tout ce que lui inspireront ses caprices et ses

fantaisies ? Votre objection tend à constituer un chacun son unique maître et par là même, à détruire toute subordination, tout ordre et toute société.

La raison me suffit. Si la raison vous suffit, elle doit aussi suffire aux autres. Pourquoi donc cherchez-vous à les endoctriner ? Pourquoi, par un prosélytisme de tous les instants, vous efforcez-vous de verser dans leurs âmes le poison de vos idées particulières ? Pourquoi, par vos sophismes, vos sarcasmes, votre persiflage et vos blasphèmes, tentez-vous d'ébranler en eux la foi à toutes les grandes vérités religieuses et morales qui sont comme le patrimoine sacré, le divin apanage de l'âme ? Quand donc enfin serez-vous conséquent, et respecterez-vous dans les autres les droits que vous réclamez pour vous-même.

La raison me suffit. Qu'entendez-vous par la raison ? Est-ce *votre raison particulière ?* Mais elle n'est pas la raison tout entière. Vous pouvez être un homme *raisonnable*, mais vous ne pouvez prétendre être la *raison même.* Vous devez sentir que vous n'aboutiriez qu'à vous rendre ridicule en disant : *Je suis l'astre de l'humanité, j'en sais à moi seul autant que tous les siècles et tous les les peuples ; l'intelligence humaine c'est moi : je suis dans le vrai, quiconque n'est pas d'accord avec moi est dans le faux.*

La raison me suffit. Qu'entendez vous encore par la raison ? Est-ce *la raison philosophique ?* Mais elle est tombée dans les plus graves erreurs et le nombre des vérités qu'elle a proclamées est loin d'égaler le nombre des extravagances qu'elle a sontenues ; chacun connaît le nom du philosophe romain : IL N'Y

A AUCUNE ABSURDITÉ QUI N'AIT ÉTÉ DITE PAR QUELQUE PHILOSOPHE.

La raison me suffit. Est-ce *la raison éclectique*, qui s'efforce de discerner ce que les philosophes ont dit de vrai de ce qu'ils ont dit de faux, et de constituer, avec des débris épars, le symbole complet de ce qu'il faut croire, le code définitif et suprême de ce qu'il faut faire? Mais pour discerner entre la vérité et l'erreur, ne faut-il pas préalablement posséder une règle qui ne peut être que la vérité? Ne voyez-vous point par là que l'éclectisme suppose ce qu'il recherche, et repose ainsi sur un cercle vicieux? Comment choisir entre la vérité et l'erreur, lorsque l'on ne sait encore ni ce que c'est que la vérité, ni ce que c'est que l'erreur? D'un autre côté, est-il possible de concilier comme des faces de la vérité également respectables, le *oui* et le *non*, le *pour* et le *contre*, la *lumière* et les *ténèbres*, en un mot, les affirmations les plus contradictoires? Je ne puis penser à l'éclectisme sans me rappeler ces paroles par lesquelles un pontife de la philosophie moderne commençait son cours: « Messieurs, parmi les philosophes, les uns « affirment l'existence de Dieu et les autres la nient; « ICI COMME TOUJOURS, il faudra chercher le vrai « entre ces deux propositions extrêmes. » *Quis tam ferreus ut teneat se?*

La raison me suffit. Est-ce *la raison de la majorité?* Mais, est-ce que la raison est nécessairement du côté du plus grand nombre? Est-ce qu'il ne faut pas peser les témoignages plutôt que de les compter? Est-ce que l'expérience de tous les jours ne nous

montre pas que le nombre des sages est petit et *que le nombre des insensés est infini (1).*

Est-ce *la raison de l'humanité?* c'est-à-dire que tous les peuples ont cru unanimement. Alors il faut accepter toutes les grandes vérités philosophiques et théologiques et remonter jusqu'à la raison divine, par laquelle la raison de l'humanité a été formée. — Toutes ces réflexions ne vous font-elles point comprendre que la raison de l'homme ne suffit pas ; qu'il faut la raison de Dieu ; que plus vous vous rapprocherez de l'Intelligence divine, plus vous vous rapprocherez de la vérité sans mélange ; les eaux étant plus pures à la source que partout ailleurs.

II. **La raison est l'unique guide que Dieu a donné à l'homme.** — La raison, comme l'a dit Bossuet, est *souvent fautive*, elle nous égare ou plutôt nous nous égarons avec elle. Si elle est notre unique guide, Dieu nous a donc placés dans la nécessité de nous égarer, il ne nous a pas ménagé les moyens d'arriver à notre fin, que nous ne pouvons atteindre sans la vérité. Quel horrible blasphème! Une telle conséquence ne vous fait-elle pas sentir que l'Éternel a dû nous donner et en conséquence nous a donné un autre guide que nous-mêmes? Dieu seul peut être à lui-même son guide, parce qu'il est infaillible. Tous les êtres créés étant sujets à l'erreur, doivent se faire guider par Celui qui ne peut pas plus les tromper qu'il ne peut se tromper.

La raison est l'unique guide que Dieu a donné à

(1) *Stultorum infinitus est numerus* (Eccle. 1, 15).

l'homme. Comment donc tous les peuples ont-ils invoqué la Raison divine et ont-ils cru fermement qu'elle s'est manifestée aux hommes par des enseignements positifs? Comment ont-ils affirmé unanimement, ainsi que nous le verrons bientôt, que la *Doctrine* et la *Loi* devaient être promulguées par le Ciel? Est-ce que vous auriez plus d'autorité que l'humanité tout entière?

La raison est l'unique guide que Dieu a donné a l'homme. L'expérience est là pour attester que l'autorité est un guide nécessaire dans une multitude de circonstances et, par là même, elle proteste contre vous. Est-ce la raison qui dirige *l'enfant* dans ses premières années, lui dont la raison a besoin d'être formée par les enseignements de ses parents et les leçons de ses professeurs? Est-ce la raison qui gouverne exclusivement *la femme*, qui doit plier si souvent devant la volonté de son mari; *le serviteur*, qui doit plier si souvent devant la volonté de son maître? Est-ce la raison qui gouverne exclusivement *le citoyen*, obligé de s'incliner sans cesse devant la majesté des lois? Est-ce elle qui gouverne *l'immense majorité* des hommes, qui trouvent partout, à quelque société qu'ils appartiennent, une autorité qui exigent d'eux l'obéissance, sous peine d'exclusion ou d'excommunication?

La raison est l'unique guide que Dieu a donné à l'homme. Hermias, examinant ce que les philosophes ont successivement enseigné sur un seul et même sujet, *la nature de l'âme,* a écrit ces paroles qui résument l'histoire, toutes piquantes qu'elles soient:

« Demandez aux philosophes ce que c'est que l'âme ;
« Démocrite vous répond, c'est du *feu* ; les stoïciens,
« une *substance aérienne* ; d'autres, une *intelligence* :
« Héraclite vous dira que c'est le *mouvement* ; ceux-
« ci une *vapeur*, une *émanation des astres*. Pytha-
« gore vous assure que c'est un *nombre moteur* ;
« Hippion, une *eau génératrice* ; quelques-uns veulent
« que ce soit *un élément des éléments* ; Dinarque,
« une *harmonie* ; Crytias, du *sang* ; plusieurs, un
« *souffle*, et Pythagore, une *monade*. Les anciens
« ne sont pas plus d'accord entre eux. Quel partage
« de sentiments sur ce seul point ! Quels raisonne-
« ments de la part de ces philosophes et de ces so-
« phistes, bien plus ardents à se contredire qu'à
« chercher la vérité ! L'âme est *immortelle* selon les
« uns, *sujette à la mort* selon les autres. Suivant
« ceux-ci, elle est de *courte durée*, suivant ceux-là
« elle passe après cette vie dans le *corps des*
« *brutes*. D'autres vous diront qu'elle se résout en
« *poussière*. Comment caractériser ces systèmes ?
« Est-ce chimère, folie, absurdité, esprit de contra-
« diction ? N'est-ce pas tout cela à la fois ? Je ne puis
« souffrir ces transformations sans fin. Aujourd'hui
« je suis immortel et je m'en applaudis, demain je suis
« destiné à mourir et je m'en afflige. Bientôt on me
« résout en atomes indivisibles, je deviens *eau* je de-
« viens *air*, je deviens *feu*, un moment après je ne
« suis plus ni eau, ni air, ni feu, on me fait *bête*, on
« me fait *poisson*, en sorte que j'ai les dauphins pour
« frères. Lorsque, d'après tous ces systèmes, je veux
« savoir ce que je suis, je me fais peur à moi-même,

« je ne sais plus quel nom me donner. Suis-je *homme* « ou *chien*, *loup* ou *taureau*, *oiseau* ou *serpent*, *dra-* « *gon* ou *chimère?* Ces grands amis de la sagesse « me changent en toutes sortes d'animaux, *terrestres* « et *aquatiques*, *volatiles* et *amphibies*, *sauvages* et « *domestiques*, *muets* et *parleurs*, *brutes* et *intelli-* « *gents!* Je nage et je vole, je m'élance dans les airs « et je rampe, je cours et je suis immobile. Enfin, « Empédocle paraît, et je deviens plante (1). » — Voilà ce qu'a successivement enseigné la philosophie sur un seul et même sujet. Au lieu d'exalter à outrance une raison qui a soutenu tant de faussetés, creusé tant d'abîmes, précipité tant d'âmes dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, décoré tant de vices du nom de vertu, célébré tant de crimes, bafoué tant de dévouements, ricané de tant de mystères divins, ne faudrait-il pas plutôt l'appeler, avec Rousseau, *le triste privilège de nous égarer d'erreurs en erreurs (2).*

Ne dites donc plus que la raison est l'unique guide que Dieu nous a donné, mais seulement qu'elle nous fait connaître certaines grandes vérités, comme *l'existence de Dieu, l'existence de l'âme, l'existence d'une vie à venir, l'existence d'un ordre moral,* et pardessus tout, *la nécessité d'un guide divin et l'existence de ce guide.*

III. **La raison est la lumière des lumières, l'autorité des autorités.**

(1) *Philosophorum irrisio. Maxima Biblioth. veterum Patrum.* T. IV, f. 180, B et C, Lugdini, 1677.
(2) Emile, t. III, p. 114.

Quoi !

C'est la raison qui a fait dire à Platon que l'homme était un animal *à deux pieds et sans plume (1)*; c'est-à-dire, *un coq déplumé*, comme le lui fit sentir Diogène en pleine académie.

C'est la raison qui a fait dire à ce même philosophe que la *promiscuité* était la réalisation de l'idéal, que *l'infanticide* était commandé par la raison d'État.

C'est la raison qui a fait dire à Aristote que la nature elle-même voulait qu'il y eût des esclaves; et encore, que l'esclave n'était qu'un *instrument vivant*, un *outil animé*, une espèce d'être intermédiaire entre l'homme et la bête.

C'est la raison qui a conduit Épicure à imaginer des atomes armés de crochets, pour rendre raison de la genèse des choses.

C'est la raison qui a porté Pyrrhon à mépriser la raison et Diogène à mépriser les mœurs.

C'est la raison qui a porté les Égyptiens, les Grecs, les Romains, c'est-à-dire les peuples les plus civilisés de la terre, à adorer, et les scélérats les plus vils, comme Saturne et Jupiter, et les prostituées les plus dégoûtantes, comme Astarté et Vénus, et les animaux sans raison, comme les chats, les bœufs, les crocrodiles.

C'est la raison qui a conduit les Indiens, si vantés, à adorer les vaches comme des divinités, et à croire que leur bouse, appliquée sur le corps en forme d'onction, a une vertu purificatrice (2).

(1) *Animal bipes et implume.*

(2) Voir Lois de Manou, l. XI, n. 107-117 et 165. Edit. du Panthéon. Les Livres sacrés de l'Orient. Paris, 1842.

C'est la raison qui a fait dire dans notre siècle, que l'homme n'est *qu'un tube digestif ouvert par les deux bouts (1).*

C'est la raison qui a préconisé les systèmes les plus absurdes, le *matérialisme*, le *panthéisme*, l'*athéisme*, le *fatalisme ;* c'est-à-dire tout un fatras d'aberrations qui auraient dû ouvrir à leurs auteurs, non pas la porte du Panthéon, mais bien la porte de Bicêtre.

C'est la raison encore qui a amené les philosophes à affermir, sur une seule et même question, les propositions les plus contradictoires, à l'exemple des rédacteurs d'*almanachs*, qui indiquent, pour la même heure et sous le même point du ciel, la pluie et le beau temps, la sérénité et la tempête.

Tels sont quelques-uns des exploits de la raison, et cela, dans des hommes et chez des peuples où elle paraît avoir été élevée à son apogée.

Et c'est une telle lumière que M. Cousin ose appeler, au mépris de de la raison divine, *la lumière des lumières et l'autorité des autorités (2) !* En vérité, n'est-ce point là de l'aveuglement ?

La cause de la philosophie rationaliste est une cause désespérée et perdue. Lui demander la vie, c'est la demander à un tombeau. L'homme est impuissant à conduire l'homme, Dieu seul est notre véritacle précepteur. Vouloir se passer de lui, c'est bâtir à côté du fondement, et par là même, élever un édifice qui ne pourra se tenir debout. En effet, regardez autour de

(1) Cabainis.

(2) Cours de l'histoire de la philosophie. Introd. Leçon 1, p. 29, et Fragments philosoph. 3 édition, 2 préface, p. 32.

vous ; au milieu de toutes les ruines que la philosophie a entassées ; nul signe qui annonce le lever de l'avenir. Nos sages sont tellement épuisés que, dans leur impuissance à enfanter même de nouvelles erreurs, ils reviennent sans cesse sur des thèmes rebattus, ou bien ils se font compilateurs, traducteurs, plagiaires et même copistes. Incapables de produire, ils éditent ce qu'ont produit les autres, annotant les œuvres du génie antique de mille pauvretés, et les flanquant d'une préface aussi sottement pensée que lourdement écrite. — Bref ; *Le mieux*, dit le proverbe, *est de profiter de la folie des autres.* Profitons donc des folies des rationalistes pour ne pas nous confier à eux, et pour chercher plus haut un guide plus sûr.

Ici comme partout, nous pouvons invoquer, en faveur de la vérité, le témoignage des ennemis du catholicisme, et des penseurs qui lui sont étrangers.

Hiéron ayant demandé à Simonide ce que c'est que Dieu, le philosophe lui répondit : *Plus j'y pense, moins je le sais* (1).

Julien écrivait au pontife Théodore : « Si nous cro-« yons à l'immmortalité de l'âme, ce n'est pas sur « l'affirmation des hommes, mais SUR CELLE DES « DIEUX, qui peuvent SEULS connaître les vérités de cet « ordre (2). »

(1) *Quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cic., de Nat. Deorum, l. 1, c. 22).

(2) *Si animam putamus non perituram, non hominum sententia sed deorum qui talia solum possunt cognoscere.* (Ad Theod., pontif.).

Zoroastre disait que *la vérité n'est pas une plante de la terre* (1).

« Notre raison, c'est Bayle qui parle, n'est propre « qu'à brouiller tout, qu'à faire douter de tout ; elle « n'a pas plus tôt bâti un ouvrage, qu'elle nous montre « le moyen de le ruiner. C'est une véritable Pénélope « qui, pendant la nuit, défait la toile qu'elle avait faite « pendant le jour. Aussi *le meilleur usage que l'on « puisse faire de la philosophie est de connaître qu'elle « est une voie d'égarement, et que nous devons cher- « cher un autre guide, qui est la* LUMIÈRE RÉVÉLÉE (2). »

Voltaire, discourant de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, a écrit ces lignes : « Il est « bien certain et bien démontré que *nous avons be- « soin de la révélation* pour nous instruire sur un su- « jet si intéressant. Ce n'était pas assez de Socrate et « de Platon, *il nous fallait un plus grand maître* (3). »

Qu'est-il besoin d'insister plus longtemps sur les témoignages particuliers, lorsque l'on a un témoignage aussi significatif que l'expérience de tous les siècles et de tous les pays ? Je m'arrête donc et je conclus en disant : Tenons-nous dans le juste milieu, loin des partis extrêmes. Il ne faut ni *méconnaître* ni *exagérer* les droits de la raison. Les méconnaître, ce serait tomber dans le *scepticisme* ; les exagérer, ce serait tomber dans le *rationalisme*. Ces deux excès sont également dangereux. Le premier est *le père de*

(1) Zend Avesta.

(2) Dictionn. critique, art. *Manichéens*, n. D.

(3) Voltaire. *Un Chrétien contre six Juifs*.

tous les doutes; le second est le père *de toutes les erreurs*. Le premier nous éloigne de la vérité par une trop grande *défiance* de nous-mêmes et le second par une trop grande *confiance* en nous-mêmes.

Ne quid nimis. La foi a besoin de la raison pour être proposée, enseignée, démontrée, vengée et contemplée ; la raison, à son tour, a besoin de la foi pour être guidée, préservée, confirmée, complétée et élevée au-dessus d'elle-même. Ce sont là deux sœurs qui doivent s'entr'aider.

Alterius sic
Altera poscit opem rec et conjurat amicè (1).

Pascal a dit : « Ce sont deux excès également dan-« gereux d'exclure la raison et de n'admettre que la « raison (2). »

VII.

LA REVELATION.

I. *Dieu n'a pas parlé.* — II. *Il a tout dit à nos yeux et à notre conscience.* — III. *Ce que l'on appelle révélation n'est que chimère.* — IV. *A chacun ses idées!* — V. *Tout homme est libre de faire son salut comme il l'entend.*

I. **Dieu n'a pas parlé.** — Cela est-il bien certain? Dieu a donné à l'homme l'intelligence ; par là même, il a dû lui donner la vérité, qui est la vie et

(1) Horat., *Art. poét.*
(2) Pensées, v, 5.

l'aliment de l'intelligence. Or Dieu, nous l'avons vu, n'a pas donné à l'homme *par l'intermédiaire de la raison* les vérités qui lui sont nécessaires, il les lui a données *par l'intermédiaire d'une révélation*. Il faut nécessairement conclure de l'insuffisance de la raison, que Dieu a parlé au premier homme et, en lui, à l'humanité tout entière. Sortez de là, je ne vois plus en Dieu qu'un être inconséquent, qui crée l'homme pour la vérité et qui ne la lui donne pas ; un être en contradiction avec lui-même, qui veut et qui ne veut pas, qui commence et qui n'achève pas, un être, en un mot qui ne sait trop ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas. Il semble que Dieu ait permis à dessein que les peuples de l'antiquité, auteurs de tant de merveilles dans l'ordre physique se fussent constamment trompés sur la question religieuse, pour nous convaincre que nous devons attendre de lui, et non de nous-mêmes, la connaissance complète des vérités qui ont Dieu et l'âme pour objet.

Dieu n'a pas parlé. C'est-à-dire qu'il y a une Providence pour l'ordre physique, qui est l'ordre inférieur, et il n'y en a pas pour l'ordre moral, qui est l'ordre supérieur ; il y a un Dieu qui veille sur les oiseaux du ciel et sur les bêtes de la terre, et il n'y en a pas qui veille sur les créatures intelligentes et libres ; c'est-à-dire encore, le Créateur du monde s'applique à donner de l'accroissement aux légumes de nos jardins, et il ne s'applique pas à cultiver la vérité dans nos cœurs; l a établi un soleil pour éclairer et réchauffer le monde des corps, et il n'en a pas établi pour illuminer et vivifier le monde des âmes ; il dédaigne l'esprit, tout

esprit qu'il est, et n'a souci que de la matière. Ne faut-il pas être philosophe pour se faire une telle notion de la Divinité? L'homme simple, qui n'a d'autre lumière que celle de la conscience, ne pense-t-il pas plus sainement?

Dieu n'a pas parlé. Il a donc laissé à la philosophie le soin d'éclairer le genre humain. Mais *quel âge a la philosophie?* Deux mille cinq cent ans environ, puisqu'elle n'existait pas avant Thalès. Et le genre humain, *quel âge a-t-il?* Six mille ans bientôt; de telle sorte qu'il s'est passé plus de trois mille ans avant que l'on commençât à philosopher. Si Dieu n'a donné à l'homme d'autre lumière que celle de la philosophie, il a donc, pendant plus de trois mille ans, laissé le genre humain croupir dans les ténèbres sans lui envoyer quelque prophète ou quelque thaumaturge pour l'éclairer. Une telle impiété est-elle supportable? Non; Dieu, qui est la bonté infinie, a dû donner la vérité dès le commencement et, par là même, il n'a pas attendu, pour éclairer le monde, l'apparition de la philosophie qui, loin de remonter au berceau des choses, est d'une origine beaucoup plus récente et ne fut introduite à Rome qu'avec *le poivre et les dattes*, comme dit Perse:

Postquam sapere urbi
Cum pipere et palmis venit.

Dieu n'a pas parlé. En d'autres termes: J'ai le droit de parler et de poser en docteur, puisque l'on ne peut opposer à ma parole une parole divine; nul n'a le droit de placer une garde sur mes lèvres, je puis impuné-

ment débiter tous les paradoxes, il m'est permis de tout penser et de tout dire et par là même de tout faire. Voilà ce que signifie l'objection. N'est-elle pas *antiphilosophique*, *antimorale*, *antisociale*, *antireligieuse?* N'est-elle pas le cri de l'égoïsme et de l'orgueil?

II. **Dieu a tout dit à nos yeux et à notre conscience.** — Ici encore examinons et voyons si vous êtes à la hauteur de la vérité.

Dieu a tout dit à nos yeux. Les sages du monde ont des yeux comme le commun des mortels. Si Dieu a tout dit à nos yeux, si la certitude de la vérité se résout en une évidence physique, comment donc, après tant de siècles d'observation, en sont-ils encore à chercher la vérité? Comment ne sont-ils pas plus avancés aujourd'hui qu'à l'époque où Socrate, le plus sage des hommes, disait : *Je ne sais qu'une chose c'est que* JE NE SAIS RIEN?

Dieu a tout dit à notre conscience. Pourquoi, si cela est, la conscience ne rend-elle pas partout les mêmes arrêts? Pourquoi Épicure blâme-t-il là où Platon approuve? Pourquoi y a-t-il des consciences qui *se font scrupules de tout*, et d'autres qui ne *se font scrupules de rien?* des consciences *relâchées* qui avalent l'iniquité comme l'eau, et des consciences *timorées* qui s'effraient à la vue de l'imperfection la plus légère? Comment se fait-il que tel homme croie devoir assister ses parents jusqu'à leur dernier soupir, tandis que tel autre croit devoir les mettre à mort lorsqu'ils sont devenus vieux, et cela, sous le beau prétexte de les débarrasser du fardeau de la vie.

Dieu a tout dit à nos yeux et à notre conscience?

L'humanité n'est point de cet avis, car elle a cru et proclamé partout que Dieu lui a dit *quelque chose à l'oreille*, et qu'en lui le *role de révélateur a succédé au rôle de créateur*. Tous les peuples affirment que la vérité est dans la tradition, parce que la tradition est comme l'écho, à travers les âges, de la parole divine, qui a retenti aux premiers jours. Un prêtre égyptien disait à Solon : *Vous autres, Grecs, vous n'êtes que des enfants, car vous n'avez pas de* SCIENCES BLANCHIES PAR LES ANNÉES (1). Cicéron invoquait avec confiance les croyances des temps anciens parce que L'ANTIQUITÉ EST PLUS PRÈS DES DIEUX (2). Lucain s'écriait :

Dixitque semel nascentibus auctor
Quidquid scire licet (3).

Au siècle dernier, le marquis d'Argens a fait cet aveu : « Il faut nécessairement que Dieu ait donné un « culte à l'homme. Quel chaos affreux ne s'en suivrait-« il pas, si chacun avait une pensée différente sur le « culte qu'on doit à la Divinité ! L'esprit de l'homme, « sujet à s'égarer, retomberait bientôt dans l'idolâ-« trie. »

III. **Tout ce que l'on appelle révélation n'est que chimère.** — Cette assertion est une preuve que vous n'avez guère réfléchi sur les lois qui président au développement de l'intelligence humaine. Un enfant vient au monde, il a l'âme ensevelie dans un profond sommeil. Comment est-il éveillé ? Com-

(1) Ap. Plat.
(2) *Antiquitas proximè accedit ad deos* (De Leg., II, 11.)
(3) Phars., l. v.

ment parvient-il à développer en lui la vie intellectuelle et morale ? Par les enseignements de son père, de sa mère, de sa nourrice, par les leçons de ses maîtres ; de telle sorte que, sans les communications sociales, il végéterait dans l'ignorance. C'est là une vérité d'expérience et d'observation. L'éducation est un besoin de notre nature, une loi de notre être ; l'homme est une créature *essentiellement enseignée.* Or, le premier homme était de la même nature que nous, en conséquence, il était soumis aux mêmes conditions, il avait les mêmes lois. De même donc que l'enfant a besoin d'être enseigné par ses parents, de même le premier homme a eu besoin *d'être enseigné par Dieu*; et il l'a été réellement, puisque Dieu a dû l'armer de tout ce qui lui est nécessaire pour atteindre sa fin. Or, *enseigner quelqu'un, c'est se révéler à lui*. Dieu s'est donc *révélé* à l'homme, pour le révéler lui-même à lui-même et lui faire concevoir ses propres idées. Ajoutez à cela que la parole est le moyen naturel par lequel le père enseigne son enfant, le maître son disciple. Ne sommes-nous point par là en droit de conclure que Dieu, qui agit avec l'homme selon la nature qu'il lui a donnée, l'a enseigné par le moyen de la parole, et qu'ainsi il y a eu à l'origine, de Dieu à l'homme, *une révélation extérieure et sensible*, analogue à celle qui a lieu tous les jours du père à l'enfant. Si l'on objecte ici que Dieu a donné à notre premier père, en le créant, toute la capacité d'un homme fait, toute l'habileté d'un philosophe consommé, nous dirons avec Bergier : « Soit ; cette manière d'ins-« truire l'homme est certainement surnaturelle, *elle*

« *équivaut à une révélation faite de vive voix* (1). »

Les adversaires de la révélation sont forcés de dire que Dieu, après avoir créé l'homme, a laissé à la lenteur des siècles le soin de lui donner la sagesse, et l'a condamné à ne connaître la vérité que lorsqu'il l'aurait cherchée, cherchée encore à travers mille tâtonnements. Quelle idée indigne ils se font de la Divinité ! Dieu n'est-il pas père, et un père ne veut-il pas procurer à ses enfants ce qui leur est nécessaire ? La raison, aussi bien que l'histoire, démontre que ce que les écrivains du dix-huitième siècle ont appelé *état de nature*, est un état *contre-nature*, qui n'a jamais existé que dans les romans philosophiques ; ils ont donné le nom de *nature* à ce qui n'est pas elle, afin de soutenir plus facilement leur thèse favorite, qu'il y a opposition entre *la religion* et la *nature*.

Ici, comme ailleurs, les philosophes séparés ont rendu hommage à la vérité. L'étude attentive des lois de notre être les a amenés à reconnaître la nécessité et, par là même, l'existence d'une révélation primitive. Schelling a dit que *la première origine de la religion, ainsi que de toute culture intellectuelle, ne peut être conçue que comme dérivant de* L'ENSEIGNEMENT D'ÊTRES SUPÉRIEURS (2). — Fichte faisait ce raisonnement : « Nul homme n'a pu instruire le premier homme, « puisqu'il était le premier ; il faut donc conclure qu'il « a été enseigné, puisque l'enseignement lui était « nécessaire, *par un être intelligent* QUI N'ÉTAIT PAS « HOMME. C'est ainsi que la philosophie *est forcée de*

(1) Diction., art. *Révélation.*

(2) Gerbet, Diction, de Lecture et de Conversat., art. *Cathol.*

« *revenir à* LA SOLUTION DE LA GENÈSE (1). » — Enfin Herder ajoute : « Si la Divinité voulait que l'homme « exerçât son intelligence, l'éducation, l'art, la cultu- « re, lui étaient indispensables. Ainsi, le CARACTÈRE « INTIME de l'humanité *porte témoignage de la vérité « de l'ancienne philosophie contenue dans la Genè- « se* (2). » — Je le demande, ce qui découle des lois mêmes de notre nature peut-il être appelé *chimérique?*

Tout ce que l'on appelle révélation n'est que chimère. Il y a un raisonnement bien simple, qui démontre tout le contraire, le voici. Moïse a écrit avec exactitude et fidélité ce qui s'est passé avant la création de l'homme : la science le démontre. Or, Moïse n'a pu savoir, ni par lui-même, ni par aucun être humain, ce qui a eu lieu avant que l'homme fût créé ; ne faut-il pas conclure dès lors que *c'est Dieu qui le lui a révélé?* Cette conclusion est celle de la science.

« Il est matériellement démontré, disait déjà le « grand Linnée, que Moïse n'a écrit et n'a pu écrire, « que SOUS LA DICTÉE MÊME DE L'AUTEUR DE LA NA- « TURE (3). »

M. Ampère faisait ce dilemme : « Ou Moïse avait « dans les sciences une instruction aussi profonde « que celle de notre siècle, *ou il était inspiré* (4). »

(1) Grundlage des Naturrechts.

(2) Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité, t. II, l. X.

(3) *Neutiquam suo ingenio, sed altiori ductu* (Curios. naturœn, § VI, Amœn., acad. Dis., XVII.

(4) M. Ampère, Théorie de la terre (*Revue des Deux-Mondes*, 1 juillet 1833).

La première proposition n'étant pas soutenable, il faut nécessairement admettre la seconde.

M. Marcel de Serres disait dans le même sens : « Si « l'on considère que la géologie n'existait pas à l'épo- « que à laquelle a été écrit le récit de la création, on « est porté à conclure que *Moïse n'a pu deviner si* « *juste,* QUE PAR SUITE D'UNE RÉVÉLATION (1). »

III. **A chacun ses idées.** — Mais quoi ! Si Dieu a parlé, s'il a communiqué sa pensée au monde, ne devons-nous pas conformer notre pensée à la sienne ? La pensée de Dieu étant conforme à la réalité, et sa parole étant conforme à sa pensée, ne devons-nous pas regarder l'enseignement divin comme la règle suprême de ce qu'il faut croire et loin de dire : *A chacun ses idées,* ne faut-il pas dire : *Je répudierai toutes les idées qui sont contraires à la doctrine révélée, je n'adopterai que celles qui lui sont conformes, je tiendrai pour faux tout ce qui lui est contradictoire, et pour vrai tout ce qui lui est harmonique.*

A chacun ses idées. Quel désordre et quelle anarchie un tel principe n'introduirait-il pas dans le monde des intelligences, là où il serait généralement reçu ? Le panthéisme dira, sans que l'on ait le droit de le contredire : *Mon idée,* c'est que Dieu est tout, c'est-à-dire qu'il n'est rien. Le matérialiste dira : *Mon idée,* c'est que la matière est la seule réalité, et que le monde intelligible n'est qu'un mot vide de sens. Le manichéen dira : *Mon idée,* c'est que le oui et le non,

(1) Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques, I, p. 222 et 223; t. II p. 408.

le pour et le contre, sont également sacrés ; et il posera en principe la lutte et la contradiction. Le fataliste dira : *Mon idée* c'est que la vertu ne mérite pas de récompense, et que le vice ne doit pas être châtié. Judas n'est pas plus coupable que saint Jean, et saint Jean n'est pas plus vertueux que Judas ; les tyrans ont autant de droit à l'admiration de la postérité que les princes qui se sont montrés les pères de leurs peuples. Quel principe que celui qui produit de telles conséquences !

A chacun ses idées. Voltaire a dit en parlant du Christianisme : *Écrasons l'infâme !* — A CHACUN SES IDÉES.

Diderot a dit :

> Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
> A défaut de cordon pour étrangler les rois. —
> A CHACUN SES IDÉES

Le citoyen Proudhon a dit : *Dieu c'est le mal, la propriété c'est le vol*. — A CHACUN SES IDÉES.

Un Empereur disait qu'il *voudrait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin qu'il pût le tuer d'un seul coup*. — A CHACUN SES IDÉES.

Les philosophes du dernier siècle disaient que le mahométisme, le boudhisme, le paganisme, sont des religions bien supérieures au christianisme ; que les sages sont au-dessus des saints ; et que les grands hommes à l'école de l'Évangile ne sont que des pygmées, à côté des grands hommes formés à l'école de la mythologie. — A CHACUN SES IDÉES.

Les Annales de la Propagation de la Foi rapportent qu'un missionnaire ayant dit à un cannibale de ne pas manger de chair humaine, parce que cela était *mauvais*, celui-ci lui répondit tout étonné : *Mauvais ! On voit bien que vous n'en avez jamais mangé. Goûtez-en et vous trouverez qu'au contraire cela est bien bon.* — A CHACUN SES IDÉES, et surtout, A CHACUN SON GOUT.

A chacun ses idées. Mais il y a des idées *vraies* et des idées *fausses* (je parle ici pour les masses, et je ne prends pas les mots dans le sens philosophique), il y a des idées *bonnes* et des idées *mauvaises*. Établir en principe que chacun est libre d'adopter telle ou telle idée selon son bon plaisir, n'est-ce pas dire que chacun est libre d'accueillir et de cultiver dans son âme *même les idées fausses, même les idées mauvaises ?* Or, n'est-ce point là un propos insensé ? L'homme n'a-t-il pas le devoir de repousser l'erreur et le mal, de n'accepter que le vrai et le bien ? N'est-ce point dès lors pour lui une obligation sacrée de rentrer en lui-même, d'examiner la valeur des idées qu'il a accueillies, et de ne les conserver qu'autant qu'elles sont *le miroir fidèle de la réalité ?*

A chacun ses idées. Êtes-vous infaillible pour regarder comme *vrai* tout ce que vous pensez ? Êtes-vous impeccable pour regarder comme *bien* tout ce que vous faites ? En un mot, êtes-vous Dieu ? Non, sans doute. Dès lors, votre proposition n'est-elle pas ridicule ?

A chacun ses idées. Si vous êtes sincère, soyez conséquents, laissez-nous la liberté de croire à l'Évan-

gile, puisque c'est là notre idée, et cessez de nous poursuivre de vos sophismes et de vos sarcasmes. Ayez pour les chrétiens la tolérance dont vous vous déclarez les apôtres et dont vous voulez que l'on use à votre égard. Si vous ne nous permettez pas de croire à l'Évangile, ne dites plus purement et simplement : *A chacun ses idées*. Ajoutez à vos paroles un petit correctif : *A chacun ses idées*, EXCEPTÉ AUX CHRÉTIENS. Mais alors, nous vous demanderons compte de cette exception. D'un côté, d'après vos principes, vous devez tolérer tout, même le faux ; d'un autre côté, vous faites *une exception* quand il s'agit du catholicisme; n'est-ce point une preuve que le catholicisme est une *religion exceptionnelle*, une *religion vraie*, une *religion divine*, que vous écartez parce que vous en avez peur, et dont vous avez peur parce qu'elle dit anathème à toutes les erreurs, à tous les vices, que vous caressez et pour lesquels vous réclamez le droit de cité ?

A chacun ses idées. Si tout homme a le droit de se faire à lui-même son dogme, sa morale, son culte, pourquoi faites-vous du prosélytisme ? Pourquoi, vous, monsieur le professeur d'histoire, ne vous contentez-vous pas d'exposer les faits, et cherchez-vous à les dénaturer et à les tordre pour leur donner une signification qu'ils n'ont pas ? Pourquoi, vous, monsieur le professeur de philosophie, cherchez-vous à faire école en communiquant vos idées particulières ? En avez-vous le droit ? Vos élèves ne pourraient-ils pas vous dire : *A chacun ses idées*, et vous faire une observation analogue à celle qu'un étudiant fit un jour à son

maître ? Celui-ci commençait sa leçon par une profession de scepticisme. Le disciple l'interpella en disant : *Mais, Monsieur, si nous ne pouvons pas parvenir à la vérité, j'aimerais tout autant ne pas venir en classe.*

VI. **L'homme est libre de faire son salut comme il l'entend.** — Cela est très vrai. Dieu vous a laissés dans la main de votre propre conseil, il a mis devant vous l'arbre de la vie et l'arbre *de la science du bien et du mal.* Vous pouvez choisir l'un ou l'autre, marcher à droite ou à gauche ; mais ne vous y trompez pas. De ce que vous avez la liberté de faire le mal, vous n'en avez pas le *droit* pour cela. Ce que l'on appelle la liberté des cultes n'implique pas pour chacun le droit, devant Dieu et devant sa conscience, d'adopter au hasard le premier culte venu. L'homme n'a d'autre droit, sous ce rapport, que celui de choisir le culte qu'il croit le meilleur, et par là même le vrai, car tout homme a le devoir d'user de sa liberté pour le bien. Autres sont sur le point qui nous occupe, les lois de César qui autorise civilement tous les cultes, et les lois de Jésus-Christ qui n'en reconnaît qu'un seul, le culte catholique.

Tout homme a le droit de faire son salut comme il l'entend. Jusqu'où ce principe ne peut-il pas conduire ? Voltaire n'a-t-il pas dit que celui qui a *attrapé la fortune et le plaisir, a fait son salut ?*

Tout homme a le droit de faire son salut comme il l'entend. C'est-à-dire, *tout homme a le droit de faire, pour son salut, ce qu'il lui plaira de faire, et même de ne rien faire du tout ; tout homme a le droit de*

choisir quelle religion il voudra, et même de n'être d'aucune religion ; tout homme, surtout, a le droit de repousser la religion catholique, parce qu'elle est la seule qui travaille avec efficacité à la réforme des mœurs, et qui ose dire à l'homme avec courage: Non licet.

Tout homme a le droit de faire son salut comme il l'entend. C'est-à-dire encore, tout homme peut en conscience adorer Boudha avec les Indiens, Sérapis avec les Égyptiens, Moloch avec les Carthaginois, Teutatès avec les Gaulois ; adorer la matière avec les matérialistes ; s'adorer lui-même avec les panthéistes. Est-il d'un homme sensé de tenir de tels discours? Ceux qui les colportent ne méritent-ils pas plutôt d'être enfermés que d'être écoutés ?

Tout homme a le droit de faire son salut comme il l'entend. Mais si Dieu nous a donné une loi, ne devons-nous pas nous y conformer ? S'il a établi des moyens extérieurs de salut, ces moyens ne deviennent-ils pas obligatoires ? S'il a institué un culte public, un culte solitaire peut-il encore suffire ? S'il a révélé une religion positive, les *religions de fantaisie* ne sont-elles pas exclues par là même ? S'il est descendu sur la terre, avons-nous le droit de le reléguer dans le ciel ? Loin de dire que *tout homme a le droit de faire son salut comme il l'entend*, ne faut-il pas dire au contraire que *tout homme a le devoir de faire son salut comme Dieu entend qu'il le fasse*. Est-ce à Dieu à plier devant l'homme ? N'est-ce pas plutôt à l'homme à plier devant Dieu ? Ne faut-il pas que tôt ou tard, force reste à la loi d'En-Haut, et que la vérité remporte la victoire définitive et suprême ?

VIII.

LES EVANGILES.

I. *L'Évangile n'est qu'une fable.* — II. *Le papier se laisse écrire* — III. *D'ailleurs, l'Evangile c'est bien vieux.* — IV. *Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi!*

I. **L'Evangile n'est qu'une fable.** — Je réponds, moi, qu'il contient la vérité et rien que la vérité. Pour mettre cette affirmation hors de doute et venger la foi des chrétiens contre les négations de *l'exégèse rationaliste*, posons ici quelques questions.

Première question. *En quel lieu le contenu évangélique s'est-il principalement passé?* Est-ce dans quelque hameau obscur, dans quelque sombre forêt, dans quelque lieu écarté, où des imposteurs, qui n'avaient point de témoins sérieux, ont pu facilement abuser quelques hommes simples et rustiques? Non; c'est dans la Judée, c'est à Jérusalem, qui était comme le point central et la Rome de toute l'Asie; à Jérusalem, où des étrangers accouraient sans cesse de toutes parts, pour rendre leurs hommages au Dieu d'Israël, comme au Dieu véritable; à Jérusalem, où, le jour de la Pentecôte, les Apôtres, avant de se disperser, purent compter une foule innombrable composée de Mèdes, de Parthes, de Phrygiens, de Romains, de Crétois, d'Arabes, d'Égyptiens; que dirai-je? à Jérusalem, qui, selon le mot de Pline, était *la plus super-*

be ville de la superbe Asie (1). Saint Paul pouvait dire avec vérité au roi Agrippa : « Aucun des faits « que nous annonçons ne s'est passé dans un coin (2). » Cela établi, je le demande, comment des fables débitées dans un tel milieu auraient-elles pu s'accréditer, et finir par passer pour des vérités ?

DEUXIÈME QUESTION. *Par qui l'Évangile a-t-il été publié et rédigé ?* Par les Apôtres et par leurs disciples. Examinons ce qu'étaient ces propagateurs de l'Évangile.

Direz-vous que les Apôtres étaient *des hommes exaltés*, qui se sont laissé séduire par Jésus, et qui, après avoir pris l'erreur pour la vérité, ont consacré leur vie tout entière à tromper le genre humain ? Il n'en est rien ; les Apôtres nous apparaissent, en effet, dans toute la suite de leur vie, des hommes calmes, positifs, pratiques, à convictions arrêtées. Loin de se perdre dans les nuages, de s'égarer dans les chimères, d'écrire dans les livres des républiques imaginaires, ils fondent des églises qu'ils organisent avec patience, qu'ils gouvernent avec prudence ; ils sont à la fois prédicateurs et pasteurs. C'est la force seule de la vérité qui les fait parler, et non l'enthousiasme, car ils s'écrient : *Nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu* (3). Ils ne donnent rien à l'utopie, et ce sont ces hommes que l'on veut faire passer pour exaltés ! Quelle pensée extravagante !

(1) *Longe clarissima urbium Orientis* (Histoire nat., v, 14).
(2) *Neque enim in angulo quidquam horum gestum est* (Act. xxvi, 26).
(3) Act. iv, 20.

Direz-vous que les Apôtres étaient *des hommes crédules ?* Mais ils ne se rendent qu'à l'évidence physique, aux miracles qui se multiplient devant eux. Témoin l'apôtre saint Thomas. Pour croire que Jésus-Christ est ressuscité, des affirmations pures et simples ne lui suffisent pas ; il veut voir de ses yeux, toucher de ses mains, afin d'être aussi invinciblement certain du fait de la résurrection, qu'il l'est de sa propre existence. *Si je ne vois pas je ne croirai pas* (2), telle est sa maxime. Une telle opiniâtreté, ou, si vous aimez mieux, une telle prudence, ne démontre-t-elle pas la vanité de l'objection ?

Direz-vous que les Apôtres étaient *des ignorants*, qui ont confondu la lumière avec les ténèbres et pris une goutte d'eau pour une goutte d'encre ?

Si les Apôtres étaient aussi ignorants que cela vous plaît à dire, s'ils ne savaient que diriger leur barque et raccommoder leurs filets, comment sont-ils parvenus à *pêcher l'univers*, selon l'expression de saint Augustin ? *Comment ont-ils confondu la fausse science et converti les vrais savants ?* Plus vous insistez sur l'ignorance des Apôtres, plus vous rendrez difficile la solution de ce problème, plus vous ferez sentir vivement que la conversion du monde est une œuvre divine, plus vous démontrerez avec évidence que les Apôtres, loin d'être des imposteurs, sont des hommes inspirés, et que les Évangiles, accusés par vous de fausseté, sont véridiques.

Les Apôtres étaient des ignorants. Etait-il néces-

(2) *Nisi videro, non credam* (Johan., xx, 25).

saire d'avoir étudié dans les écoles de la Grèce, où du reste l'on professait gravement tant de sornettes ; était-il nécessaire d'être lettré, pour acquérir la certitude des faits que l'Évangile rapporte ? Non. De quoi s'agissait-il en effet ? De constater des miracles, c'est-à-dire des faits visibles, palpables, physiques, qui étaient produits en plein jour. Pour cela, il ne fallait que des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des mains pour palper. Les Apôtres, qui avaient l'usage de leurs sens, étaient donc des juges compétents ? La question qui nous occupe n'est pas une question de science, mais une question de témoignage. Or, tous les jours, les tribunaux, pour acquérir la certitude des faits dont dépendent la fortune, l'honneur, la vie d'une famille tout entière, n'invoquent-ils pas le témoignage des hommes les plus simples et les plus rustiques, et n'y ajoutent-ils pas une confiance pleine et entière ?

Les Apôtres étaient des ignorants. Comment donc ont-ils imaginé la philosophie la plus sublime ? Le texte évangélique ne prouve-t-il pas qu'il y avait en eux une lumière qui n'est pas de l'homme ?

Les Apôtres étaient des ignorants. Quoi ! n'y avait-il point parmi eux des lettrés qui avaient fait des études régulières, et moissonné peut-être dans leurs classes, plus de couronnes que leurs contempteurs et leurs détracteurs d'aujourd'hui ? Saint Luc était un médecin ; or, un médecin est un homme qui a l'habitude de réfléchir, d'examiner, d'observer, de remonter de l'effet à la cause, du symptôme à la nature du mal. C'était un médecin instruit, qui a écrit, et dont les livres comptent parmi les monuments les plus pré-

cieux de l'histoire du christianisme primitif et par là même de l'histoire du monde. Son témoignage n'est-il pas digne de foi, et ne mérite-t-il pas la plus entière confiance?

Les apôtres étaient des ignorants. Mais les philosophes platoniciens étaient stupéfaits d'admiration quand ils lisaient le début de l'Evangile selon saint Jean, tant ils le trouvaient sublime. Saint Paul est un des philosophes les plus profonds, un des métaphysiciens les plus illustres de l'histoire. Il ne craint pas de discuter sur la place publique avec les épicuriens et les stoïciens. Il cite à l'Aréopage le mot fameux du poète Aratus : *Nous sommes de la race des dieux* (1). Il rappelle à Tite ce vers d'Épiménide : *Les Crétois, toujours menteurs, mauvaises bêtes, ventres paresseux.* (2). Enfin, il emprunte à Ménandre cette sentence : *Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs* (3). Tout cela ne démontre-t-il pas qu'il avait étudié les lettres profanes? Il était si peu disposé à adopter des fables, qu'il écrivait à Thimothée *de ne pas croire aux contes de grand'mère* (4). Prétendre que des hommes tels que les prédicateurs et les rédacteurs de l'Évangile ont pris l'apparence pour la réalité, la fable pour la vérité, et ont voué leur vie à propager les mythes, n'est-ce pas insulter le sens commun.

TROISIÈME QUESTION. *A quelle époque l'Évangile*

(1) Act. XVIII, 28.
(2) Tit., I, 12.
(3) I Cor., XV, 33.
(4) *Aniles fabulas devita,* (I Tim, IV, 7).

a-t-il été publié? Est-ce dans un siècle mythique? Est-ce dans un temps d'ignorance où il n'y avait qu'un enthousiasme aveugle pour le merveilleux? Non. L'Évangile a été publié à une époque historique, l'époque de Suétone et de Tacite ; à une époque sceptique, où Cicéron se riait des superstitions païennes et où Lucrèce chantait l'athéisme ; il a été publié dans un siècle de littérature, le siècle de Virgile, d'Horace, d'Ovide ; dans un siècle où l'on ne croyait plus, selon l'expression d'un écrivain du temps, que *le monde fût porté sur les épaules d'un homme ;* en un mot, il a été publié dans le siècle d'Auguste, l'un des quatre siècles qui ont le plus marqué dans l'histoire de l'humanité. Dieu a voulu que la vérité fût annoncée au sein d'un océan de lumières, afin qu'on ne pût l'accuser de ténèbres. Comment l'Évangile, promulgué dans un tel siècle, aurait-il pu finir par être considéré comme historique, s'il n'eût été que mythique? Comment aurait-il pu échapper à ce qu'il était, et n'être pas confondu avec les rapsodies antiques que chantaient encore les poètes de l'époque, et que nul homme n'a jamais été tenté de considérer comme des récits véridiques?

Quatrième question. *En quel lieu le contenu évangélique a-t-il été publié.* Dans les cités les plus savantes et les plus renommées. A Athènes, à Rome, à Corinthe, à Alexandrie, à Antioche, qui étaient les sanctuaires de la science et de la sagesse, et qui tenaient le sceptre de la civilisation antique. Les Apôtres ne cherchent pas les sentiers détournés, ils suivent les grands chemins, vont droit dans les centres, et s'a-

dressent à la haute société. Saint Paul élève la voix en présence des aréopagites, qui étaient les premiers hommes d'Athènes, comme Athènes était la première ville de la Grèce, comme la Grèce était le premier pays du monde ; il se fait entendre à la cour même de Néron. La vérité, qui est lumière, aime nécessairement la lumière, elle a *horrenr des coins* comme dit saint Jérôme (1). Si, d'un côté, la vérité aime et recherche nécessairement la lumière, si, d'un autre côté, l'Évangile a aimé et recherché la lumière, ne faut-il pas reconnaître que l'Évangile est vérité ? S'il était ténèbres, ses prédicateurs auraient-ils voulu le grand jour, et parlé publiquement au monde, à l'exemple du Maître ? Leur confiance dans la cause à laquelle ils se dévouent, n'est-elle pas une preuve qu'ils ont la certitude, et que par là même ils ne sont ni des visionnaires ni des imposteurs ?

Cinquième question. *A qui l'Évangile a-t-il été prêché ?* A ses ennemis acharnés. Il a été prêché à la masse des Juifs, dont il abrogeait la loi cérémonielle, et qui espéraient surtout un Messie politique, dont la mission aurait pour but principal le rétablissement de leur indépendance nationale. Il a été prêché aux esséniens, aux sadducéens, aux pharisiens, qui s'étaient hautement posés en adversaires de la doctrine ou de la personne du Christ. Il a été prêché aux stoïciens, dont il confondait l'orgueil, aux épicuriens, dont il condamnait la volupté, aux Grecs qui *cherchaient la sagesse* et *qui ne voyaient dans la croix qu'une*

(1) *Veritas angulos non amat.* (Ep. 75, ad Rustic. Monach.).

folie (2). Je le demande si l'Évangile eût été fabuleux, une opposition aussi formidable n'en aurait-elle pas bientôt fait justice, en jetant au vent ses feuillets déchirés.

Sixième question. *Sous les yeux de qui l'Évangile a-t-il été prêché?* Est-ce sous les yeux des empereurs qui ont fait passer les fidèles par le fer et le feu de la persécution? Non; mais encore sous les yeux des sophistes, qui ont fait passer la doctrine du Christ par le fer et le feu de la critique. Il a été prêché sous les yeux des Lucien, des Celse, des Porphyre, des Hiéroclès, des Julien, qui n'étaient ni moins ardents, ni moins audacieux que nos sophistes modernes. Ne faut-il pas conclure qu'une religion qui a triomphé d'une opposition aussi formidable est vraie? Si l'Évangile n'avait pas eu d'adversaires, on pourrait peut-être prétendre, avec quelque apparence de raison, que ses prédicateurs en ont imposé au monde; mais comme il a eu des ennemis acharnés, il faut, bon gré mal gré, reconnaître que, s'il a été cru, c'est parce qu'il est divin; et qu'étant divin il sera cru jusqu'à la fin des temps. L'incrédulité sera aussi impuissante contre lui dans l'avenir, qu'elle l'a été dans le passé. Les Salvador, les de Wette, les Strauss futurs ne pourront ébranler, dans la plénitude de sa force, une religion que n'ont pu détruire, dans son enfance, les écrivains que j'ai nommés plus haut. Ce qui s'est établi par la discussion et malgré la discussion, ne périra pas par la discussion.

(2) I Cor, I, 23.

Septième question. *Par qui l'Évangile a-t-il été cru?* Est-ce seulement par des hommes du peuple? Non, mais encore par des savants, des dignitaires, des hommes de race. Nicodème était prince des Juifs; Joseph d'Arimathie était noble décurion, ou, comme porte le texte grec, *noble sénateur*. Zachée était un homme riche et chef de publicains. Jaïre était prince de la Synagogue. Le Centurion Corneille, l'eunuque de la reine Candace, Denis l'Aréopagite, étaient distingués par leur position ou par leur science. Sergius *Paulus*, de qui, comme de sa première conquête. *Saul* prit le nom de *Paul*, à l'exemple des généraux romains qui prenaient le nom des provinces conquises par eux (1). Sergius Paulus *était proconsul.* Les Juifs qui se convertirent à Bérée étaient d'un rang élevé, et ils n'embrassèrent le christianisme qu'après *avoir comparé l'enseignement des Apôtres à l'enseignement des Prophètes ; Quotidie scrutantes Scripturas si hæc ita se haberent*, dit saint Luc (2). Les prêtres de la loi, que nous voyons en très grand nombre (3) renoncer au judaïsme, n'étaient pas ignorants. Le consul Flavius Clément, qui donna sa vie pour la foi, dans la persécution de Domitien, était parent de cet empereur. Pline, dans sa lettre à Trajan, atteste qu'il y avait en Bythinie des chrétiens *de tous rangs* (4). Le prêtre de Carthage avertit Scapula, proconsul d'Afrique, que parmi les chrétiens qu'il veut immoler, il

(1) S. Hieron. Comment. in Ep. ad Philemon. præf. et de Scriptorib. eccles.
(2) Act. xvii.
(3) Act. vi, 7.
(4) *Omnis ordinis*.

trouvera des sénateurs et des femmes de la plus haute naissance. Athénagore se convertit en lisant l'Écriture, dont il n'avait entrepris l'étude que pour mieux l'attaquer. Saint Justin, avant de se faire chrétien, avait demandé la vérité aux écoles de la sagesse profane. Titus-Flavius Clément avait été l'élève de la philosophie païenne, avant d'être l'élève de la philosophie chrétienne. Tertullien avait été jurisconsulte avant d'être apologiste. Tous les hommes sérieux d'alors désertaient les sectes philosophiques pour passer dans l'armée de Jésus-Christ. Il n'y avait, pour résister au mouvement, que de stériles rhéteurs, des matérialistes épais, des esprits faux, des cerveaux vides qui voulaient river pour jamais des fers à l'esprit humain, en l'enchaînant à la statue de Jupiter et au char d'Apollon. Ah ! vous dirai-je ici avec Arnobe : « Ne trouvez-vous pas un motif suffisant de « croire dans le spectacle de tant d'hommes de génie, « orateurs, grammairiens, jurisconsultes, médecins « philosophes, qui sollicitent les enseignements de la « croyance chrétienne et méprisent les opinions dans « lesquelles ils avaient mis toute leur confiance (1) ? »

L'Evangile n'est qu'une fable. Par qui cette fable, aurait-elle été imaginée ? Est-ce *par les Juifs ?* Mais, je l'ai dit, ils espéraient un roi politique. Comment expliquer qu'ils aient imaginé un roi spirituel ? Est-ce *par les philosophes ?* Comment se seraient-ils élevés à une philosophie si supérieure à tout ce que les sages avaient conçu jusqu'alors ? Est-ce *par les masses ?*

(1) Contre les Gentils, l. II, n. 5. *Maxima Biblioth. vet. Patrum,* t. III, fol. 446. H.

Mais l'adultère, la fornication, la haine, l'eslavage, les combats des gladiateurs, le sensualisme, l'immoralité, l'orgie, étaient partout. Comment supposer que l'Evangile soit le produit spontané d'un tel siècle et d'une telle corruption? On a dit avec raison que la littérature est *l'expression de la société ;* par là même que l'Évangile n'est point le reflet des pensées, des sentiments et des mœurs de la société au sein de laquelle il a paru, ne faut-il pas conclure qu'il n'est pas une œuvre de *littérature humaine*, mais bien une œuvre *d'inspiration divine?* N'est-ce pas ici le lieu de rappeler ces paroles de Fénelon : *Ah! si les hommes avaient inventé la religion, ils l'auraient faite bien autrement !*

Si vous ne pouvez indiquer par qui l'Évangile a pu être imaginé, ne devez-vous pas conclure qu'il ne l'a été par personne, et que par là même, loin d'être une œuvre d'imagination, il est une œuvre historique?

L'Evangile n'est qu'une fable. Mais n'a-t-il pas à toutes ses pages le caractère historique? Les temps, les lieux, les personnes, n'y sont-ils pas clairement désignés? Les noms de Tibère, d'Hérode, de Pilate, ne sont-ils pas des noms cités dans les historiens profanes? Aujourd'hui encore, les chrétiens de la Palestine ne montrent-ils pas les lieux précis où se sont accomplis la plupart des faits contenus dans le récit évangélique? Tout cela ne démontre-t-il pas que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, sont des historiens, et ne sont pas des *fabulistes?*

Voici le début de l'Evangile selon saint Luc :

« Puisque plusieurs se sont efforcés de mettre par

« ordre le récit des choses *accomplies* parmi nous,
« Ainsi que nous les ont rapportées *ceux qui, dès le* « *commencement, les ont eux-mêmes vues*, et qui « furent les ministres de la parole ; il m'a semblé bon, « *après avoir tout appris, dès l'origine, avec le plus* « *grand soin (diligenter)*, de vous en écrire l'histoire » avec ordre, ô mon cher Théophile !

« Pour vous faire connaître *la vérité* des choses « dans lesquelles vous avez été instruit. »

Un tel début ne démontre-t-il pas que l'auteur écrit, non pas pour étaler ce qu'il a imaginé, mais pour rapporter ce qui s'est réellement passé ?

Ici, pas plus qu'ailleurs, les aveux et les témoignages ne font défaut. Voici les paroles de d'Alembert: « Les « titres de la divinité du christianisme sont contenus « dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. « La critique la plus sévère reconnaît *l'authenticité* « de ces livres, la raison la plus fière respecte *la vérité* « des faits qu'ils rapportent, et la saine philosophie, « s'appuyant sur leur authenticité et sur leur vérité, « conclut, de l'une et de l'autre, que ces livres SONT « DIVINEMENT INSPIRÉS (1). »

Rousseau n'est pas moins précis ; il a dit en effet : « La sainteté de l'Évangile est un argument qui parle « à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec « toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! « Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si « simple, *soit l'ouvrage des hommes ?* Se peut-il que « Celui dont il fait l'histoire, soit un homme lui-

(1) D'Alembert, Encyclopédie, art. *Christianisme.*

« même ?.... Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile « est inventée à plaisir : CE N'EST PAS AINSI QU'ON « INVENTE. Il est plus inconcevable que quatre hommes « d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est « qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les auteurs « Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale ; et « l'Évangile *a des caractères de vérité si grands,* « *si frappants, si parfaitement inimitables que l'in-* « *venteur en serait plus étonnant que le héros* (1). »

Enfin, le célèbre Jean de Muller a écrit ces lignes remarquables: « La lumière qui aveuglà saint Paul « pendant le voyage de Damas, ne fut pas plus prodi- « gieuse, plus surprenante pour lui, que ne le fut pour « moi, ce que je découvris tout d'un coup dans l'Évan- « gile : l'accomplissement de toutes les espérances, le « point de perfection de toute philosophie, l'explication « de toutes les révolutions, la clef de toutes les con- « tradictions apparentes du monde physique et moral. « *Le monde paraissant être arrangé uniquement pour* « *favoriser la religion du Sauveur,* JE NE COMPRENDS « PLUS RIEN SI CETTE RELIGION N'EST PAS D'UN DIEU (2). »

IX.

LES ÉVANGILES.

Le papier se laisse écrire. — Hélas, malheureusement oui ! S'il pouvait protester contre les écri-

(1) Emile, l, IV.
(2) Cité, Annales de philosophie chrétienne, t, IX, p. 324.

vains qui ne cessent de le souiller par leurs sophismes et leurs obscénités, combien de livres qui n'auraient pas déshonoré l'esprit humain !

Le papier se laisse écrire. Hélas encore, oui ! Les philosophes du dernier siècle ne nous en ont donné que trop de preuves, et Voltaire le savait bien, lui qui disait : *Mentez, mes amis, mentez non pas timidement, mais hardiment ; il en restera toujours quelque chose.*

Le papier se laisse écrire. Pourquoi donc citez-vous, avec tant de confiance, les écrits des adversaires du christianisme ? Pourquoi ajoutez-vous une foi si aveugle à votre journal, croyant à toutes les fausses nouvelles qu'il répand ? Pourquoi accueillez-vous comme des récits authentiques, surtout quand elles sont opposées à la religion, toutes les historiettes dont ses colonnes sont remplies ? Votre manière d'agir n'indique-t-elle pas clairement que vous ne croyez pas trop à l'objection : *le papier se laisse écrire ?* Mais je le comprends, le papier ne se laisse jamais écrire quand il s'agit de rédiger des gazettes et des almanachs, et il se laisse toujours écrire, quand il s'agit de Dieu, de son Christ, de son Église. On aura toujours raison de croire aux contes les plus absurdes, et on aura toujours tort de croire à la vérité.

Le papier se laisse écrire. Si un de vos débiteurs, contre lequel vous possédez un titre, niait la dette qu'il a contractée envers vous, sans doute, vous n'hésiteriez pas un seul instant à tirer de votre portefeuille, pour l'opposer à ses dénégations, le papier précieux ; et s'il vous objectait que *le papier se laisse écrire,*

vous ne vous tiendriez pas pour battu ; vous auriez recours aux tribunaux, et vous sauriez prouver que votre écrit fait foi. Il en serait de même si un voisin vous contestait les propriétés que vous tenez de vos pères, ou prétendait que vous empiétez sur lui. Vous croyez donc, que dans certaines circonstances, les écritures font foi et attestent invinciblement ce qui a été ; vous croyez par là même que tout n'est pas dit par cette parole : *le papier se laisse écrire*, et qu'il faut examiner si, dans tel cas particulier, il a ou n'a pas de valeur. S'il en est ainsi, pourquoi refusez-vous de peser la valeur de ce papier que l'on appelle *l'Évangile* ? Pourquoi, quand il est question de ce Livre divin, vous contentez-vous de répéter en écolier : *le papier se laisse écrire*, et croyez-vous par là avoir tout dit ! Si, quand il s'agit de votre fortune, vous discutez les titres, concevez qu'il y a lieu aussi à les discuter, quand il s'agit du christianisme. Les catholiques ont un titre contre vous ; ou discutez ce titre, ou cessez de discuter les vôtres contre vos adversaires. En un mot, ou *renoncez à l'objection*, ou *renoncez à vos parchemins*.

Le papier se laisse écrire. Il ne faut donc plus croire à rien d'écrit. Alors, pourquoi écrivez-vous ? Pourquoi enfantez-vous tant de volumes qui, d'après vos pirncipes, ne méritent aucune créance ? Pourquoi écrivant sans cesse, exigez-vous qu'on croie sur votre simple affirmation, tout ce qui sort de votre cerveau ? Ici encore, soyez d'accord avec vous-même. Ou changez de *principe*, ou changez de *conduite*, puisque vos principes condamnent votre conduite, et que votre

conduite donne le démenti à vos principes. Le premier devoir d'un homme, n'est-il pas d'être conséquent avec lui-même ?

Le papier se laisse écrire. Il faut donc d'un trait de plume biffer l'histoire tout entière, ne croire ni à Alexandre, ni à César, ni aux faits et gestes de nos pères. Il faut détruire les monuments du génie : Xénophon, Thucydide, Polybe, Tite-Live, Tacite, etc., etc. Il faut nous jeter, tête baissée, dans l'ignorance, renoncer à étudier et à écrire les annales de la patrie, vivre comme les sauvages, sans souci du passé, sans préoccupation pour l'avenir. Cette conclusion à laquelle mènent vos principes, n'est-elle pas digne de Rousseau, qui a dit anathème aux sciences, aux lettres et aux arts ? digne des musulmans qui ont brûlé la bibliothèque d'Alexandrie ? dignes des vandales, dont la fureur rappelle ce mot d'un ancien : *Tempus edax rerum homo edacior* : le temps ronge, mais l'homme détruit.

Le papier se laisse écrire. S'il ne faut plus croire à rien d'écrit, que deviendra le commerce, qui repose sur la foi aux écrits ? Que deviendra la société, dont l'administration repose tout entière sur le même fondement ? Voyez les conséquences de votre belle découverte ! Le débiteur dira à son créancier : *le papier se laisse écrire* ; le criminel dira au magistrat qui lui opposera la loi : *le papier se laisse écrire* ; le fonctionnaire qui recevra les ordres du prince dira : *le papier se laisse écrire* ; le fabricant dira à ses chalands : *pas de crédit payez comptant*, car vous pourriez m'objecter *que le papier se laisse écrire*. Avec de tels principes, l'ordre peut-il marcher ?

Le papier se laisse écrire. Si cela est, s'il n'a pas de volonté, s'il est aussi souple sous la main de l'homme véridique que sous celle de l'imposteur, il peut contenir la vérité aussi bien que l'erreur. La question, par là même, doit être ainsi posée : *Tel papier particulier contient-il l'erreur, ou contient-il la vérité ?* Or, il résulte de l'examen de cette question, ainsi que nous l'avons vu, que le papier évangélique contient la vérité. L'objection, qui ne signifie rien par elle-même, ne prouve donc rien non plus, sinon l'ineptie de ceux qui la colportent.

Le papier se laisse écrire, c'est-à-dire, pour traduire plus clairement votre pensée : l'Évangile n'est qu'un papier menteur. Mais alors, vous demanderai-je, comment expliquez-vous que ce mensonge ait si puissamment remué les esprits pour le bien, inspiré un courage si héroïque, réhabilité la société domestique et la société publique, donné un nouvel essor au génie, élevé l'art à des hauteurs inconnues ? Comment expliquez-vous qu'il ait été poursuivi avec tant d'acharnement, par ces mêmes écrivains qui ont eu tant de complaisance pour les fables de Rome et de la Grèce ? Comment expliquez-vous que tout ce qui a eu lieu dans le monde depuis dix-huit siècles, a été une affirmation pour lui, ou une protestation contre lui ? Comment expliquez-vous que le genre humain lui ait sacrifié ses habitudes, ses préjugés, ses intérêts, ses passions ? Comment expliquez-vous, en un mot, qu'*un papier sans valeur ait produit ce que n'a pu produire la philosophie humaine élevée à sa plus haute puissance ?* Si l'Évangile n'est qu'un mythe, il n'y a plus

de rapport entre la cause et l'effet, l'établissement du christianisme est inexplicable. Ne faut-il pas conclure de là que l'Évangile est l'expression de la réalité, *d'une réalité toute divine, puisqu'il a produit des effets divins ?*

IV. **L'Evangile, c'est bien vieux.** — Il n'est pas si vieux que Thrasybule et Brutus, à qui vous avez voué un culte ; il n'est pas si vieux que Xénophon, qui a écrit les actions les plus mémorables de Socrate. Or, a dit Rousseau : « Les faits de Socrate, *dont personne* « *ne doute,* sont moins attestés que ceux de Jésus-« Christ (1)? »

L'Évangile, c'est bien vieux. Qu'importe? L'Évangile est vrai : je l'ai établi. Or, ce qui est vrai une fois, l'est pour toujours. La vérité ne vieillit pas. Ce qui était vrai hier, l'est aujourd'hui, le sera demain, à tout jamais. La certitude, pas plus que la vérité, ne diminue avec le temps. Que Démosthène ait harangué ses concitoyens contre Philippe, c'est là un fait qui est aussi certain aujourd'hui, qu'il l'était à l'époque de Démosthène lui-même. Supposer que la certitude a des degrés, que les contemporains sont plus certains que la génération qui la suit immédiatement, et celle-ci plus certaine que la postérité la plus reculée, c'est raisonner sur la certitude sans savoir ce que c'est, et démontrer clairement qu'au lieu de s'ériger en docteur on devrait retourner sur les bancs de l'école, pour y apprendre les notions les plus rudimentaires de la logique et ce que signifie le grand mot de *prescription,*

(1) Emile, l. v.

dont Tertullien a si bien sondé toute la profondeur. Les années ont beau succéder aux années, les siècles aux siècles, un livre historique reste toujours *le témoin des temps et le flambeau de la vérité*. De même que les *Métamorphoses d'Ovide* ne deviendront jamais des écrits historiques, de même les *Décades de Tite-Live*, les *Commentaires de César* et les *Annales de Tacite* ne seront jamais des livres mythiques.

L'Évangile, c'est bien vieux. Mais des titres écrits depuis un grand nombre de siècles ne sont-ils pas invoqués tous les jours, et ne font-ils pas foi ? Vous avez beau chercher à anéantir le passé, parce que vous n'êtes pas d'hier, et que tout ce qui s'est fait avant vous proteste contre vous ; il n'en est pas moins vrai que l'antiquité est sacrée, que le temps est une puissance, et que vous êtes pour jamais condamné à la nullité, parce que vous n'avez pas le temps pour vous.

V. **Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi.**

Vous croyez à Cyrus. *Que d'hommes entre Cyrus et vous !*

Vous croyez à Aristote. *Que d'hommes entre Aristote et vous !*

Vous croyez à Cicéron. *Que d'hommes entre Cicéron et vous !*

Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi ! Oui, répéterai-je avec vous, mais dans un autre sens : *que d'hommes et quels hommes !* Je jette un coup d'œil sur l'ensemble des siècles chrétiens et que vois-je ?

Je vois d'abord onze millions de martyrs, qui professent leur foi à l'Évangile au milieu de tous les sup-

plices que peut inventer la barbarie la plus ingénieuse. Ils bravent le fer, le feu, l'exil, la prison, les verges, la dent des lions et des tigres ; ils traversent, comme le chante l'Église, *la mer rouge de leur propre sang* (1). Le témoignage de ces hommes est incontestablement le témoignage élevé à sa plus haute puissance, selon ce mot de saint Jérôme : *Un témoin qui n'a aucune raison de mentir est fidèle* (2), et selon ce mot de Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger (3). » — *Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi et quels hommes !*

Que vois-je encore ? Après le témoignage du sang, c'est le témoignage du génie. Je vois les Origène, les Augustin, les Grégoire de Nazianze, les Grégoire de Nysse, les Basile, les Cyprien, les Tertullien, les Ambroise, les Jérôme, les Athanase, toute la pléïade des Pères de l'Église, dont le nom est le nom même du génie et de la vertu. — *Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi, et quels hommes !*

Que vois-je encore, au milieu des ténèbres où était plongée la cité du monde ? Les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin, les Anselme, les Bernard, les Bonaventure, des armées de Croisés que la foi au Christ arrache à leur famille et à leur patrie ; que dirai-je, tout un matyrologe de Saints ! *Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi, et quels hommes !*

Que vois-je encore au fur et à mesure que les siècles

(1) Com. pl. Mart.

(2) *Fidele testimonium est quod non habet causam mentiendi* (Ep. ad Salvinam).

(3) Pensées, XXVIII, 72.

s'écoulent? Les Newton, les Leibnitz, les Bourdaloue, les Fénelon, les Bossuet, les Pascal, les La Bruyère, les Racine, les Corneille, les Turenne, les d'Aguesseau, tout ce que la philosophie, l'éloquence, la littérature, la robe, l'épée ont compté de grand dans le grand siècle. — *Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi et quels hommes !*

Ne voyez-vous pas que votre objection *se retourne contre vous*, puisque cette multitude d'hommes que vous voulez opposer à l'Évangile vous donne la preuve la plus éclatante, la plus invincible, la plus irréfragable de sa divinité?

Vus de ces hauteurs, combien les mécréants modernes sont petits! Ils croient se donner de l'importance en se mettant au-dessus de la religion, et par là ils ne réussissent qu'à faire ressortir leur médiocrité, et leur impuissance à saisir ce qu'a saisi le génie.

Que d'hommes entre Jésus-Christ et moi ! On raisonne contre la vérité évangélique comme si le témoignage qui lui est rendu par la génération actuelle n'avait pas la même valeur et le même poids que le témoignage qui lui a été rendu par la génération contemporaine. Il est cependant facile, avec un peu de réflexion, de se convaincre que ce témoignage a la même force. Les générations en effet, sont enlacées l'une dans l'autre, elles forment *une trame, un tissu*, dans lequel il n'y a aucune solution de continuité ; par là même, le témoignage d'une génération éloignée a autant de force que le témoignage de toute autre génération, même de la contemporaine. Si une génération finissait tout d'un coup, pour être remplacée tout

à coup, par une génération nouvelle qui lui serait totalement étrangère, non seulement la force du témoignage s'affaiblirait; il y a plus, le témoignage lui-même cesserait d'exister. Mais il n'en est pas ainsi. Les individus de la génération qui s'en va se prolongent jusque dans la génération qui lui succède, et les individus de la génération qui succède ont leur racine dans la génération qui s'en va; à tel point qu'on ne peut fixer le moment précis où une génération commence et où une génération finit. Si les générations depuis le Christ ne forment ensemble qu'un seul et même *tout traditionnel*, que l'on ne peut pas entamer, il est évident que la force du témoignage chrétien n'a pu s'affaiblir avec le temps; que ce témoignage est toujours resté un seul et même témoignage constamment identique à lui-même, et qu'ainsi l'objection est futile.

Tel est l'Évangile. Il repose sur la base historique la plus certaine que l'on puisse imaginer; il peut invoquer à la fois l'histoire, la tradition, la science, le témoignage de ses disciples et les aveux de ses adversaires: il peut défier la critique la plus partiale, qui est obligée de se rendre, alors même que par l'orgueil elle ne peut pas s'avouer vaincue. Y adhérer, c'est adhérer à la vérité. Ses ennemis ne parviendront pas plus à le détruire par leurs attaques, que l'Arabe ne parvient à ébranler les Pyramides, lorsque passant à leur pied, il les insulte par un coup de lance. Tôt ou tard, les hommes de bonne foi seront amenés, par la suite des idées et la chaîne des choses, à dire du Nouveau-Testament, ce que Eichorn a dit de l'Ancien:

« Quiconque scrute la question de l'authenticité des « livres de l'Ancien Testament, avec science et im- « partialité, affirmera cette authenticité. Pour la mettre « en doute, *il faudrait être un sceptique ignorant et* « *stupide.* »

X.

JÉSUS-CHRIST.

I. *Jésus-Christ n'est pas Dieu.* — II. *C'est un homme comme nous, un homme comme les autres. — Ou bien, si l'on veut, c'est un grand législateur, un grand philosophe, mais seulement un homme.*

I. Jésus-Christ n'est pas Dieu. — Mais Dieu a dû s'incarner, c'est-à-dire, apparaître sur la terre sous une forme humaine. C'est là une vérité attestée par toutes les nations, qui ont attendu un DOCTEUR-DIEU, un LÉGISLATEUR-DIEU, un ROI-DIEU, un RÉDEMPTEUR-DIEU, un Médiateur-Dieu, en un mot, un Homme-Dieu. Il faut que cet HOMME-DIEU se trouve quelque part, car une idée universelle ne peut être une chimère, et, par là même, répond nécessairement à une réalité. Nous disons que Jésus-Christ est L'HOMME-DIEU attendu par l'humanité ; vous prétendez, au contraire que ce n'est pas lui. Alors, nous vous prions de nous indiquer, selon vous, le véritable Messie. Vous ne répondez pas, ou vous nous donnez des réponses aussi banales que vos objections et pires que le silence. Nous restons dans notre foi en disant : *Jésus-Christ a réalisé l'idée messianique, au sein du*

peuple Juif en particulier, qui avait mission de conserver les traditions et les prophéties ; donc, il est le vrai Messie, le Messie promis par Dieu et attendu par le genre humain. Si vous ne voulez pas reconnaître le Christ pour le Messie, il faut que vous reconnaissiez comme tel, Apollon, Bacchus, Mahomet, ou quelqu'un de ces messies fanfarons qui ont surgi dans notre siècle ; or, tout cela n'est pas sérieux. Qui voudrait adorer comme le *Messie de Dieu*, des hommes qui, par leur doctrine et par leur conduite, se sont montrés les émissaires de Satan et les apôtres de l'enfer ?

Jésus-Christ n'est pas Dieu. De même que l'on reconnaît l'arbre à ses fruits, on reconnaît le Christ à ses œuvres. En même temps que Jésus s'est affirmé comme Dieu, il a fait des œuvres divines pour prouver la vérité de son affirmation : il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la droite marche aux boiteux ; dès lors, qu'avez-vous encore à objecter ? Vous dites que *toute puissance doit montrer ses titres* ; Jésus vous montre des titres divins ; encore un coup, qu'avez-vous à objecter ? A des œuvres divines, ne devez-vous pas le reconnaître pour Dieu ? S'il n'est pas Dieu, il n'est qu'un imposteur ; s'il n'est qu'un imposteur, il faut admettre que l'homme peut, par lui-même, faire des œuvres divines. Or, je le demande, n'est-il pas plus facile de croire à un HOMME-DIEU, que de croire à un homme qui, avec ses seules forces, accomplit des œuvres divines ?

Jésus-Christ n'est pas Dieu. Qu'avez-vous à répondre, pour étayer votre thèse, au raisonnement lumineux que je viens d'exposer ?

Direz-vous que Jésus *ne s'est pas affirmé comme Dieu ?* Toutes les pages de l'Évangile, que j'ai démontré être véridique, vous donnent le démenti le plus solennel. Ne pouvant tout citer, je me contenterai de rappeler quelques paroles.

Les Juifs demandent à Jésus s'il est Dieu, et il répond : « Les œuvres que je fais au nom de mon Père, « rendent témoignage de moi. Moi et mon Père nous « sommes UN SEUL ÊTRE (1). » Si les Juifs veulent le lapider, c'est parce que étant homme, il *se donne comme Dieu* (2). Enfin, Caïphe l'ayant adjuré en lui disant ; « Au nom du Dieu vivant, parle, es-tu le Christ, le Fils « du Dieu vivant ? » Le Sauveur répond : « *Oui, tu l'as* « *dit* : JE LE SUIS (3). »

Direz-vous *qu'il est douteux que Dieu puisse faire des miracles ?* « Cette question sérieusement traitée, « répond Rousseau, serait impie si elle n'était absurde. « Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résou- « drait négativement que de le punir, *il suffirait de* « *l'enfermer*. Mais aussi quel homme a jamais nié que « Dieu pût faire des miracles (4) ? » Tous les philosophes, à moins de se déclarer panthéistes, c'est-à-dire de rompre avec la raison, sont obligés d'admettre la *création*, qui est sans contredit le plus grand de tous les miracles. Si Dieu a pu faire le plus grand de tous les miracles, pourquoi ne pourrait-il pas en faire d'autres ? Celui qui a créé la nature, ne pourra-t-il pas changer le cours de la nature ? N'est-ce pas un

(1) Joan., x, 24, 30.
(2) Ibid., 33,
(3) Math., xxvi, 63.
(4) Rousseau, *Lettres de la Montagne*.

principe universellement reçu que *celui qui peut plus, peut moins?* Est-il plus difficile à Dieu de nourrir le genre humain en multipliant les pains que de le nourrir en multipliant les grains de blé, ce qu'il fait tous les jours? Supposer des bornes à la puissance de l'être infini, n'est-ce pas se contredire? N'est-ce pas nier l'existence de l'être infini? Et ainsi la négation de la possibilité des miracles ne conduit-elle pas à l'athéisme? Les rationalistes, qui rejettent les miracles de l'Évangile, ne sont-ils pas obligés d'admettre des miracles bien plus extraordinaires? Le matérialiste, qui admet la transformation successive du minéral en végétal, du végétal en animal, de l'animal en homme, et qui ne voit en nous que de la matière transformée, ne doit-il pas paraître un miracle à ses propres yeux? Le panthéisme, qui admet que l'homme est sorti spontanément du *Grand-Tout*, n'admet-il pas un fait contraire aux lois actuellement régnantes et, en conséquent n'admet-il pas un miracle? Les fatalistes, qui sont obligés de reconnaître des exceptions sous le règne de l'inexorable nécessité, ne sont-ils pas condamnés, par là même à reconnaître des faits dont ils ne peuvent se rendre compte scientifiquement et qui dans leurs systèmes sont, non pas des miracles, mais bien des contradictions?

Direz-vous que Jésus-Christ *n'a pas fait de miracles?* Mais le miracle le suit partout, on peut dire que de même qu'il *a passé en faisant le bien*, il a passé en faisant des miracles. Bayle s'écrie : « Il faut avoir *un front d'airain* pour nier les miracles rapportés dans les Livres saints (1).

(1) Diction., art. *Spinosa*.

Direz-vous que les miracles de Jésus-Christ *ne sont pas des miracles dans toute la force théologique de l'expression?* qu'il a opéré ses cures par des moyens humains, comme la *médecine*, le *magnétisme?*

La médecine est un *art*, et tout art a besoin d'être appris. Dans quelle école Jésus a-t-il étudié la physiologie? Sur quel amphithéâtre a-t-il fait son cours d'anatomie? — A un médecin il faut des *remèdes*; Jésus guérit sans remède, par l'efficace toute-puissante de sa parole. A un médecin il faut *le temps et le travail plus ou moins lent de la nature*; Jésus guérit instantanément. A un médecin il faut *l'étude des symptômes* pour arriver à connaître la nature du mal; Jésus guérit sans voir son malade, sans même demander quelle est la nature de sa maladie. A un médecin il arrive des *insuccès*, Jésus réussit partout et toujours. Celui qui, après cela, prétendrait que Jésus n'est qu'un thérapeute, ne me démontrerait-il pas qu'il est lui-même peu philosophe?

Quant au *magnétisme*, il est d'origine moderne; comment supposer que Jésus-Christ ait opéré des cures à l'aide d'une *science* qui n'existait pas de son temps? Trouvez dans les procédés de Jésus les passes, le sommeil, et les lenteurs magnétiques? A quels aveugles de naissance les magnétiseurs ont-ils donné la vue? A quels morts ont-ils rendu la vie? Quand se sont-ils ressuscités eux-mêmes? Puis, Jésus ne guérit-il pas *à distance*, c'est-à-dire, dans des conditions telles que le magnétiseur ne peut atteindre le magnétisé? Enfin, Jésus n'a-t-il fait des miracles autres que la guérison des malades? Je serais curieux de savoir quel rapport

il y a entre la thérapeutique ou magnétisme et le miracle de la multiplication des pains, ou de la marche sur les eaux.

Direz-vous que Jésus *n'a pas fait ses miracles en confirmation de sa mission?* Mais sans cesse il les allègue ou les invoque comme des preuves de sa Divinité. Deux disciples de Jean viennent lui demander s'il est le véritable Messie, et pour toute réponse, il opère des miracles sous leurs yeux, en disant : « Allez « annoncer à Jean ce que vous avez vu et entendu, les « aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds « entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés (1). » Ailleurs il répond aux Juifs : « Si « je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez « point ; mais si je les fais, quand même vous ne me « croiriez pas, croyez à mes œuvres, *operibus cre-« dite* (2). »

Direz-vous que les miracles *ne prouvent rien en faveur de la mission divine de Celui qui les opère, ou de la vérité de la doctrine qu'il annonce ?* Je l'ai établi, le miracle est un fait divin. Étant un fait divin, il prouve que la divinité a mis sa puissance à la disposition de celui qui l'opère, il prouve par là même que celui qui l'opère n'est pas menteur. Si Jésus, qui s'est affirmé *Dieu*, ne l'était pas, il faudrait arriver à cette conclusion, que Dieu, en lui donnant le pouvoir de faire des miracles, a protégé un faux prophète, et accrédité le mensonge, lui qui est la Vérité substantielle. Quel horrible blasphème ! *La nature*, a dit

(1) Luc. VII, 22,
(2) Joan ; XI, 38.

Rousseau, *n'obéit pas aux imposteurs*. Or, elle a obéi à Jésus, donc Jésus n'est pas un imposteur ; si Jésus n'est pas un imposteur, il n'a pas trompé le genre humain, il est réellement ce qu'il s'est affirmé, il est l'Homme-Dieu. C'est ainsi que le miracle prouve à la fois, et la *mission divine* de Celui qui l'opère et la *vérité de la doctrine* qu'il annonce.

Direz-vous que le miracle *de la résurrection de Jésus-Christ*, pour citer un miracle particulier, *n'a pas eu lieu* ? Pour défendre votre assertion, il vous faut établir ou que Jésus n'est pas réellement mort, ou que les apôtres ont enlevé son corps, pendant que les Juifs, chargés de le garder, étaient plongés dans un profond sommeil (1). Si vous prétendez que Jésus-Christ *n'est pas réellement mort*, vous êtes contredit par l'Évangile qui nous affirme en termes exprès que Jésus-Christ *rendit l'esprit* (2), qu'*il expira* (3), et que les soldats étant venus pour lui rompre les membres, ils ne les lui rompirent pas, parce qu'*ils le trouvèrent mort* (4). Si vous prétendez que Jésus-Christ *a été enlevé de son sépulcre* à l'insu des gardes qui s'étaient endormis, nous vous demanderons *comment pouvez-vous le savoir*, puisque les gardes qui seuls auraient pu s'en apercevoir et en rendre témoignage, *dormaient*. Vous ne pouvez invoquer en faveur de votre thèse que *des témoins qui dorment*, n'est-ce pas une preuve que

(1) *Dicite quia discipuli ejus nocte venerunt, vobis dormientibus*. (Matth., XXVIII, 13).
(2) *Emisit spiritum* (Math., XXVII, 50)
(3) *Exspiravit* (Marc, XV, Luc. XXXIII. 47.)
(4) *Ut viderunt eum jam mortuum*. (Joan., XX, 33.)

vous dormez vous-même? Votre cause n'est-elle pas mauvaise? Ne devez-vous pas l'abandonner pour jamais? *Si les gardes dormaient,* dit saint Augustin, *comment ont-ils pu voir? S'ils n'ont rien vu, comment peuvent-ils être témoins* (1).

Direz-vous que *les Apôtres n'ont pas fait de miracles*? Vous n'avez donc pas lu les *Actes des apôtres*, qui sont dignes de foi et nous montrent le miracle confirmant sans cesse les enseignements des premiers prédicateurs de l'Évangile? — D'ailleurs, qu'étaient les apôtres? Des hommes sans culture, pour la plupart des hommes sans argent, sans armée, sans éloquence, des hommes sans popularité, parce qu'ils font un devoir de ce que le monde abhorre et un crime de ce qu'il adore. Je le demande, de tels hommes n'ont-ils pas fait le plus grand de tous les miracles en convertissant l'univers, et en amenant les Césars à s'incliner devant la Croix qui n'était, jusqu'à eux, qu'un gibet infâme auquel on pendait les malfaiteurs? L'établissement du christianisme par les Apôtres n'est-il pas un fait tellement miraculeux qu'il suffit à lui seul pour démontrer, *et que les apotres sont des hommes divins, et que le Christ, qui les a envoyés, est Dieu*?

Un dilemme bien simple suffit ici au chrétien, pour porter un défi solennel aux ennemis de sa foi. Ou bien les Apôtres ont fait des miracles, ou bien ils n'en ont pas fait. *S'ils en ont fait*, tout est dit, ils sont des hommes divins envoyés par un Homme-Dieu. *S'ils*

(1) *Si dormiebant, quid videre potuerunt? Si nihil viderunt, quomodo testes sunt?* (Enarr. in Psal. LXIII. v. 15 Ed. B. Tom. 4, col. 624.)

n'en ont pas fait, tout est dit encore, la conversion du monde sans miracles est le plus grand, le plus étonnant, le plus incompréhensible, le plus miraculeux des miracles, s'il est permis d'employer cette expression (1). Quelque raisonnement que fasse l'incrédule, il se prend lui-même dans ses propres filets; en niant le miracle, il le ramène. Les efforts qu'il fait pour échapper à Charybde, le font tomber en Scylla.

Direz-vous qu'il n'y a plus de miracles? Il s'en opère sans cesse. Constamment, en effet, l'Église inscrit des noms nouveaux dans son martyrologe. Or, on sait que la canonisation suppose que plusieurs miracles ont été opérés par l'intercession de la personne canonisée.

Il n'y a plus de miracles. Est-ce bien vrai? Le grand miracle de la conversion du monde ne se renouvelle-t-il pas tous les jours? Un pécheur qui se convertit, c'est-à-dire qui rompt avec lui-même et avec son passé, pour devenir un homme nouveau, malgré la puissance de l'habitude; un rationaliste qui tout à coup devient croyant; un scélérat, un galérien qui se confesse, ne sont-ils pas des miracles dans l'ordre moral? et ces miracles ne se reproduisent-ils pas sans cesse? Rien n'est indomptable comme le cœur de l'homme, a dit Bossuet, et quand je le contemple soumis, *j'adore.*

Il n'y a plus de miracles. Mais l'Église catholique

(1) *Hoc nobis unum grande miraculum sufficit, quod eam (fidem) terrarum orbis sine miraculis credidit.* De Civit. Dei, l, xxii, c. 5.

subsistant depuis l'origine, malgré les schismes, les hérésies, les persécutions, les sophismes, les feuilletons, les romans, les chansons obscènes, malgré le temps, ce *grand destructeur des choses humaines*, et cela sans être soutenue par aucun appui humain, l'Église catholique n'est-elle pas un miracle de dix-huit siècles, que dis-je ! un miracle de soixante siècles subsistant sous nos yeux ?

Il n'y a plus de miracles. Je suppose que cela soit, qu'importerait ? Les miracles anciens ne sont-ils pas toujours là, ayant la même certitude, la même force probative, que des miracles qui auraient été opérés hier ? De même que les preuves alléguées autrefois par Platon et Aristote, en faveur de l'existence de Dieu, prouvent encore aujourd'hui cette vérité ; de même, les miracles opérés dans les premiers siècles par le Christ et par les apôtres, prouvent encore aujourd'hui la divinité de la religion chrétienne. Qu'importe qu'il n'y ait pas de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, si les anciennes sont toujours bonnes ? Qu'importe qu'il n'y ait pas de nouveaux miracles en faveur de la divinité du christianisme, si les miracles primitifs peuvent encore être invoqués ?

Il n'y a plus de miracles. Je suppose encore que cela soit, qu'importe, si aujourd'hui les miracles ne sont plus nécessaires, parce que le but du miracle est atteint ? Je comprends qu'à l'origine, Dieu a dû donner à son Église le fondement solide des miracles, pour démontrer à l'univers qu'elle est divine, pour attirer à elle les nations. Aujourd'hui que l'Église est établie, que le genre humain est converti, a-t-on le droit d'exi-

ger encore des miracles? Quand un palais est bâti, l'architecte ne disparaît-il pas avec tous les échafauds? Quand un édifice se tient solidement sur lui-même peut-il encore être question de lui donner un fondement? Saint Grégoire le Grand a fait sentir admirablement la force de cette réflexion, en disant que *l'on cesse d'arroser, quand ils ont poussé de profondes racines, les arbres que l'on a plantés* (1).

Il n'y a plus de miracles. Si nous n'avons pas sous les yeux des miracles aussi nombreux que ceux qui furent opérés à l'origine, n'avons-nous pas l'accomplissement des prophéties, qui n'était pas complet pour les premiers chrétiens? Le témoignage qui résulte de l'accomplissement des prophéties a autant de force que celui qui résulte de l'opération des miracles. Qu'importerait, dès lors, que nous n'eussions pas le miracle si nous avions la prophétie? Le Christ ne serait pas sans témoignage dans le monde, cela suffit.

Direz-vous : *Je voudrais bien voir des miracles, je me convertirais.*

Mais les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres ne sont-ils pas visibles à travers le télescope de l'histoire?

Le miracle de la conversion du monde n'est-il pas toujours sous nos yeux, puisque le monde continue à rester chrétien, et que ce qui s'est fait à l'origine, continue à se faire à un certain degré?

(1) *Cum arbusta plantamus tamdiu eis aquam infundimus quousque ea in terra jam coaluisse videamus si semel radicem fixerint, irrigatio cessabit* (Hom. XXIX, in Evang.)

Le miracle de la perpétuité de l'Église, qui est l'un des plus significatifs de l'histoire, ne frappe-t-il pas tous les regards ?

Avouez-le, ce ne sont pas les miracles qui manquent à *vos yeux*, ce sont *vos yeux* qui manquent aux miracles ; il en existe pour qui veut voir. Si les miracles dont je viens de parler ne vous convertissent pas, des morts ressuscités ne vous convertiraient pas non plus. Ce qui est principalement nécessaire pour la conversion, c'est la bonne volonté (1).

Je voudrais bien voir des miracles, je me convertirais. Je vous comprends, il faudrait que Dieu opérât sous les yeux de chaque enfant parvenu à l'âge de raison, des faits miraculeux, afin de porter dans son âme la conviction de la vérité. Mais, dans ce système de miracles continuels, que deviendrait l'ordre de la nature ? Ne serait-il pas l'exception, lui qui est la règle.

Je m'arrête. Ces considérations sur les miracles sont plus que suffisantes pour les hommes qui cherchent la vérité de bonne foi. Quant aux autres, de plus longs développements ne suffiraient pas, car ils ont toujours, quoi qu'on leur dise, quelque difficulté à faire, et à défaut de raison, ils veulent avoir le dernier mot. Parlez-leur par exemple du *miracle de Jonas* englouti par un poisson que Dieu *avait préparé tout exprès* (2) et qui, après trois jours et trois nuits, re-

(1) *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

(1) Præparavit Dominus piscem grandem ut deglutiret Jonam. Jonas, ch. II.

jeta le Prophète tout vivant sur le rivage ; ils commenceront par vous dire que la bouche de ce poisson était trop petite ; montrez-leur un poisson qui ait la bouche assez grande, ce sera le ventre qui fera défaut ; montrez-leur un poisson dont le ventre soit assez considérable, ils vous diront qu'il est absurde de croire qu'on puisse vivre trois jours et trois nuits au fond des eaux : établissez que cela est possible à Dieu, ils vous diront *qu'il n'y a pas de Dieu, que ce n'est là qu'un mot, qu'ils ne croient que ce qu'ils voient et que Dieu c'est le monde.* Ils deviendront matérialistes, panthéistes, athées, plutôt que de se rendre à la vérité (1).

Voyez encore !

Enseignez-leur que Jésus-Christ descendra du ciel, à la fin des temps, pour juger tous les hommes, ils vous diront que cela n'est pas vrai, attendu que Jésus-Christ n'est pas *monté au ciel.*

Démontrez-leur que Jésus-Christ est monté au ciel, ils vous diront qu'il *n'est pas ressuscité.*

Démontrez-leur que Jésus-Christ est ressuscité, ils vous diront qu'il *n'est pas mort,* mais seulement *tombé en léthargie.*

Démontrez-leur que Jésus-Christ est réellement mort, ils vous diront qu'il *n'est pas Dieu.*

Démontrez-leur que Jésus-Christ est Dieu, ils vous diront qu'il n'est pas même un homme, mais seulement *un mythe.*

(1) Voir le miracle de Jonas, Mgr. Mislin. *Les Saints Lieux*, ch: XII.

Démontrez-leur que Jésus-Christ n'est pas un mythe, mais un *personnage historique*, ils prennent congé de vous, en disant, comme les aréopagites à saint Paul : *Nous causerons de cela une autre fois (2).*

XI.

JESUS-CHRIST.

(*Suite.*)

II. **Jésus-Christ c'est un homme comme nous.** — Vous êtes donc un *homme comme lui*. Si vous êtes un homme comme lui, faites ce qu'il a fait, rendez la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts ; renouvelez la face de la terre en réformant le genre humain. Vous vous reconnaissez impuissants à cela, vous vous avouez incapables de faire ce qu'a fait Jésus-Christ ; ne devez-vous pas reconnaître à ce signe que vous n'êtes pas *un homme comme lui* et que, par là même, il *n'est pas un homme comme vous*?

Jésus-Christ est un homme comme nous. C'est-à-dire, pour traduire votre pensée : Je suis un homme comme Jésus-Christ ; comme lui, j'ai droit aux hommages de l'univers, et, si on ne me voue pas un culte, si l'on ne m'élève pas des autels comme à lui, c'est

(2) Art. XVII, 32.

une injustice criante. Moi aussi je suis la voie, la vérité, la vie ; moi aussi je suis un messie. Que l'on me décerne l'apothéose et que l'on m'adore ! N'est-ce pas là le langage de Satan qui a voulu s'élever au-dessus de Dieu, qui est le *Dieu de ce siècle* et qui travaille sans cesse à se faire décerner les adorations que l'humanité ne doit qu'au Christ ? N'est-ce pas le langage de Voltaire qui disait : « *Croyez-vous que Jésus-Christ* « *eut plus d'esprit que moi* (1)? » N'est-ce pas là le langage que tiendra, à la fin des temps, l'antechrist, qui viendra pour supplanter le Christ ?

Jésus-Christ est un homme comme les autres. Comment donc se fait-il qu'il proteste, par ses paroles et par ses exemples, contre ce que disent et ce que font les hommes ? Les hommes aiment le faste et l'orgueil, Jésus fait un devoir de l'humilité. Les hommes recherchent la richesse avec avidité, et la regardent comme le bien suprême ; Jésus élève au rang des plus sublimes vertus la pauvreté volontaire. Les hommes aiment à se donner les basses satisfactions de la vengeance, Jésus dit hautement : *Faites le bien à ceux qui vous haïssent et vous persécutent ; rendez le bien pour le mal, la bénédiction pour la malédiction ; quand on vous frappera sur une joue, tendez l'autre.* Les hommes aiment la volupté, Jésus commande la mortification des sens, la chasteté. Sa vie tout entière est la condamnation de la triple concupiscence qui domine le monde. Après que Jésus a renversé toutes les idoles devant lesquelles le monde

(1) Cité dans *l'Essai sur l'Indifférence*, tom. 1, ch. 9, page 306, note.

s'est de *tout temps prosterné*, après qu'il a résisté au torrent, loin de se laisser entraîner par lui, après qu'il s'est montré si opposé à ce que recherchent et caressent les autres hommes, peut-on dire encore qu'il *est un homme comme les autres*?

Jésus-Christ est un homme comme les autres. Alors, comment se fait-il qu'il *procède si différemment des autres hommes*? Ceux-ci, pour réussir dans leurs entreprises, ont recours à tous les moyens imaginables, parce qu'ils sentent leur faiblesse : ils font appel à la force, à la richesse, au génie, au nombre. Le Christ pour réaliser l'œuvre gigantesque de la conversion du monde à sa doctrine, dédaigne tous les moyens humains, et ne fait appel qu'à la *faiblesse*, à la *pauvreté*, à *l'ignorance*, à la *balayure du monde*, *à ce qui n'est pas*, comme dit saint Paul. Loin de chercher à flatter pour se faire un parti, il dit tout ce qu'il y a de plus propre à soulever contre lui l'opposition la plus formidable. Il veut le succès, et il pèche contre les règles de la prudence humaine la plus vulgaire. Ce n'est pas là agir comme les autres hommes. Jésus-Christ n'est donc pas un homme comme les autres. C'est là agir comme Dieu, qui, étant la puissance infinie, peut compter sur lui-même et sur lui seul. N'est-ce pas une preuve que Jésus-Christ se croit Dieu? et puisqu'il a réussi, n'est-ce pas une preuve qu'il l'est réellement?

Jésus-Christ est un homme comme les autres. S'il en est ainsi, pourquoi l'humanité ne peut-elle pas être indifférente pour lui? Pourquoi faut-il qu'il soit aimé jusqu'à la mort, ou haï jusqu'à la persécution? On ne

se passionne pas jusqu'à donner sa vie pour Alexandre, pour César, pour Constantin. Si Jésus-Christ n'est qu'un homme comme ces hommes, comment expliquer qu'aujourd'hui, après dix-huit siècles, on se dévoue à sa personne jusqu'au martyre, et on aille se faire tuer pour lui jusque dans la Chine et les îles de l'Océanie? Comment expliquer que l'on embrasse encore, en son Nom, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, l'esclavage volontaire? Comment expliquer, d'un autre côté, que le monde et l'enfer jettent les hauts cris, quand sa cause obtient quelque victoire? Si Jésus-Christ était un homme comme les autres, comme Mahomet, comme Luther, comme Socrate, les profanes ne lui tiendraient-ils pas la main en disant : *C'est un des nôtres.*

Jésus-Christ est un homme comme les autres? Mais non, *car il échappe à la loi générale et universelle à laquelle tous les hommes sont soumis.* En effet, tout homme subit nécessairement, en traversant la vie, l'influence du milieu dans lequel il se développe. Nous nous modelons instinctivement sur ce qui est autour de nous, croyant ce que nous voyons croire, faisant ce que nous voyons faire. L'homme est un être imitant, parce qu'il est un être enseigné ; les idées régnantes exercent toujours à un certain degré leur empire sur lui. Au sein de chaque peuple, il existe un type que chaque particulier reflète plus ou moins. Un Romain a des idées romaines, un Grec a des idées grecques, un Barbare a des idées barbares, un homme du dix-neuvième siècle, a l'esprit du dix-neuvième siècle. N'est-il pas évident, d'après cela, que si Jésus-

Christ n'était qu'un homme, il aurait reflété le *type judaïque*, lui qui est né et s'est développé au sein de la Judée? Or, non-seulement il ne reflète pas le type judaïque au-dessus duquel il s'élève infiniment, mais il ne reflète aucun type connu, ni le type grec, ni le type romain, ni le type indien ; il y a plus, loin de refléter un type local et particulier ; il est le type général et universel que tous doivent imiter ; il est l'HOMME. N'est-ce pas une preuve qu'il n'est pas une *individualité humaine*, et que par là même il est une *individualité divine?* N'est-ce pas une preuve qu'il n'est pas *un homme comme les autres.*

Jésus-Christ est un homme comme les autres. Tout homme, quel qu'il soit, a ses défauts ; nul n'est parfait, nos vertus elles-mêmes ont leur excès et personne ne sait se tenir dans le vrai milieu. Le juste pèche un grand nombre de fois, et celui qui se dit sans faute, est un menteur qui s'illusionne et qui s'abuse. On trouve des taches dans les astres les plus brillants de l'histoire. Or, ici encore, le Christ échappe à la loi générale à laquelle sont soumis les enfants d'Adam ; il est pur et sans tache ; on trouve en lui, je ne dirai pas aucun péché, mais aucune imperfection. Sa vie est le modèle ineffable de toute vie. L'imiter de loin, c'est avoir fait un grand progrès. De même que le plus noble usage que l'on puisse faire de son intelligence, c'est de s'appliquer à connaître sa doctrine ; de même le plus noble usage que l'on puisse faire de sa volonté, c'est de s'appliquer à pratiquer ses préceptes. Si Jésus échappe, ici encore, à la loi générale et universelle à laquelle *tous les autres hommes* sont soumis, n'est-ce

pas une nouvelle preuve qu'il n'est pas *un homme comme les autres.*

III. **Jésus-Christ, c'est un grand législateur, un grand philosophe, un grand bienfaiteur de l'humanité si l'on veut, mais seulement un grand homme.**

A qui le comparerons-nous ? Sans doute à ce qu'il y a de plus grand sur la terre, puisque vous daignez lui donner le surnom de *grand*. Or, je dis que Jésus ne peut être comparé à rien, et que rien ne lui est comparable.

A qui, en effet, comparerons-nous Jésus-Christ ?

Est-ce à *Socrate*, le premier des Athéniens et par là même le premier des Grecs et le premier des hommes ?

La comparaison a été faite par un écrivain qui n'est pas suspect, par Rousseau. « Quel préjugé, a-t-il dit, « quel aveuglement, ou quelle mauvaise foi ne faut-il « point avoir pour *oser comparer* le fils de Sophronis- « que au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! « Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, « soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si « cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si « Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un « sophiste. Avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce « abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait- « il pris chez les siens, cette morale élevée et pure « dont *lui seul* a donné les leçons et l'exemple ? Du « sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse « se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques « vertus honora le plus vil de tous les peuples. La « mort de Socrate philosophant tranquillement avec « ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ;

« celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, « raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible « qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe « empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui « pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie « pour ses bourreaux acharnés. » — Et quelle a été la conclusion? La voici : « *Oui, si la vie et la mort « de Socrate sont d'un sage,* LA VIE ET LA MORT DE « JÉSUS SONT D'UN DIEU (1).

Est-ce à *Platon*?

Platon n'a pu réussir à fonder sa république que sur le papier, et s'il fût parvenu à la réaliser dans les faits, il n'aurait abouti qu'à produire le malheur et la dégradation de l'espèce humaine.

Est-ce à *Aristote*?

Il y a, entre les livres éthiques et politiques du philosophe et l'Évangile, toute la distance qu'il y a entre le ciel et la terre. Aristote, pour être un vaste n'a pas su plus que les autres philosophes se tenir à génie, l'abri de l'erreur, ainsi que nous l'avons vu. Pour lui, la Providence s'arrête à la lune ; pour lui encore, l'esclave n'est pas un homme, mais une chose.

Est-ce à *Alexandre*?

Aux yeux du philosophe, le conquérant macédonien a-t-il été autre chose qu'un *brigand en grand,* comme les pirates étaient des *brigands en petit*? Qu'a-t-il fait? Il a établi par la force des armes un empire matériel, tandis que Jésus a fondé, par les seules armes de la parole, la *cité des esprits.* On a loué le fils de Philippe

(1) Emile, liv. iv.

d'avoir rendu à Porus ses États : ne devait-on pas plutôt lui faire un crime de l'en avoir spolié ? On lui a fait une gloire d'avoir cru à la fidélité de son médecin au péril de sa vie. Mais l'histoire nous apprend que, s'il accepta le breuvage présenté par Philippe, c'est parce que la prudence lui disait qu'il fallait mieux se confier à un médecin d'une fidélité douteuse, que périr d'une maladie qui allait le conduire certainement au tombeau. Y a-t-il là beaucoup d'héroïsme ? Enfin, enflé par ses victoires, Alexandre voulut l'apothéose, et finit par se rouler dans la boue de toutes les hontes et de toutes les turpitudes.

Est-ce à *Cicéron*, à *César* ?

Il n'y a pas même matière à comparaison.

Est-ce à *Sénèque* ?

Il fut le précepteur et l'approbateur de Néron. Il écrivait sur la pauvreté avec une plume d'or. On sait enfin qu'il finit par se donner la mort, après avoir fait des libations en l'honneur du faux dieu Jupiter.

Est-ce à *Solon*, à *Lycurgue*, à *Numa*, à tel autre législateur que vous voudrez ?

Les lois de ces hommes tant vantés, sont impuissantes à gouverner leur vie. Leurs Codes, ne sont que trop souvent, dans l'ordre pratique, ce que sont les systèmes des philosophes dans l'ordre théorique. Ils seraient irréprochables, que tout ne serait pas dit. Il ne suffit point, en effet, de porter des lois justes, il faut encore savoir les faire observer. Enfin, les sociétés fondées par ces hommes ont péri, tandis que l'Église, fondée par Jésus-Christ, est toujours vivante et porte le cachet de l'immortalité.

Est-ce à *tous les philosophes ensemble* ?

Jésus a fait à lui seul ce que n'ont pu faire les sages de tous les temps et de tous les lieux, bien qu'ils aient été armés de tous les moyens humains de succès : IL A RÉFORMÉ LE GENRE HUMAIN.

Est-ce à *Caton* le Censeur ?

Pour ne rien dire de l'immoralité et de la cupidité de ce fier Romain, je me contenterai de rappeler un fait de sa vie. S'étant aperçu un jour, dans certains jeux publics, que sa présence gênait le peuple, il se retira *pour laisser libre cours à la licence.*— Le beau *censeur* ! Le beau *réformateur* ! Le beau *préfet des mœurs* ! comme on devait dire plus tard.

Est-ce à *Scipion* ?

Mais accusé devant le peuple, l'Africain fit son éloge « en disant : « C'est à pareil jour que j'ai vaincu An- « nibal et les Carthaginois ; venez, allons au Capitole « rendre grâces aux dieux. » Le plus sage des hommes avait dit dans le même sens : « Je me condamne à « être nourri dans le prytanée aux dépens de la répu- « blique, en récompense de mon zèle pour l'instruction « de la jeunesse. » Comme Scipion et Socrate, Jésus aurait pu se prévaloir de sa doctrine et de ses bienfaits, *il se tait*, n'opposant que le pardon à l'insulte et au blasphème. N'y a-t-il pas entre sa conduite et celle de Scipion toute la distance qui existe entre Dieu et l'homme ?

Est-ce à *Mahomet ?*

Mais si le faux prophète de la Mecque est parvenu à se faire des disciples, c'est, ou en mettant le pied sur la gorge, ou en promettant pour ciel un mauvais

lieu, dans lequel on se livrerait à d'éternelles orgies. Bossuet a admirablement caractérisé la religion établie par cet imposteur, dans ces paroles : *Religion monstrueuse qui se dément elle-même, a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tous miracles ses armes* (1).

Est-ce à *Napoléon le Grand ?*

Mais ce héros, dont la présence seule enchaînait la victoire et gagnait les batailles, a fait lui-même la comparaison, et a proclamé qu'il n'était qu'un homme et que Jésus-Christ est Dieu. Pensif sur le roc de Sainte-Hélène, il disait à Montholon : « Je me connais en hommes et je vous dis que « Jésus-Christ N'EST PAS UN HOMME (2). » Et au général Bertrand : « Assas-« siné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le « temps, et mon cadavre va être rendu aussi à la « terre pour y devenir la pâture des vers. Voilà la « destinée très prochaine du grand Napoléon. Quel « abîme entre ma misère profonde et le règne éter-« nel du Christ, prêché, aimé, adoré, vivant dans tout « l'univers ! Est-ce là mourir ; n'est-ce pas plutôt « vivre ? *Voilà la mort du Christ,* — VOILA CELLE « DE DIEU (3). »

Si Jésus-Christ ne peut être comparé à rien *d'humain*, tant il est au-dessus de tout, comment oser prétendre qu'il n'est qu'un grand homme ? Comment ne pas reconnaître qu'il est Dieu ?

(1) Panég. de saint Pierre de Nolasque.

(2) Conversations religieuses de Napoléon, par le chevalier de Beauterne, p. 116, en note.

(1) Mémoires du général Bertrand.

Jésus-Christ est un grand homme. S'il n'est que cela, où est la Providence, qui a permis qu'un homme s'attirât des adorations et des prières que l'humanité ne doit qu'au Dieu créateur ? Ne faut-il pas dire que Dieu lui-même a trompé l'humanité, en permettant que l'erreur revêtît des caractères de vérité aussi frappants ? « *Il n'y a pas de Dieu dans le ciel*, c'est « encore Napoléon qui parle, si un homme a pu con- « cevoir, exécuter avec un plein succès, le dessein « gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, « en usurpant le nom de Dieu (1). » La Bruyère avait déjà dit : « Il m'est plus doux de nier Dieu que de l'ac- « corder avec une tromperie si spécieuse et si entière ; « mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis « donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est « fait (2). »

Je vais plus loin, et je dis que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, *il n'est pas même un grand homme.* En effet, Jésus a affirmé qu'il est Dieu ; s'il ne l'est pas, il n'est qu'un fourbe, un imposteur, un scélérat, qui, loin de mériter les adorations du genre humain, ne mérite que son exécration.

Ne voyez-vous pas qu'en vous bornant à ne faire de Jésus qu'un grand homme, vous en faites le dernier des hommes ? Ne voyez-vous pas qu'en en faisant le dernier des hommes, vous vous rendez ridicule et vous soulevez toute conscience honnête ? Si la conclusion à laquelle vous aboutissez vous répugne,

(1) Mémoires du général Bertrand.
(2) *Des Esprits-forts.*

sachez répudier le principe qui l'engendre ; si elle ne vous répugne pas, subissez comme châtiment le mépris de quiconque a conservé le sentiment du beau moral, et acclamez Judas, Hérode, Pilate, Néron, Dioclétien, Julien l'Apostat, qui, dans votre opinion, ont bien mérité de l'humanité, en trahissant, en condamnant, en tuant et en persécutant le Christ.

Comment, d'ailleurs, concilier avec le caractère de Jésus-Christ le rôle d'imposteur qu'on veut lui faire jouer ? Comment supposer qu'il soit monté jusqu'au Calvaire et qu'il ait subi la plus cruelle et la plus ignominieuse des morts, uniquement pour se donner le plaisir de tromper le genre humain ?

Quelqu'un demandera peut-être ici : Comment il se fait que Jésus, s'il est Dieu, ait eu, depuis l'origine, un si grand nombre d'adversaires ?

A cela je réponds *premièrement :* Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment se fait-il que, depuis l'origine, il ait eu des disciples si nombreux, et si dévoués ?

Je réponds *secondement :* Que s'il a eu tant d'ennemis, c'est précisément parce qu'il est Dieu ; les hommes corrompus et pervers ont nécessairement dû repousser Celui qui opposait à leur perversité et à leur corruption sa rectitude divine.

Je réponds *troisièmement :* Que les adversaires du Christ ont servi sa cause par les excès mêmes dans lesquels les a jetés leur opposition, et qu'en conséquence, leur grand nombre ne doit pas faire vaciller votre foi. Qui ne s'attache plus fermement au Christ en songeant qu'on ne trouve guère dans les rangs de ses ennemis déclarés que des blasphémateurs, des

hommes perdus de mœurs, des violateurs de toutes les lois divines et humaines, des contempteurs de la nature et de la conscience?

Je réponds *quatrièmement :* Qu'il y a des hommes qui mettent leur grandeur, tant leur orgueil est profond, à mépriser ce qu'il y a de plus grand, et qui par là même s'attaquent de prime-abord à Jésus-Christ, afin, par ce seul coup, de mettre tout sous leurs pieds. Ne pouvant arriver à la gloire par les voies légitimes, ils cherchent à y arriver par le paradoxe ou le crime ; ne pouvant être des Michel-Ange, ils font les Erostrate. Leur opposition a pour raison, non pas la science et la conviction, mais la vanité et le misérable désir de faire parler d'eux ; elle ne doit donc avoir de valeur qu'à leurs propres yeux.

En dépit de toutes les objections, le génie a cru que Jésus-Christ est non pas un homme divin, mais un *homme* DIEU.

« *Newton*, dit le comte de Maistre, croyait à l'In-« carnation du Verbe ; mais Platon, je pense, « croyait peu à la naissance merveilleuse de Bacchus (1). »

Kepler, cet homme immortel qui a écrit son nom dans les cieux, n'a pas craint d'intituler ainsi un de ses ouvrages : DE L'ANNÉE VÉRITABLE DANS LAQUELLE LE FILS DE DIEU A PRIS LA NATURE HUMAINE (2).

(1) Considérat. sur la France.

(2) *De vero anno quo Dei Filius humanam naturam assumpsit* (Joh. Kepleri Commentiacula).

Combien ces grands hommes se montrent supérieurs à nos savants qui n'osent pas même nommer Jésus-Christ, tant ils évitent de s'expliquer sur lui !

Pascal a écrit ses pensées : « Jésus-Christ est UN « DIEU dont on s'approche sans orgeuil et sous lequel « on s'abaisse sans désespoir. » — « Mahomet s'est « établi en *tuant*, Jésus-Christ en *faisant tuer les* « *siens ;* Mahomet en *défendant de lire*, Jésus-Christ « en *ordonnant de lire*. Enfin, cela est si contraire, « que, si Mahomet a pris la voie de réussir humaine-« ment, Jésus-Chrisi a pris celle de périr humaine-« ment. Il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, « le christianisme devait périr, s'il *n'eût été soutenu* « *par une force toute divine* (1)

Nous avons entendu *Rousseau.*

Nous avons entendu *Napoléon.*

Concluons en disant avec Chateaubriand :

« Non ! quand la voix du monde entier s'élèverait « contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la « philosophie se réuniraient contre ses dogmes, « jamais on ne nous persuadera qu'une religion fon-« dée sur une pareille base, soit une religion humaine. « Celui qui a pu faire *adorer une croix*, Celui qui a « offert pour objet de culte aux hommes *l'humanité* « *souffrante*, la *vertu persécutée*, Celui-là, nous le jurons, *ne saurait être qu'*UN DIEU (2). »

(1) Pensées, 2e partie, art. x et XII.
(2) Génie du Christianisme.

XII.

L'ÉGLISE.

I. *L'Église n'est pas d'institution divine* — II. *Je veux bien obéir à Dieu mais pas à des hommes comme moi.* — III. *Les prêtres sont des hommes comme les autres.* — IV. *Ils font leur métier, car ils ne voient dans leurs fonctions qu'un moyen de vivre, et ils ne croient pas à ce qu'ils disent.* — V. *Laissez-les dire.* — VI. *Voltaire n'a-t-il pas écrit* :

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

I. **L'Eglise n'est pas d'institution divine.** — Mais qui donc l'a établie ? Nest-ce pas Jésus-Christ, qui est Dieu ? N'est-ce pas lui qui a institué les Apôtres ses *plénipotentiaires*, lorsqu'il leur a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, « je vous envoie (1). » N'est-ce pas lui qui les a constitués *infaillibles*, par ces paroles : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui « vous méprise me méprise, et celui qui me méprise, « méprise Celui qui m'a envoyé (2) ? » N'est-ce pas lui

(1) Joan., xx, 21.
(3) Luc, x, 16.

qui a donné aux successeurs des Apôtres le même pouvoir qu'aux Apôtres eux-mêmes, par ces autres paroles : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à LA « CONSOMMATION DES SIÈCLES (1) ? »

L'Église n'est pas d'institution divine. Elle n'a donc pas été, selon vous, instituée à l'origine par le Christ en personne. Dites-nous, alors, quand elle l'a été ? Est-ce au quatrième siècle ? Mais, à cette époque, la hiérarchie existe partout, enseignant et gouvernant sous la direction suprême du successeur de Pierre. Est-ce au troisième siècle ? Même phénomène. Est-ce au second siècle ? Même phénomène encore. Est-ce au premier siècle ? Toujours même phénomème. Si l'Église n'est pas d'institution divine, que les adversaires nous disent *quand*, *où*, *par qui*, elle a été instituée ; qu'ils citent *les temps*, *les lieux*, *les personnes*. Jusque-là, ils ne sont pas recevables.

L'Église n'est pas d'institution divine. Vraiment ! Vous n'avez donc pas lu l'histoire. Comment l'Église s'est-elle *établie* dans le monde ? Malgré le fer et le feu, malgré les politiques et les sophistes, malgré les passions et les vices, malgré les bourreaux et les empereurs, qui furent obligés de céder le poste aux Souverains-Pontifes, malgré toutes les forces humaines liguées contre elle. Si l'Église n'était qu'une institution humaine, aurait-elle pu s'établir sans aucun moyen humain, malgré toutes les forces humaines ? Non, sans doute. Or, cependant, elle l'a pu. N'est-ce pas une preuve qu'elle est de Dieu, et non pas de l'homme ?

(1) Matth., XXVIII, 20.

L'Église n'est pas d'institution divine. Comment l'Église s'est-elle *perpétuée?* Comme elle s'est établie, à travers des obstacles et des difficultés de tout genre. Elle s'est perpétuée, malgré Alaric, malgré Genséric, malgré Attila ; elle s'est perpétuée malgré les hérésies, les schismes, les faux cultes ; malgré Arius, malgré Photius, malgré Mahomet, malgré Luther et Calvin ; elle s'est perpétuée malgré la barbarie et la civilisation, malgré les ténèbres du moyen-âge et les lumières de la philosophie, comme vous dites, malgré la corruption et le massacre de ses enfants. Bien loin qu'elle ait succombé à tant et à de si grandes épreuves, elle est sortie de chacune d'elles plus forte et plus pure ; les coups qu'on lui a portés pour la détruire, n'ont servi qu'à la consolider ; le sang de ses martyrs a été une semence de nouveaux fidèles ; la persécution n'a eu d'autre effet que de la retremper dans son principe, qui est le Christ persécuté. On peut encore répéter aujourd'hui, avec vérité, cette parole de Théodore de Bèze : *L'Église est un enclume qui a usé tous les marteaux.* Et par quel moyen l'Église s'est-elle soutenue au milieu de tant d'épreuves? *Par sa seule fermeté,* dit Bossuet. N'est-ce pas une preuve qu'elle est assise sur un fondement divin, et que Celui qui la soutient est Celui-là même qui soutient l'univers de sa main puissante? Pour comprendre que l'Église, qui s'est établie et s'est conservée divinement, est une institution divine, il suffit d'avoir les yeux ouverts, tant la conséquence est rigoureuse.

L'Église n'est pas d'institution divine. Elle est donc d'institution humaine. Si elle est d'institution

humaine, comment concevoir qu'elle soit si différente des autres institutions humaines? Elle est *une*, tandis que partout, en dehors d'elle, on ne trouve que la contradiction, la division, la guerre; elle est *sainte*, tandis que, en dehors d'elle, tout est gangrené et corrompu; elle est *catholique*, tandis que toutes les autres sociétés sont locales; elle est *aussi antique que le monde*, tandis que les autres sociétés sont loin d'embrasser la totalité des siècles; elle produit des œuvres surnaturelles, tandis que les autres sociétés ne produisent que des œuvres naturelles; heureuses, mille fois heureuses, quand elles n'en produisent pas de diaboliques! Si l'Église est une société tout à fait différente des sociétés humaines, n'est-ce pas une preuve qu'elle est une société divine? Du reste, un seul mot dit tout. Il y a, dans l'Église, des saints qui font des miracles; d'un côté, Dieu est avec ces saints, puisqu'ils font des œuvres divines; d'un autre côté, ces Saints sont avec l'Église, puisqu'ils combattent sous ses étendards, Dieu est donc aussi avec l'Église, et par là même l'Église est divine.

L'Eglise n'est pas d'institution divine. Quoi! Ne comprendrez-vous jamais qu'il était nécessaire que le Christ établît une autorité pour enseigner, commander, réprimander et lutter en son nom? Ne comprendrez-vous jamais que, s'il ne l'eût fait, il eût abandonné la vérité sans défense, à la merci de ses ennemis; laissé inachevé le grand œuvre de la rédemption, pour lequel il avait donné son sang et sa vie? Ne comprendrez-vous jamais qu'il se serait arrêté au milieu de la carrière, comme s'il eût été impuissant à

la fournir tout entière ? Or un Dieu peut-il agir ainsi ? Ne doit-il pas tirer les conséquences des principes qu'il pose ? Ne faut-il pas de deux choses l'une : ou qu'il ne commence pas, ou qu'il aille jusqu'au bout, s'il a une fois commencé ? Le spectacle qui nous est donné chaque jour par le protestantisme ne démontre-t-il pas que le christianisme sans l'Église, c'est la protestation ou la négation universelle ?

II. **Je veux bien obéir à Dieu, mais pas à des hommes comme moi.** — Commençons par observer que dans le prêtre, comme dans le père, comme dans le prince, il y a deux hommes : l'homme privé et l'homme public. Obéir à un père en tant qu'il est père, c'est-à-dire en tant qu'il représente Dieu, ce n'est pas obéir à l'homme, mais à Dieu qui est la source et l'*auteur de toute paternité* ; obéir à un prince en tant qu'il est prince, c'est-à-dire en tant qu'il porte des lois justes, ce n'est pas obéir à l'homme, mais à Dieu *de qui découle toute principauté ;* de même, obéir au prêtre en tant qu'il est prêtre, ce n'est pas obéir à l'homme, mais à Dieu auteur du sacerdoce, c'est-à-dire de *la paternité et de la principauté dans l'ordre surnaturel.*

Je veux bien obéir à Dieu mais pas à des hommes comme moi. Soyez conséquent avec vous-même et faites, dans l'ordre civil, le raisonnement que vous faites dans l'ordre religieux ; dites : Je veux bien obéir à Dieu, mais je ne veux pas obéir à mon prince, qui est un homme comme moi ; et ayez le courage de renoncer à votre emploi, de sacrifier à vos idées votre position sociale, de briser votre carrière. Cette pensée

vous fait reculer d'épouvante. N'est-ce pas une preuve que votre raisonnement n'est pas selon la raison? Vous obéissez à l'homme dans l'ordre religieux? Pourquoi avez-vous deux manières d'agir, l'une lorsqu'il s'agit de la majesté des rois, et l'autre lorsqu'il s'agit de la majesté des pontifes? Pourquoi êtes-vous si indépendant, lorsqu'il s'agit du pouvoir spirituel, et si dépendant lorsqu'il s'agit du pouvoir temporel? Est-ce parce que celui-ci a des dignités ou d'autres distinctions à vous donner? Mais Celui-là vous promet la béatitude suprême.

III. **Les prêtres sont des hommes comme les autres.** — Mais ils ont reçu leur mission de leur Evêque, leur Evêque a reçu sa mission du Souverain-Pontife, le Souverain-Pontife a reçu sa mission de Jésus-Christ, Jésus-Christ a reçu sa mission de son Père. Les prêtres ont donc une mission surnaturelle et divine; ayant une mission surnaturelle et divine, ils sont radicalement distincts, en tant que prêtres, des autres hommes; et devant ce simple fait, que devient l'objection?

Les prêtres sont des hommes comme les autres. Vous l'affirmez sans donner aucune preuve de votre affirmation. Par là même, chacun a le droit de faire un raisonnement analogue au vôtre; et remarquez, dès lors, où votre réflexion spirituelle conduira le genre humain. Le sujet dira: *Le prince est un homme comme les autres*, et il ne se croira plus tenu au respect. Le soldat dira: *Mes chefs sont des hommes comme les autres*, et il foulera aux pieds les lois de la discipline militaire. L'enfant dira: *Mes parents sont*

des hommes comme les autres, bientôt il les regardera comme des étrangers, et le jour anniversaire de leur mort, dont il dira : *C'est un jour comme un autre*, il n'aura pour eux ni un sentiment, ni une larme, ni une prière. L'ouvrier dira : *Le dimanche est un jour comme un autre*, et en conséquence, il ne suivra aucun exercice religieux ; il ira, le matin, à l'atelier, le soir au cabaret, et finira bientôt par s'abrutir. Je le demande? avec de telles maximes, que deviendront la famille, la société, la religion?... Que deviendra l'avenir?

Les prêtres sont des hommes comme les autres. Qu'entendez-vous par là? Voulez-vous dire qu'ils ont deux pieds, deux mains, un corps et une âme, en un mot, qu'ils sont hommes? Ne doit-il pas en être ainsi? Auriez-vous la prétention d'être gouverné par des anges? L'homme n'est-il pas l'organe naturel par lequel un *Dieu-Homme* doit agir sur les *hommes*? Des êtres d'une nature invisible seraient-ils aptes à gouverner des êtres qui ne peuvent saisir l'invisible qu'à travers le visible? — Voulez-vous dire que les prêtres ne sont pas les envoyés du Très-Haut? Mais, si cela est, pourquoi vous déclarez-vous si hautement contre eux? Pourquoi les considérez-vous comme les plus redoutables adversaires de vos entreprises impies? Pourquoi excitez-vous les peuples contre eux? Pourquoi, en un mot, les poursuivez-vous de la haine dont vous poursuivez Dieu et son Christ? Votre peur du prêtre ne démontre-t-elle pas que le sacerdoce a été établi par Dieu même, pour combattre l'erreur et l'enfer? N'est-ce pas ici le lieu de dire avec M. de Bonald : « Je rends grâces à mon siècle de me donner cette

« preuve de plus, de la vérité de ma religion ; il est « impossible que l'homme poursuive avec tant d'a- « charnement ce qui n'est qu'une erreur (1). »

Les prêtres sont des hommes comme les autres. Pourquoi donc êtes-vous si sévère envers eux? Pourquoi n'usez-vous pas, à leur égard, de l'indulgence dont vous usez à l'égard des autres hommes? Pourquoi ne leur passez-vous rien, tandis que vous passez tout à ceux-ci? Si vous exigez du prêtre une conduite divine, n'est-ce pas une preuve que vous le tenez secrètement pour un homme divin?

Les prêtres sont des hommes comme les autres. L'histoire de l'Église ne donne-t-elle pas à votre assertion le démenti le plus solennel? Si le prêtre est un homme comme un autre, si la Providence ne veille pas sur lui d'une manière toute particulière, comment expliquez-vous que, pour défendre l'Église, il ait le courage de résister à César jusqu'à la confiscation, jusqu'à la prison, jusqu'à l'exil, jusqu'à la mort; tandis que parmi les autres citoyens, César trouve des courtisans, des solliciteurs, des mendiants, qui sont prêts à tout vendre, même leur conscience, pour obtenir un poste tant soit peu élevé, un emploi tant soit peu lucratif? Comment expliquez-vous qu'il embrasse une carrière qui ne lui attire le plus souvent que le mépris et les ris moqueurs? Comment expliquez-vous que, dans les moments d'épidémie, il donne son temps, sa bourse, sa vie; et cela, lorsque le philanthrope se contente d'envoyer quelques bouteilles de vin, pour

(1) Discours contre la vente des biens du clergé, sous le ministre Decaze.

prendre la fuite au plus tôt ; ou, lorsque le ministre protestant recule, sous le prétexte spécieux, qu'il a une femme et des enfants auxquels il se doit plutôt qu'à son troupeau? Comment expliquez-vous qu'il reste chaste, au milieu de la corruption du siècle, et qu'il vive dans le monde sans être du monde? Comment expliquez-vous qu'ilconvertisse, qu'il civilise, qu'il crée des églises ; tandis que les philosophes, avec des ressources immenses, n'ont pu fonder, je ne dirai pas une cité, une bourgade, un hameau, mais même une école durable? Comment expliquez-vous que les Belzunce, les Charles Borromée, les Jean de Matha, ne se trouvent que dans les rangs du clergé? Reconnaissez-le : quand vous dites que *les prêtres sont des hommes comme les autres*, ce n'est plus votre esprit qui raisonne, c'est votre imagination qui travaille, sous l'impression du remords et de la peur. Vous n'êtes pas tranquille dans votre incrédulité affectée ; et afin de vous échapper à vous-même, vous faites des efforts pour arriver à penser que les prêtres ne sont pas ce qu'ils sont. Mais vous avez beau faire, vous ne parviendrez jamais à rabaisser le prêtre, même dans votre esprit, au niveau du simple laïque. Ministre de Dieu dans l'ordre divin, il est un homme à part, il a des pouvoirs que la nature ne donne pas. A lui, le pouvoir de purifier les âmes par la rémission des péchés, et de les diviniser par l'effusion de la grâce. A lui, le pouvoir d'opérer chaque jour sur l'autel le plus grand de tous les miracles, en changeant le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ. A lui, la mission de tracer la loi, et de fixer ce qui est ordonné, permis, ou défendu. A lui, la

mission de diriger la vie, de sanctifier la mort, d'ouvrir et de fermer la porte du ciel. A lui, en un mot, de faire parvenir le genre humain à ses destinées. La dignité du plus humble des prêtres — je sais que je le dis au grand scandale du siècle, mais n'importe, — est supérieure à la dignité du plus grand des monarques, par la raison que le *plus petit des biens dans l'ordre surnaturel, l'emporte infiniment sur le plus grand des biens dans l'ordre naturel*, comme l'a dit excellement l'Ange de l'école (1).

IV. **Ils font leur métier car ils ne voient dans leur fonction qu'un moyen de vivre, et ils ne croient pas à ce qu'ils disent.**

Ils font leur métier. A cela je réponds qu'il faut parler dignement des choses dignes; que l'expression n'est pas noble, et qu'avant d'ouvrir les lèvres, il faudrait apprendre à s'exprimer convenablement, et s'élever à la hauteur du sujet que l'on aborde. Le prêtre travaille dans une sphère spirituelle, il est plongé tout entier dans le monde invisible, vers lequel il s'efforce d'élever l'humanité déchue; il parle de Dieu, de l'âme, de l'immortalité, de la perfection morale; il s'emploie constamment à faire fleurir toutes les vertus et à extirper tous les vices; il voue sa vie à la plus sainte des causes, la cause de l'Évangile. Ses travaux sont d'un ordre beaucoup plus élevé que ceux des

(1) *Dicendum quod bonum universi est majus quam bonum unius, si accipiatur utrumque in eodem genere sed bonum gratiæ unius majus est quam bonum naturæ totius universi* (1, 2, q. 113, a 9).

séculiers, qui s'occupent principalement d'agriculture, d'industrie, de commerce. Autant l'esprit est au-dessus de la matière, et Dieu au-dessus du monde, autant le prêtre, par la nature même de ses fonctions, est au-dessus de tout ce qui n'est pas lui. Doit-on dire, après cela, que le prêtre *fait son métier ?* Non, non ! il remplit une mission sublime, et son art est divin.

Ils font leur métier. Considérez où vous conduirait la bassesse de votre style et de vos pensées. Sans aucun doute, la vocation du prêtre est supérieure à toute autre vocation. Le médecin rend la vie aux corps, le prêtre la rend aux âmes ; l'avocat ne discute que les intérêts temporels, le prêtre discute les intérêts éternels ; le guerrier défend la patrie terrestre, le prêtre défend la patrie céleste ; le professeur enseigne les lettres humaines, le prêtre enseigne les Lettres divines. Ne voyez-vous pas qu'en abaissant le prêtre, qui est supérieur à tout, vous abaissez nécessairement tout le reste ?

Ils ne voient dans leurs fonctions qu'un moyen de vivre. Ils sont donc, selon vous, mus uniquement par l'amour de l'argent. Mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que peu content de donner au peuple son temps, le prêtre donne encore au pauvre le peu qu'il a ? Comment se fait-il que l'indigent ne vient jamais en vain frapper à sa porte et lui tendre une main suppliante ? Comment se fait-il que toutes les bonnes œuvres le trouvent à leur tête ? Comment se fait-il que le clergé, qui est le corps le plus pauvre, grâce aux spoliations de ceux qui lui reprochent de tenir à la matière, est néanmoins celui qui fait le plus d'aumô-

nes? Comment se fait-il que la pauvreté volontaire se recrute sans cesse dans ses rangs? Toutes vos calomnies ne s'évanouissent-elles pas au grand jour de l'histoire? Vous avez beau paraître croire que la vertu n'existe plus sur la terre; il est encore, oui! il est encore des âmes élevées, de nobles cœurs, qui servent la Divinité, la religion, la patrie pour elles-mêmes, et qui éprouvent ce que n'éprouvera jamais une âme mercenaire et vénale. Vous regarderez vos intérêts comme votre loi suprême; vous êtes disposé à sacrifier tout, même votre âme, sur les autels du veau d'or; vous vous consolez, non pas en disant: *Tout est perdu fors l'honneur*, mais en disant: *Tout est perdu fors la caisse;* puis, jugeant les autres d'après vous-même, vous concluez que la vérité n'a plus de serviteurs désintéressés. Détrompez-vous, et ne prenez point vos pensées et vos sentiments particuliers pour la règle et la mesure.

Ils ne voient dans leurs fonctions qu'un moyen de vivre. Le lévite qui reçoit les ordres et s'engage dans le sacerdoce, est un homme qui sait le grec, le latin, la philosophie, la théologie: un homme qui a fait des études complètes; il pourrait trouver, s'il voulait la chercher, une carrière beaucoup plus lucrative, et il la chercherait certainement, s'il se proposait principalement d'arriver à la fortune. Or, il ne la cherche pas; loin de là, il embrasse avec joie une vocation qui, pour l'immense majorité, est la vocation de la pauvreté. N'est-ce pas une preuve qu'il est mû par un motif plus noble que celui de l'intérêt? Sans doute, les fonctions que le prêtre remplit, lui donnent son pain de chaque

jour ; le lui envierez-vous ? Lui ferez-vous un crime de recueillir, comme rémunération de son labeur, le strict nécessaire ? Un poète n'a-t-il pas dit avec raison :

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un profit légitime.

Ils ne voient dans leurs fonctions qu'un moyen de vivre. Est-ce l'intérêt qui a porté l'Archevêque Affre à aller chercher la mort sur les barricades ?

Est-ce l'intérêt qui porte les religieux à faire un vœu de pauvreté tellement strict, qu'ils ne possèdent pas même la méchante paillasse sur laquelle ils prennent leur repos ?

Est-ce l'intérêt qui porte les prêtres à s'asseoir au chevet des pestiférés ?

Est-ce l'intérêt qui porte les pasteurs à tonner contre les abus et les vices, au risque de perdre leur popularité, et de se préparer un avenir gros d'orages ?

Est-ce l'intérêt qui les retient pendant des journées entières au confessionnal ?

Non ; car, qu'ils parlent ou qu'ils se taisent, qu'ils confessent ou qu'ils ne confessent pas, qu'ils soient tièdes ou fervents, lâches ou courageux, ils n'en reçoivent pas moins leur casuel ; les mariages et les services n'en sont pas moins nombreux.

Ils ne croient pas à ce qu'ils disent. Les prêtres donnent des preuves irréfragables de la vérité de la doctrine chrétienne, des démonstratations tellement

péremptoires, que les adversaires évitent de les examiner, tant ils savent qu'ils ne pourraient y opposer rien de sérieux. N'y a-t-il pas de l'impudence à prétendre que des hommes qui établissent envers et contre tous, la divinité de leurs enseignements, ne croient pas à ce qu'ils disent?

Ils ne croient pas à ce qu'ils disent.

Ainsi, dans les trois premiers siècles de l'Église, les prêtres martyrs mouraient, pour le plaisir d'accréditer des mensonges auxquels ils n'avaient pas foi.

Ainsi, les missionnaires vont se faire immoler au loin, pour une religion qu'ils savent n'être que mensonge et imposture.

Ainsi, saint Augustin, saint Thomas, n'ont écrit leurs nombreux ouvrages que pour tromper le genre humain.

Ainsi, saint Vincent de Paul est un imposteur, Bourdaloue est un imposteur, Bossuet est un imposteur, Fénelon est un imposteur, Bergier est un imposteur. Il n'y a de conviction que chez les libres-penseurs. Peut-on outrager plus insolemment les grandes gloires de la religion et de l'esprit humain?

Ici, comme ailleurs, les faits accourent pour venger la vérité.

Saint Charles Borromée disait souvent : *Je suis vêtu de pourpre, pour apprendre que je dois toujours être prêt à donner mon sang pour l'Église.* — Et encore : *N'eussé-je du sang dans les veines qu'autant qu'il en tiendrait dans le creux de ma main, je le donnerais volontiers pour l'Église du Christ.*

Saint François de Sales répondait à ses amis, qui l'engageaient à se modérer dans ses travaux, et à ménager sa santé : *Il n'est pas nécessaire que je vive, mais il est nécessaire que l'Église soit servie.*

Ces paroles ne sont-elles pas dictées par la conviction ? Ne portent-elles pas le cachet de la sincérité ? Ne révèlent-elles point des hommes qui croient fermement à la cause à laquelle ils sont voués ? Des imposteurs auraient-ils trouvé un tel langage ?

V. **Laissez-les dire.** — En d'autres termes, ne croyons pas ce que les prêtres enseignent ; rejetons, comme autant de préjugés vieillis, comme autant de contes surannés, les dogmes immortels qui, depuis soixantes siècles, éclairent le genre humain dans sa marche, et sont le patrimoine divin de l'intelligence humaine. En d'autres termes encore : Dédaignons les grandes vertus dont le sacerdoce fait un devoir ; méprisons, comme de ridicules observances, les pratiques les plus saintes du culte ; au lieu d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, n'aimons que nous seuls ; au lieu de voir dans nos semblables des parents, des frères, ne voyons que des rivaux, des concurrents, et renversons impitoyablement tout ce qui fait obstacle à notre fortune, à notre élévation. — Ne vaudrait-il pas mieux écouter les prêtres, que de tenir de semblables discours, et d'y conformer sa conduite ?

Laissez-les dire, autrement : *Ecoutez-nous, croyez ce que nous croyons, faites ce que nous faisons.* — Chose étonnante ! Les sages du siècle, qui sont à l'œuvre depuis deux mille ans, n'ont pu encore se fixer sur la nature de la vérité et du devoir ; ils ne

savent encore à quoi s'en tenir sur ce que l'on appelle l'ordre pratique ; ils en sont toujours aux tâtonnements primitifs, et ils osent dire : *Écoutez-nous !* De grâce, qu'ils nous fassent d'abord connaître, pour le cas où il nous prendrait fantaisie de passer dans leur camp, qu'ils nous fassent d'abord connaître ce qu'ils feront de nous, et sous quel drapeau ils nous rangeront. Nous introduiront-ils dans l'Académie ? ou bien nous placeront-ils sous le portique ? ou bien nous laisseront-ils en plein air, avec les péripatéticiens ? ou bien enfin nous feront-ils entrer dans la noble phalange des épicuriens

Qui ne trouvent le laurier bon
Que dans la sauce et le jambon.

Avant de nous engager à nous joindre à eux, les *amis de la sagesse* ne devraient-ils pas préalablement nous dire comment ils disposeront de nous ?

VIII. **Voltaire n'a-t-il pas écrit :**

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science ?

Voltaire ! Quelle autorité grave ! Quel écrivain loyal ! Quel savant de premier ordre ! Est-ce en vous appuyant sur les paroles d'un homme qui faisait métier et profession de mensonge, que vous pensez ébranler sur

ses bases l'Église catholique, et vous rendre recommandable au genre humain? N'avez-vous pas à craindre, au contraire, d'attirer sur vous le discrédit le plus complet? Vous avez beau faire de Voltaire un Dieu: il n'est plus, aujourd'hui, qu'une idole vermoulue.

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense. De quels prêtres Voltaire veut-il parler? Est-ce des prêtres de Jupiter, de Boudha, ou du dieu de Mahomet? Non, sans doute; car de tout temps, les faux prêtres et les faux philosophes se sont donné la main. Il veut donc parler du prêtre catholique. Mais, n'ai-je pas établi que, le prêtre catholique étant l'envoyé du Christ, il est par là même un autre Christ, c'est-à-dire, ce que le peuple chrétien croit qu'il est.

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense. — *Vain peuple,* les génies les plus profonds et les guerriers les plus fameux! *Vain peuple,* les Apôtres, les Martyrs et les Docteurs qui ont annoncé la vérité, renversé les idoles, détruit les plus honteuses superstitions! *Vain peuple,* la foule immense de nos Saints, qui sont infiniment supérieurs aux grands hommes de Plutarque! *Vain peuple,* les générations chrétiennes depuis dix-huit siècles! Ah! si toutes les gloires du christianisme ne sont qu'un vain peuple, de quel nom faudra-t-il appeler le peuple des mécréants?

Notre crédulité fait toute leur science. La foi n'est pas de la crédulité; elle est, au contraire, une vertu *qui nous porte à croire fermement ce qui a été révélé par Dieu, qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper.* Elle nous fait donc adhérer à la vérité, dont elle nous

donne la certitude la plus haute, puisqu'elle nous éclaire, non pas à la lumière de la raison humaine, qui est faillible, mais à la lumière de la raison divine, qui est infaillible. Il n'y a que des hommes tout à fait étrangers à la science théologique qui puissent s'imaginer que l'acte de foi soit un acte de crédulité. Les adversaires ont sans cesse sur les lèvres les grands mots d'*équité*, de *loyauté*, de *justice*, d'*impartialité*. Ces vertus ne demandent-elles point que l'on ne parle pas de ce que l'on ignore, ou que l'on étudie ce dont on veut parler ?

Notre crédulité fait toute leur science. Nullement, car la science sacrée est une science dans toute la largeur de l'expression. La *base* sur laquelle elle repose, c'est la *véracité divine* ; les *principes* dont elle part, ce sont des *articles de foi*, c'est-à-dire, les vérités révélées. Les *preuves* sur lesquelles elle s'appuie, ce sont *les motifs de crédibilité*, c'est-à-dire, les miracles et les prophéties, la tradition de l'Écriture, les hommages du génie et les aveux des adversaires, l'accord entre la foi et la science, l'harmonie entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, entre les données de l'Evangile et les besoins de l'âme humaine. Que dirai-je ! Ses preuves, c'est l'esclavage aboli, la famille réhabilitée, la société publique restaurée, le genre humain réformé, la pauvreté secourue. Que dirai-je encore ? Ses preuves, c'est dix-huit siècles de lumières, de vertus et de bienfaits ; c'est une suite de triomphes remportés sur l'erreur et le vice ; c'est la vue intrinsèque des dogmes. Pour résister à de si vives clartés, ne faut-il pas être dans l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur ?

Du reste, il y a un fait qui suffit à lui seul pour venger le sacerdoce catholique contre les attaques dont il est l'objet. Quels sont ceux qui crient: *A bas le clergé!* Ce sont ces mêmes hommes qui disent : *A bas les rois et les trônes! à bas les lois et les magistrats! à bas les gendarmes et l'armée! à bas l'ordre, à bas Dieu! et vive l'enfer!* N'est-il pas glorieux au clergé d'être haï avec toutes les forces vives de la société? Ne serait-ce pas pour lui un déshonneur d'être seul excepté dans la haine des pervers?

C'est donc en vain que les rationalistes, dans la guerre qu'ils font à l'Église, recourent à toutes les armes les plus déloyales, au sophisme, au mensonge, au rire épais, à la plate et grossière injure. Cette fille du ciel n'en reste pas moins ce que Dieu l'a faite ; elle continue à posséder toutes les hautes prérogatives dont elle a été investie, et que je vais rappeler ici sommairement, pour réveiller la foi endormie.

L'Église *est l'organe infaillible de la vérité.* L'écouter, c'est écouter Dieu ; la mépriser, c'est mépriser Dieu ; lui désobéir, c'est désobéir à Dieu. Ses décisions tiennent lieu de raison. Lui soumettre humblement son esprit et son cœur, c'est se placer dans le vrai et dans le bien. Son jugement est sans appel ; quand *elle a parlé, la cause est finie et il ne reste plus qu'à s'incliner et à croire.* — « *Roma locuta est, causa finita est, utinam aliquando finiatur error* (1). »

L'Église *est l'épouse féconde par laquelle Jésus-Christ engendre constamment de nouveaux enfants*

(1) S. Aug., sermon. 131, ed. Ben., v, col. 645 :

et recrute des élus pour le ciel. Quiconque ne se laisse pas engendrer par elle, ne possède pas la vie divine et ne compte pas au nombre des enfants de Dieu : *Celui-là ne peut avoir Dieu pour père qui n'a pas l'Église pour mère. — Non potest Deum habere patrem qui Ecclesiam noluerit habere matrem* (1).

L'Église *est l'arche hors de laquelle on ne peut être sauvé.* De même que, dans les premiers âges du monde, ceux-là seuls qui étaient renfermés dans l'arche de Noé, échappèrent au déluge d'eau ; de même, dans toute la suite des âges, ceux-là seuls qui auront été renfermés dans l'Église, auront échappé au déluge sans cesse déchaîné de l'erreur et du vice. Quiconque n'entre pas dans cette arche divine, périra ; quiconque en sort, après y être entré, se donne instantanément la mort. — *Si quis in arca Noe non fuerit, peribit regnante diluvio* (2).

L'Église *est le vaisseau qui nous a été donné pour traverser la mer orageuse du siècle* et arriver au port éternel. Quiconque repousse ce vaisseau est un insensé qui veut traverser à la nage, c'est-à-dire avec ses seules forces, un Océan infini, et qui sera nécessairement submergé par les vagues et englouti dans les abîmes — *Si in navi pericula sunt, sine navi, certus interitus* (3).

L'Église *est la colonne lumineuse qui dirige le peuple de Dieu, à travers les ombres de ce monde, vers*

(1) S. Cyprian., de Unit. Eccles.
(2) S. Hieron., ep. 14. Ad Damasum papam.
(3) S. Aug., 75, tom. v, col. 411.

la terre promise. Quiconque ne marche pas à sa lumière, ne pourra que s'égarer, et, loin d'arriver au but, roulera nécessairement jusqu'au plus profond des enfers — *Vos estis lux mundi* (1).

L'Eglise *est la médiatrice sans laquelle on ne peut arriver à Dieu, ni, par là même, monter au ciel, qui est la vue et la possession de Dieu.* De même que l'on ne va à Dieu que par Jésus-Christ, de même on ne va à Jésus-Christ que par l'Église, qu'il s'est substituée, ainsi que nous l'avons vu.

L'Église *est la cité de Dieu, la cité spirituelle* dans laquelle on vit principalement de la vie de l'intelligence, et hors de laquelle on vit principalement de la vie du corps ; et cela, parce que, loin d'elle, l'on ne possède plus que de rares vérités, et l'on ne met plus sa félicité que dans le mépris de Dieu et l'amour de soi, c'est-à-dire dans l'orgueil, l'égoïsme et la volupté. — *Civitas Dei, civitas spiritalis* (2).

L'Eglise enfin *est la bergerie hors de laquelle les âmes sont nécessairement dévorées par des loups* d'autant plus à craindre, qu'ils revêtent la peau de brebis. Il n'y a qu'un pasteur et un troupeau, il n'y en a pas deux. — *Fiet unum ovile et unus pastor* (3).

Telle est l'Église.

M. Guizot, il est vrai, a dit que « dans les idées des « premiers chrétiens, les Apôtres étaient regardés « comme supérieurs à leurs disciples, *supériorité*

(I) Matth., v, 14.
(2) S. Aug., sermon. 4.
(3) Joan., x, 16.

« *purement morale, point légale, ni établie comme* « *une institution* (1). » Vous demandez sans doute quels sont les témoignages allégués en faveur d'une affirmation aussi grave. Les voici : « Il est clair que... » — « Il est certain que... » — « Nul doute que... » — « Il est incontestable que... » — « Il me paraît enfin « hors de doute que... (2). » — Il ne vous doit pas être difficile de reconnaître, après des preuves aussi décisives, où est la vérité. Dans un des bassins de la balance, M. Guizot avec des assertions gratuites ; dans l'autre, saint Mathieu, saint Luc, saint Marc, saint Jean, saint Paul, qui étaient contemporains ; dans l'autre bassin encore, saint Ignace (Ep. ad Trall., n. 2), Tertullien (De Bap., c. 17), saint Cyprien (Epist., IX), et beaucoup d'autres écrivains qu'il serait trop long de citer, et qui rendent témoignage à l'institution divine de l'Église. Il est évident que le bassin de l'écrivain hérétique n'est pas celui qui l'emporte, mais bien celui qui est emporté.

Ici, comme partout, les témoignages en faveur de la vérité abondent et ne laissent à l'apologiste que l'embarras du choix.

Le duc de Brunswick-Wolfenbuttel, ayant abjuré le luthérianisme et voulant exposer les motifs de son retour à l'Église, composa un écrit auquel il donna pour titre : CINQUANTE RAISONS POURQUOI LA RELIGION CATHOLIQUE DOIT ÊTRE PRÉFÉRÉE

(1) Histoire de la Civilisation, p. M. Guizot, 1, 3e leçon.
(2)., *Ibidem* p. 77-87. édit. de 1840.

A TOUTES LES AUTRES. La cinquantième raison est celle-ci : « Il arrive souvent que les protestants les « plus opiniâtres souhaitent de mourir, et qu'ils meu- « rent en effet dans la foi catholique ; et nous ne voyons « pas qu'aucun catholique désire mourir dans une des « autres religions. »

Pierre de Joux, autre protestant converti, disait dans une conversation où il s'agissait de conversion, et cela avant son abjuration : « Pour moi, je blâmerais un « catholique qui se ferait protestant, *parce qu'il n'est « pas permis à celui qui a le plus, de choisir le « moins* ; mais je ne saurais blâmer un protestant, « qui se ferait catholique, parce qu'il *est bien permis « à celui qui a le moins de choisir le plus* (1).

Pascal faisait cette profession de foi : « Je vous « déclare donc que je n'ai, grâces à Dieu, d'attache « sur la terre qu'à la seule Église catholique, aposto- « lique et romaine, dans laquelle je veux vivre et « mourir, et dans la communion avec le Pape, son « souverain Chef, *hors de laquelle je suis persuadé « qu'il n'y a point de salut* (2). »

« Sainte Église romaine ! s'écrie Bossuet, Mère des « églises et Mère de tous les fidèles, Église choisie de « Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans « la même charité, nous tiendrons toujours à ton « unité *par le fond de nos entrailles*. Si je t'oublie, « Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! Que « ma langue se sèche et demeure immobile dans ma

(1) Rohrbacher, Hist. univ., l. 91.
(2) Lettres provinciales, XVII.

« bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon « souvenir, si je ne te mets pas au commencement « de mes cantiques de réjouissance (1) »

Jetons, en terminant, un coup-d'œil sur l'espace déjà parcouru.

J'ai démontré qu'il existe un Dieu provident, et que, par là même, tout homme doit être *théiste*.

J'ai démontré que Jésus-Christ est Dieu, et que, par là même, tout théiste doit être *chrétien*.

J'ai démontré que l'Église catholique a été instituée par Jésus-Christ, et que, par là même, tout chrétien doit être *catholique*.

Ne faudrait-il pas, après tant de lumières, être d'une obstination et d'une opiniâtreté peu communes, pour ne pas se ranger sous les bannières de l'Église?

Mais, que dis-je? ne sommes-nous pas dans l'illusion! n'est-ce pas un rêve que nous avons fait? Dieu, la révélation, la Bible, la tradition, les prophéties, les miracles, l'institution divine, tout cela peut-il avoir quelque valeur? Cornifucius(2) s'est prononcé contre le catholicisme; son jugement n'est-il pas sans appel? La sophistique n'a-t-elle pas remporté la victoire pour jamais?

(1) Sermon sur l'Unité de l'Église 3e. point,

(2) Sophiste qui dans Jean de Salisbury [Métalogique], se fait l'avocat de la mauvaise dialectique et de la fausse éloquence.

XIII

LES GENS D'ESPRIT.

I. Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion. — II. Je m'en rapporte à eux. — III. Je ne veux pas me laisser mener par le bout du nez.

I. Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

Pulvérisons cette objection, en faisant quelques réflexions qui naissent comme d'elle-mêmes, à son énoncé.

Première réflexion : L'ESPRIT N'EST PAS AUSSI COMMUN QU'ON LE PENSE.

Combien n'y a-t-il pas de gens qui croient avoir de l'esprit et qui n'en ont pas du tout ! Combien de prétendus savants qui appellent les croyants des pauvres d'esprits, et auxquels on ne peut pas même appliquer le mot du poète Lemierre :

L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

Rien de plus commun que l'esprit, si l'on examine les prétentions d'un chacun ; rien de plus rare, si l'on examine la réalité. Les grands hommes sont clair-semés dans l'histoire. Rome et la Grèce comptèrent un grand nombre de beaux parleurs ; et cependant, parmi eux,il n'y eut que deux hommes véritablement

éloquents, Démosthène et Cicéron. On sait ce qui fut dit un jour à l'Orateur romain : *Sans Démosthène vous seriez le premier orateur et sans vous il serait le seul*(1).

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

Deuxième réflexion : IL FAUT CONSIDÉRER NON PAS L'ESPRIT ; MAIS L'USAGE QU'ON EN FAIT. Lucifer, Luther, Voltaire, avaient étonnamment d'esprit. S'il fallait, pour cela, se ranger sous leur bannière, il faudrait s'insurger contre toute vérité et toute autorité ; il faudrait détrôner Dieu lui-même, pour se mettre à sa place, et avoir la satisfaction de se dire : *Il n'y a rien au-dessus de ma tête, je ne relève que de moi-même, et de moi seul.* Avec une telle ligne de conduite, où irions-nous sinon au nihilisme, c'est-à-dire, à la négation universelle,— et qu'est-ce que la négation universelle, sinon la mort de l'intelligence ? Qu'importe donc que tel ou tel homme ait de l'esprit, s'il en abuse, s'il ne le consacre pas à plaider la sainte cause de la vérité et de la vertu ? Loin de le regarder comme une autorité, je ne vois en lui qu'un scélérat. On a dit avec raison.

Il est un faux savoir pire que l'ignorance.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

(1) *Demosthenes tibi præripuit ne esses primus orator, tu illi ne solus* (Hieron ad Nepotian).

Troisième réflexion. PEU IMPORTE, PUISQUE LA RELIGION N'EST PAS PRINCIPALEMENT AFFAIRE D'ESPRIT. La preuve de cette vérité, c'est que les peuples les plus civilisés, ceux qui ont excellé dans les sciences, les arts,et les lettres,les Grecs,les Romains,les Egyptiens, sont tombés dans les superstitions les plus honteuses. Si la religion était principalement une affaire d'esprit, ces peuples auraient excellé sous le rapport religieux comme sous les autres rapports ; si elle n'est pas principalement une affaire d'esprit à quoi bon opposer ici les gens d'esprit ? La question religieuse est surtout une question d'autorité ; voici, en effet,les questions particulières dans lesquelles elle se décompose : *Dieu a-t-il parlé ? Où sa parole est-elle contenue ? Qu'a-t-il dit ? Est-ce un devoir de croire ce qu'il a dit et de rejeter tout ce qui est contradictoire à sa parole ?* — Je le demande, l'esprit peut-il jouer le rôle principal là où avec la foi on sait tout, et où, avec la raison, les peuples et les philosophes les plus célèbres ont abouti à une ignorance presque complète, quand ils n'ont pas abouti à l'erreur.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

Quatrième réflexion. IL Y A DES GENS D'ESPRIT QUI Y CROIENT ; témoins certaines réparties qui ont été faites par des croyants, aux ennemis de la foi.

Un encyclopédiste du dernier siècle se pavanait en disant : *Il faut avouer que nous avons abattu bien du bois, dans la forêt des préjugés.* — « C'est sans « doute pour cela, lui fut-il répondu, que vous avez « débité tant de fagots. »

On connaît aussi la réponse qui fut faite par un catholique à un protestant, lors de l'horrible forfait qui mit fin aux jours de l'Archevêque de Paris : *A la vue d'un tel crime commis par un prêtre, vous devriez rougir d'appartenir à la communion romaine,* avait dit le luthérien. — « Je n'en rougis pas du tout, lui « fut-il répliqué, car, *depuis Luther* je sais tout ce « dont un mauvais prêtre est capable. »

Qu'est-il besoin de citer d'autres traits, lorsque l'histoire de l'esprit humain, depuis dix-huit siècles, est là pour attester que catholique et niais ne sont pas tout à fait synonymes, et que, si les gens d'esprit, ne manquent pas toujours d'esprit, les croyants n'en sont pas tout à fait dépourvus. De même que l'on ne devient pas un génie par cela seul que l'on cesse de croire, de même l'on ne devient pas un idiot par cela seul que l'on croit.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

Cinquième réflexion. IL Y A DANS LE CAMP DES CROYANTS TOUT AUTANT D'ESPRIT QUE DANS LE CAMP DES GENS D'ESPRIT.

Manquait-il d'esprit ce saint Jérôme qui a atteint les dernières limites de l'art du polémiste, dans ses pages contre VIGILANTIUS, qu'il appelle DORMITANTIUS, et qu'il convainc de déclamer contre le culte catholique, uniquement parce que les fidèles qui observent les jeûnes et se rendent à l'église, ne vont pas à son cabaret (1).

(1) Opp., tom. IV, p. 2 col. 284.

Manquait-il d'esprit ce saint Anselme qui avait pris pour devise ces paroles : « LA FOI CHERCHANT A « COMPRENDRE CE QU'ELLE CROIT. » (*Fides quærens intellectum*, croire et savoir), et en qui l'on sait ce que l'on doit le plus admirer, ou la hardiesse du génie ou l'humilité de la foi.

Manquait-il d'esprit ce saint Thomas que les siècles ont proclamé l'*Ange de l'École?* Les *Questions* de sa Somme l'emportent de beaucoup, par la clarté de la précision, sur les articles de nos dictionnaires de philosophie. Ses questions *Quodlibétiques* sont aussi de beaucoup supérieuses aux *Mélanges* des écrivains séparés ou ennemis.

Manquait-il d'esprit ce Bossuet que ses écrits nous montrent orateur sublime, historien rapide, commentateur sûr, controversiste habile, théologien profond, et que la postérité n'a pu louer dignement qu'en le surnommant l'*Aigle de Meaux?*

Manquait-il d'esprit l'auteur de *Polyeucte, au-dessus duquel il n'y a rien*, l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, qui sont les chefs-d'œuvre de la poésie française?

Manquait-il d'esprit cet abbé Guénée dont Voltaire était forcé de dire : *Le secrétaire juif n'est pas sans esprit et sans connaissance; mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main* (1).

Manquaient-ils d'esprit tous ces grands hommes que l'histoire nous montre renversant les idoles, confondant les faux sages, terrassant les hérétiques, fon-

(1) Lettre à d'Alembert. 1776.

dant la philosophie chrétienne, convertissant et civilisant les Barbares? N'en avaient-ils pas autant que leurs adversaires qui ont été vaincus par eux? N'est-ce pas ici le lieu de s'écrier avec saint Jérôme: « Que Celse, « que Porphyre, que Julien, ces chiens enragés contre « le Christ, que tous les sectateurs qui pensent que « l'Église ne compte dans son sein ni philosophes, ni « orateurs, ni docteurs, que tous ces hommes appren- « nent par quel grand nombre de grands génies l'É- « glise a été fondée, édifiée et ornée; qu'ils cessent « de dire que notre foi n'est bonne que pour la sim- « plicité rustique, et qu'ils reconnaissent plutôt leur « ignorance (1). »

S'il y avait ici des gens d'esprit, pour constester le génie à toute les grandes gloires du catholicisme, je me contenterais de leur dire que par là ils se déconsidèrent, attendu que les grands hommes se sont toujours fait une gloire d'honorer le génie. Alexandre ordonna, à la prise de Thèbes, qu'on épargnât la famille et la maison de Pindare, et il fit rebâtir la ville dans laquelle Aristote était né. On sait aussi qu'il fit renfermer les poésies d'Homère dans une boîte de grand prix, provenant de Darius, afin que le plus riche ouvrage de l'art conservât le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Eschine admirait l'éloquence jusque dans Démosthène, son rival; car, après avoir excité l'admiration des Rhodiens, en leur lisant cette même harangue qui l'avait fait condamner à l'exil, il

(1) *Discant Celsus, Porphyrius, Julianus, rabidi adversus Christum canes, discant eorum sectatores qui putant*

ajouta : *Que serait-ces si vous eussiez entendu le monstre lui-même, faisant retentir les foudres de son éloquence*(1) ? Thucydide, banni comme général, fut rappelé comme historien ; Denys le Tyran envoya un vaisseau orné de bandelettes au-devant du célèbre Platon, et le reçut au rivage, sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Et vous, sans respect, sans pudeur , vous affectez de mépriser les gloires les plus pures du christianisme et de l'humanité ! Ne comprendrez-vous jamais que votre mépris, loin de vous faire honneur, vous couvre de honte et de confusion ?

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

Sixième réflexion DANS LE CAMP DES CROYANTS IL Y A PLUS QUE DE L'ESPTIT, IL Y A LA SCIENCE DE LA RELIGION QUI N'EXISTE PAS DANS LE CAMP DES INCROYANTS.

Qu'est-ce que la science ? C'est *la connaissance raisonnée*. Pour être savant, il ne suffit pas d'avoir la répartie plus ou moins vive, d'être habile à faire un calembour, à placer un bon mot ; il faut savoir partir d'un principe certain, et déduire de ce principe, en vertu des lois immuables de la logique, l'ensemble des vérités divines et humaines. Or, dans les théologiens

Ecclesiam nullos philosophos et eloquentes, nullos habuisse doctores, quanti et quales viri eam fundaverint, exstruxerint, adornaverint, et desinant fidem nostram rusticæ tantum simplicitatis arguere, suamque potius imperitiam agnoscant S. Hieron. Ep. ad Dextrum, praetorio præfectum.

(1) *Quid si ipsam audissetis bestiam sua verba resonantem ?* Ap. Hieron. Ep. L. ad Paulinum.

catholiques, tout est frappé au coin de la déduction la plus sévère, rien n'est laissé à l'imagination vagabonde, à la rêverie nuageuse. L'édifice de la vérité, par leurs efforts, s'élève majestueusement sur la parole de Dieu, comme sur une base immuable. Lisez les travaux des Pères et des Scholastiques, et osez dire qu'il n'en est pas ainsi.

Or,y a-t-il de la science sacrée parmi les gens d'esprit? Non ; qui, en effet, voyons-nous dans leur rangs?

Ici, c'est un homme du monde qui, ne sachant quel emploi faire de ses revenus, a acheté, par fantaisie, des livres qu'il n'a jamais ouverts qu'au hasard et pour tuer le temps, prenant un volume, puis un autre, puis un troisième, et cherchant ensuite à chasser, par un autre moyen, l'ennui que lui cause son désœuvrement. Il est évident que, pour devenir savant, il ne suffit pas de posséder des ouvrages élégamment relisé, il faut les lire, les méditer et surtout les comprendre et les retenir.

Là, c'est un homme de plaisir, qui, ayant peur de la vérité, et cela pour cause, n'a étudié du christianisme que les objections de ses adversaires,sans avoir lu une ligne, une seule ligne, des réponses données par ses apologistes. Aussi est-il obligé de se réfugier dans le silence, lorsqu'il essaie d'étaler son prétendu savoir, en présence d'un antagoniste tant soit peu instruit.

Plus loin, c'est un puits d'érudition qui a tout appris, l'histoire, la géographie, les langues, le dessin, la musique, la physique, la chimie ; qui a fait un peu de

médecine, un peu de droit, un peu de littérature, un peu d'archéologie, etc., etc., etc. Ajoutez à cela qu'il a fait un peu de théologie, car il a lu le *Dictionnaire des Cultes*. Aussi, pose-t-il en homme universel et parle-t-il en docteur, n'importe sur quel sujet. C'est une bibliothèque vivante, c'est Pic de la Mirandole II avec sa thèse : *Sur tout ce que l'on peut savoir et sur quelque autres choses encore (De omni re scibili et quibusdam aliis)*. Cet homme a-t-il de la science ? Non, car il n'a rien coordonné : on peut dire de lui qu'il sait un peu de tout, mais qu'en somme il ne sait rien. *Ex omnibus aliquid et ex toto nihil.*

Plus loin encore, c'est un aigle de salon, qui passe une partie de sa vie à recueillir tout ce qui se dit dans le milieu qui l'environne, et l'autre, à le redire ; laissant à peine à ceux qui l'écoutent le temps de respirer. Un tel homme a-t-il de la science ? Non : il a trop besoin de parler, pour prendre le temps de penser. Aussi, il n'étudie pas. L'air des bibliothèques lui est contraire, et il appelle les livres des bouquins. Il lit cependant, mais que lit-il ? Une revue ? Il s'en garde bien ; ce genre de publication contient des travaux trop graves. Un journal ! Oui, mais quel journal ! Est-ce un journal sérieux ? Non ; ce qui fait ses délices, c'est le *Journal pour rire.*

Ailleurs, ce sont des hommes de lettres. Leur autorité peut-elle balancer l'autorité de l'Église catholique ? Pas davantage, car ils n'ont pas de principes. Le plus souvent, il n'écrivent que pour écrire. Esclaves de l'opinion, ils ne savent, dans un siècle de sentimentalité, que composer des romans et des drames.

La niaiserie, la futilité, voilà à quoi ils ont voué presque exclusivement et leur art et leur plume. Aussi, la plupart du temps, ne travaillent-ils que pour eux et pour les Muses. O Corneille! O Racine! vous vivez dans la mémoire des hommes ; rassurez-vous, nos modernes ne vous feront pas oublier. Ils se disent supérieurs à vous, et ils ne peuvent pas même approcher de vous.

Il y a aussi les académiciens. Mais dans leurs rangs je vois Voltaire, dont tous les écrits sont du poison. — Puis, qu'importe que l'on soit de cinq ou six académies, si l'on n'a pas approfondi la doctrine de l'Église? — En outre, est-ce que les académiciens ont été chargés par Dieu de nous apprendre ce que nous devons croire et ce que nous devons faire?

Il y a encore les mathématiciens. Ce qu'ils peuvent dire sur la question religieuse n'a pas de valeur, car presque toujours la solution des problèmes qui ont Dieu et l'âme pour objet, est encore pour eux à l'état de x et d'y? Lorqu'ils parlent du christianisme, ne sont-ils pas des juges qui prononcent dans une cause qu'ils ne connaissent pas, et dont le jugement par là même est nul de soi? Quel rapport y a-t-il entre les axiomes mathématiques et les existences, entre l'algèbre et le décalogue, entre les *Éléments d'Euclide* et le *Credo* des chrétiens?

Enfin, il y a les philosophes. Au dernier siècle, Rousseau traçait de ces hommes, considérés en général, un portrait qui n'est pas très flatteur. Quant au philosophe de notre siècle, voici, d'après un philosophe lui-

même(1), quelques-uns des traits qui le caractérisent. Ecoutons :

« C'est un homme qui a tout juste autant d'autorité « que lui en donne son talent ; » — c'est-à-dire, qui peut n'en avoir pas du tout,et qui le plus souvent n'en a guère, puisque le talent, nous l'avons vu, est chose rare.

« Il écrit une page sans savoir qui la lira, ni si elle « sera lue ; » — ce qui montre qu'il travaille au hasard et que, loin d'être orienté dans la vie, il ne sait pas où il en est.

« Il traite les sujets les plus difficiles, souvent les « plus ingrats, et ne peut être compris que par les « intelligences très exercées ; » — d'où il suit qu'il ne peut atteindre que l'imperceptible minorité, et que, par là même, les masses, c'est-à dire ce qui constitue réellement l'humanité,sont dédaignées ou du moins négligées par lui.

« Il n'échappe ni à la calomnie, ni au dédain, ni, « selon les temps, à *la persécution,* » — disons mieux à la *poursuite,* attendu que l'on ne peut *persécuter* que la vérité.

« Il s'estime heureux s'il obtient d'un petit nombre « d'oisifs, une attention distraite, » — preuve qu'il se contente de peu, qu'il est bien modeste, et qu'il n'a de zèle, en présence de tant d'âmes plongées dans l'erreur et le vice.

« Le public l'ignore, les lettrés le raillent, les autres

(1) Jules Simon. *La Religion naturelle,* 4e partie; de l'Apostolat philosophique, p.404. Paris, 1857.

« philosophes le discutent sans justice, presque per-
« sonne ne le comprend, parce que personne ne se « donne la peine nécessaire pour le comprendre. Lui-« même travaille sans relâche à édifier un système « dont il n'est jamais entièrement sastisfait. » — En d'autres termes, inconnu des uns, méprisé par les autres, mécontent de lui-même, il ne peut procurer ce que le vieillard Siméon appelle *la révélation des peuples*, et il se donne beaucoup de peine pour arriver à rien : *In vanum laboraverunt*. — Lorsque les philosophes en sont là, « tantôt ils ne trouvent pas la « vérité, tantôt l'ayant trouvée ils ne peuvent l'eexpi-« mer clairement; » n'est-il point ridicule de leur part d'aspirer au gouvernement des âmes, de prétndre exercer le ministère spirituel, de s'annoncer comme la lumière du monde et le sel de la terre? Avant de vouloir diriger ses semblables, ne faudrait-il pas savoir ce que l'on est soi-même, d'où l'on vient, où l'on va, ce que l'on a à faire en ce monde? Qu'y a-t-il à attendre, là où l'œil lui-même est ténèbres?

Le rationalisme a beau proclamer la déchéance de Jésus-Christ et de l'Église il ne les supplantera pas. Il lui manquera éternellement deux conditions de succès : la possession certaine de la vérité, et le courage de la rendre populaire.

Dans toute la suite des siècles, l'Église pourra répéter ces paroles de saint Ambroise :

« Les philosophes sont restés seuls dans leurs gym-« nases. Voyez par là combien la foi l'emporte sur « l'argumentation. Ceux qui disputent beaucoup sont « chaque jour abandonnés par les leurs ; et ceux qui

« croient simplement, voient sans cesse leur nombre « s'augmenter. On ne croit pas les philosophes et on « croit des pêcheurs ; on ne croit pas les dialecticiens « et on croit les publicains. Les premiers ont enchaî- « né le monde par les plaisirs et les délices, et les se- « conds l'ont affranchi par les jeûnes et les souffrances. « *La mortification a eu plus d'empire que la volup-* « *té* (1). »

Il n'y aura jamais de véritable École que dans l'Église. Hors d'elle, je ne vois que des maîtres sans autorité et sans crédit, des disciples sans docilité et sans confiance.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion !

Septième réflexion. NON SEULEMENT LES GENS D'ESPRIT N'ONT PAS LA SCIENCE DE LA RELIGION, MAIS ILS N'EN ONT PAS MÊME LA CONNAISSANCE.

Les faits abondent à l'appui de cette proposition.

Dès les premiers siècles, les Pères se plaignaient hautement de ce que les magistrats de l'empire se permissent de juger le christianisme, sans le connaître. Tertullien disait : « La vérité ne souhaite qu'une chose, « c'est de ne pas être condamnée sans avoir été en- « tendue. Quoi de plus injuste que de haïr ce qu'on

(1) Soli in gymnasiis suis remanserunt. Vide quam fides argumentis præponderet ! Illi quotidie à suis consortibus deseruntur qui copiosè disputant, isti quotidiè crescunt qui simpliciter credunt. Non creditur philosophis, creditur piscatoribus non creditur dialecticis, creditur publicanis. Illi voluptatibus et diliciis orbem ligarunt, isti jejuniis et doloribus exuerunt. Plures itaque jam cœpit illicere injuria quam voluptas (Ambros., de Fide, l. 1, c. v., opp. tom. 4, col. 58F.)

« ne connait pas, quand même ce que l'on ne connait
« pas serait par hasard haïssable ? Puisque *vous*
« *haïssez sans connaître,* ne peut-il pas vous arriver
« de haïr ce qui n'est pas digne de haine ? Ne pou-
« vons-nous pas conclure à la fois, et que vous ne
« nous connaissez pas, tant que vous nous haïssez,
« et que vous nous haïssez injustement tant que vous
« ne nous connaissez pas ? *Votre ignorance est un*
« *témoin qui vous condamne,* en déposant pour nous.
« Tous ceux qui nous haïssaient autrefois, faute de
« savoir ce que nous sommes, cessent de nous haïr
« dès qu'ils le savent (1).

Les encyclopédistes du dernier siècle n'étaient pas plus instruits, en matière de religion, que les sénateurs et les jurisconsultes de l'empire romain. Je pourrais citer ici bon nombre de traits d'une ignorance ineffable, je me contenterai de rapporter celui-ci.

Un esprit-fort, tout imbu de philosophisme, était sur le point de mourir. Sa femme, pour réveiller en lui le sentiment religieux, récita à haute voix, à ses côtés, le *Notre Père qui êtes aux cieux*. A peine eût-elle achevée, que le malade s'écria : « *Oh ! la belle prière, qui donc l'a composée ?* » Et aussitôt, il demande qu'on la lui récite une seconde fois. Infortuné ! Il ne savait pas même qui a composé l'*Oraison dominicale,* et il se posait en juge suprême de la révélation.

Quant aux savants de notre siècle, que l'on en juge par ces paroles du grand Arago à M. l'abbé Moigno

(1) Apolog., c: I.

qui l'exhortait à penser à Dieu pour se préparer à la mort: « Élevé au sein de la tourmente révolution-« naire, je *ne sais rien*, ABSOLUMENT RIEN, *des dogmes* « *de la révélation*. Longtemps j'ai été aussi « disposé à rire des hiérophobes que des dévots. « Aujourd'hui, je me sentirais plus disposé à croire, « mais c'est un redoutable problème que le problème « de l'Infini et de l'avenir. Ses profondeurs m'ef-« fraient, je n'ose les aborder, mon esprit s'y perd. « Je me replie *malgré moi dans* MON IGNORANCE (1). »

M. Jules Simon, exposant le dogme catholique à sa manière, tout en prétendant exposer *l'opinion de l'Église catholique sur elle-même*, nous apprend, entre autres choses curieuses, que la communion ou l'Eucharistie est *un sacrement mystérieux dans lequel le catholique reçoit le corps même de Jésus-Christ* EN MANGEANT DU PAIN (2). Cette expression ne dénote-t-elle pas une ignorance du christianisme, que l'on ne rencontre point chez l'enfant du peuple, qui suit avec assiduité les instructions de son curé ? Est-il permis d'imputer une telle hérésie à l'Église, lorsque le Concile de Trente a foudroyé l'erreur de l'*impanation*, et a défini solennellement, contre les novateurs, qu'après la consécration du pain et du vin, il n'y a plus ni pain, ni vin, mais bien *transubstantiation*, c'est-à-dire *conversion de toute la substance du pain et de toute la substance du vin au corps et au sang de Jésus-Christ* (3). Non, non, le christianisme véritable

(1) Kosmos, etc
(2) La Religion naturelle, 4e partie, le Culte, p. 338.
(3) Sess. XIII, can. 2.

n'est pas le christianisme hérétique, le christianisme luthérien de l'écrivain cité ; c'est le christianisme de l'Église catholique, qui ne fait pas manger du pain là où il n'y en a pas.

La poésie a dit beaucoup mieux que la philosophie :

Le christ, de nos péchés, victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à nos yeux éperdus,
Et nous découvre un Dieu *sous un pain qui n'est plus*.

Une écrivain de ce siècle disait, après avoir beaucoup voyagé, qu'il avait vu des hommes de tout pays, de toute langue, de toute couleur, de toute condition, et que ce qui l'avait le plus étonné, c'est le grand nombre de savants *qui ne savent pas le catéchisme*. N'avait-il pas raison ?

Voilà des savants, les gens d'esprit : ils font les docteurs et ils ignorent ce que savent les écoliers ; ils s'érigent audacieusement une chaire, et ils auraient besoin d'un maître qui leur apprît les rudiments de la science sacrée. Ils connaissent peut-être la religion de Fô, la religion de Boudha ; mais la religion chrétienne, la religion dans laquelle ils sont nés, la religion de leur père et de leur mére, ils ne la connaissent pas du tout. N'est-ce pas ici le lieu de s'écrier avec Bossuet, parlant des faux savants : « Quelle igno- « rance est la leur (1) ! Et encore : « Les entendrai-

(1) Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

« je toujours et les trouverai-je toujours dans le « monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs « passions et téméraires censeurs des conseils de « Dieu : qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses « basses, se mêlent de décider hardiment des plus « relevées ? Profanes et corrompus, lesquels, comme « dit saint Jude, *blasphèment ce qu'ils ignorent, et se « corrompent dans ce qu'ils connaissent naturelle- « ment* (1). O Dieu ! les verrai-je toujours triompher « dans les compagnies, et empoisonner les esprits « par leurs railleries sacrilèges ! Hommes doctes et « curieux, si vous voulez discuter la religion, appor- « tez-y du moins *le poids et la gravité* que la matière « demande. Ne faites point les plaisants, mal à « propos, dans des choses si sérieuses et si véné- « rables. Ces importantes questions ne se décident « pas par vos demi-mots, et par vos branlements de « tête, par ces fines railleries que vous nous vantez « et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu ! *ne pensez « pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse « soit dans votre esprit,* dont vous nous vantez la « délicatesse (2). »

Disons-le donc ; si c'est avoir de l'esprit que d'être un chiffreur habile et un parleur perpétuel, que de discourir sur tout sans rien savoir à fond, que de causer histoire, philosophie, politique, comme on en cause dans le monde ; oui, les adversaires du christianisme ont de l'esprit, beaucoup d'esprit, énormé-

(1) Jud., 10.

(2) Sermon sur la Divinité de la religion.

ment d'esprit: mais si avoir de l'esprit, c'est raisonner avec justesse, c'est-à-dire partir d'un principe certain, pour arriver à une conclusion tout aussi certaine ; si c'est préférer la pensée à la phrase, la vérité à la rhétorique, le solide au brillant; non, mille fois non ; ceux quel'on appelle les gens d'esprit n'ont pas d'esprit.

II. **Je m'en rapporte à eux.** — J'ai établi que les gens d'esprit sont des guides aveugles en matière religieuse ; s'en rapporter à eux, n'est-ce pas aller droit à l'abîme, selon cette parole de l'Évangile : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse* (2).

Je m'en rapporte à eux. Pourquoi donc, sur le point seul de la religion, vous en rapportez-vous à ceux qui ne la connaissent pas, tandis que, pour tout le reste, vous recourez aux experts, aux habiles, aux entendus ?

Quand vous avez un membre luxé, à qui vous adressez-vous pour le remettre? Est-ce à un avocat ? Non, mais bien à un chirurgien habile. Pourquoi cela? Parce que, comme vous le dites fort bien, à *chacun sa profession.* — Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de théologie, vous adressez-vous aux gens d'esprit qui ne sont pas théologiens ?

Quand vous êtes engagé dans un procès, à qui vous adressez-vous pour le débrouiller ? Est-ce à un poète, à un astronome ? Non, mais à un jurisconsulte instruit, à un homme de loi. Pourquoi cela ? Parce

(2) Matth., xv, 14.

que *à chacun sa profession.* — Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de théologie, vous en rapportez-vous aux gens d'esprit, qui ne sont pas théologiens? Quand vous voulez bâtir une maison, à qui vous adressez-vous pour avoir un plan? Est-ce à un agronome? non, mais à un architecte qui à une longue expérience de son art, et qui saura joindre l'élégance à la solidité, combiner le cercle et le triangle. Pourquoi cela? Parce que *à chacun sa profession.* — Pourquoi donc, encore une fois, lorsqu'il s'agit de théologie, vous adressez-vous aux gens d'esprit, qui ne sont pas théologiens?

On s'en rapporte généralement aux hommes spéciaux touchant les arts, les sciences et les métiers qui font l'objet de leurs spécialités: aux militaires, quand il s'agit de la guerre; aux notaires, quand il s'agit de contrats; aux archéologues quand il s'agit d'antiquités. Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de la religion, ne vous en rapportez-vous pas au prêtre, qui l'a étudiée, et qui a pour mission spéciale de l'enseigner?

On se rendrait ridicule en interrogeant un prêtre sur l'art militaire, un militaire sur la médecine, un médecin sur le droit, un jurisconsulte sur l'agriculture, un agronome sur la poésie, un poète sur la théorie des *sinus* et des *cosinus*. Ne craindrez-vous pas de vous rendre ridicule en interrogeant sur la religion les gens d'esprit, qui n'en connaissent pas les dogmes les plus fondamentaux?

Ah! vous dirai-je ici avec un Père de l'Église: Si vous voulez étudier la philosophie, lisez Pythagore,

Socrate, Platon, Aristote ; si la guerre, prenez pour modèles les Camille, les Fabricius, les Régulus, les Scipion, les César ; si la poésie, mettez-vous à l'école d'Homère, de Virgile, de Sophocle, d'Euripide ; si l'éloquence, à l'école de Lysias, des Gracques, de Démosthène, de Tullius ; si la médecine, à l'école d'Hippocrate et de Gallien ; mais si vous voulez étudier la doctrine chrétienne, mettez-vous à l'école des Apôtres et des hommes apostoliques. Toute science, tout art, toute profession a ses maîtres ; *Habet unumquodque propositum principes suos* (1).

Fabius s'écriait : « Ah ! que les arts seraient heureux, « si les artistes seuls en jugeaient, (2) ? » Nous nous écrions aussi : *Ah ! que la science sacrée serait heureuse, si ceux-là seuls qui l'ont étudiée, en discouraient !*

III **Je ne veux pas me laisser mener par le bout du nez.** — Est-ce que l'Eglise catholique vous conduit de cette manière ? Est-ce qu'elle ne fait pas sans cesse appel à votre raison, à votre conscience ? Est-ce que, en vous demandant de croire, elle ne vous démontre pas que vous devez croire ? Est-ce qu'elle ne développe pas à votre esprit une longue suite de crédibilité ? La philosophie rationaliste, en disant que le prêtre catholique *parle exclusivement à l'imagination et au cœur*, *s'a-*

(1) S. Hieron., Ep. XLIX ad Paulinum, opp., T. IV, col. 565. Cf. Ep ad Marcellam, T. II, col. 612.

(2) *Felices artes, si de illis soli artifices Judicarent* Hieron. ad. Pammach.

dresse plus particulièrement aux femmes, parce qu'il est dans leur nature d'aimer et de rêver (1), se rend coupable contre l'Église d'un déni de justice. Saint Thomas a dit expressément que *le chrétien ne croirait pas,* S'IL NE VOYAIT QU'IL FAUT CROIRE (2).

Frayssinous a dit aussi : « La religion ne craint point le grand jour, elle aime à se montrer à découvert, elle invite à l'examen, elle le commande même ; si elle se sent outragée par l'orgueil du blasphémateur, elle ne se sent pas honorée par les hommages d'une stupide crédulité. Non, non, les disciples de l'Évangile ne sont pas ceux de l'Alcoran (3). »

Je ne veux pas me laisser mener par le bout du nez. Ne croyez donc plus à ces gazettes dont vous accueillez avec une confiance aveugle les assertions impies. Ne croyez pas aux idéologues qui affirment sans preuves et veulent être crus sur parole, bien qu'ils fassent profession de ne se rendre qu'à la démonstration, à la science, à l'évidence, aux idées claires et distinctes, à la raison pure.

Les gens d'esprit se rient de la simplicité du chrétien qui voue sa vie à sa foi ; mais un jour, quelle confusion n'éprouveront-ils pas, lorsqu'ils verront triomphants dans la gloire ceux-là même qu'ils croyaient à peine dignes de leur mépris ! Ils se diron en eux-mêmes :

(1) J. Simon. *Ubi supra.*

(2) *Non enim crederet, nisi videret ea esse credenda. Sum.* 2a, 2a, q. 1, ad 4. Cf. q. IX. ad 4 um.

(3) Premier discours.

« Les voilà ceux que nous avons tournés en dérision et qui ont été l'objet de nos outrages !

« Insensés, nous estimions leur vie une folie et leur fin un opprobre !

« Et ils sont comptés parmi les fils de Dieu ; leur partage est entre les saints.

« Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous (1). »

Larmes vaines, regrets inutiles, car le temps n'existera plus, ce sera l'éternité.

XIV.

RELIGION OBLIGE.

I. *La religion, c'est bon pour le peuple.* — II. *Pour les femmes.* — III. *Pour les enfants.* — IV. *Il faut faire comme la haute société.* — V. *L'exemple doit venir d'en haut.*

I. La religion, c'est bon pour le peuple. — Par là même elle est bonne pour vous. En effet, la véritable philosophie, celle qui s'éclaire à la lumière

(1) Sap. v 3-7.

des idées supérieures, considère principalement les hommes au point de vue de leurs rapports avec Dieu. Or, tous les hommes sont égaux devant Dieu, car tous ils ont été tirés par lui du néant, et ont reçu de lui la même nature, la même loi, la même destinée. Si tous les hommes sont égaux devant Dieu, tous ils sont peuple à ses yeux. Il est par là même antiphilosophique, lorsqu'il s'agit de religion, de distinguer entre le riche et le pauvre, le grand et le petit, le lettré et l'illettré, le prince et le sujet. En présence de l'infini, les riches sont peuple, les grands sont peuple, les lettrés sont peuple, les princes sont peuple, tout est peuple. Le plus fier des potentats n'est que cendre et poussière, aussi bien que le plus humble et le dernier de ses subordonnés. *Dieu seul est grand.*

La religion, c'est bon pour le peuple. Pourquoi cela, selon vous? Parce qu'elle inspire toutes les grandes vertus sans lesquelles la société domestique et la société politique ne peuvent subsister : la bonne foi dans les affaires, la fidélité aux serments, la moralité, l'esprit de sacrifice et de pardon, etc., etc. Or, est-ce que ces vertus ne sont pas faites pour vous? Est-ce que les vices opposés seraient votre partage? Est-ce que vous seriez dispensé d'être intègre, équitable, chaste, dévoué, secourable au malheur? Non sans doute. Si les vertus qui sont la base de l'ordre moral et social sont bonnes pour vous aussi bien que pour le peuple, la religion, qui a seule le privilège de les faire fleurir, est bonne pour vous aussi bien que pour le peuple ; vous devez donc l'accepter. Il n'y a

que deux moyens d'échapper à cette conclusion : ou il faut prétendre que la morale peut exister sans la religion, ce qui est une énormité ; ou il faut prétendre qu'il y a deux morales, l'une pour les grands et l'autre pour les petits, ce qui est une seconde énormité, aussi révoltante que la première.

La religion, c'est bon pour le peuple. Ainsi, désormais, il faudra considérer l'humanité comme partagée en deux castes, l'une sortie du cerveau de Brahma et l'autre de son talon ; l'une qui est libre de se livrer à toutes les passions, de se prostituer à tous les vices, de tout braver, même Dieu ; l'autre, qui sera dépendante, esclave, et devra sacrifier sa liberté sur les autels de la superstition. Philosophes ! de quel droit divisez-vous l'humanité, qui est une, en deux races distinctes ? De quel droit vous placez-vous dans la race supérieure et dites-vous comme le pharisien superbe : *Je ne suis pas semblable au reste des hommes (1)* ? Ne voyez-vous pas que c'est là insulter vos semblables ? Ne voyez-vous pas encore que c'est là tomber en contradiction avec vous-mêmes, puisque votre thème favori est celui-ci : *Égalité des hommes devant Dieu et devant la loi.*

La religion, c'est bon pour le peuple. Pourquoi donc l'attaquez-vous sans cesse par toutes sortes d'armes, vous qui vous appelez les amis du peuple ? Pourquoi, dans vos romans, dans vos chansons, dans vos journaux, dans vos conversations, cherchez-vous à ébranler les masses à l'endroit de leurs convictions

(1) Luc, XVIII, 12.

religieuses? Pourquoi, à l'exemple de Satan, faites-vous contre le christianisme flèche de tout bois? De deux choses l'une : ou vous ne croyez pas que la religion soit bonne pour le peuple, et alors vous n'êtes pas sincère, puisque vous répétez partout qu'elle est bonne pour lui ; ou vous croyez qu'elle est bonne pour le peuple, alors vous n'êtes plus l'ami du peuple, puisque vous travaillez à détruire ce que vous proclamez lui être utile.

La religion, c'est bon pour le peuple. Qu'est-ce que le peuple? Le peuple, c'est ce qui travaille, ce qui sue, ce qui féconde la terre, et lui fait produire l'abondance du pain et du vin ; le peuple, c'est ce qui combat et se dévoue pour sauver la patrie menacée; le peuple, c'est ce qui exerce les arts et métiers, sans lesquels nous retomberions bientôt de la civilisation dans la barbarie et de la barbarie dans la sauvagerie. Que dirai-je? le peuple, c'est surtout la partie méritante de l'humanité. Vous croyez vous élever en le méprisant et en lui abandonnant dédaigneusement la religion ; ne voyez-vous pas qu'en réalité, vous ne faites que vous abaisser vous-même, puisque le peuple n'est point ce qu'il vous paraît à travers le prisme trompeur de l'orgueil?

La religion, c'est bon pour le peuple. Si nous jetons un coup-d'œil sur les siècles qui ne sont plus, nous voyons que le phénomène religieux s'est reproduit dans tous les temps et dans tous les lieux. Nulle terre qui n'ait vu des temples, nul peuple qui ne se soit prosterné devant les saints autels. Si le phénomène religieux s'est reproduit partout et toujours,

c'est une preuve que la religion est un des éléments constitutifs de la nature humaine; si elle est un des éléments constitutifs de la nature humaine, tout ce qui fait partie de l'humanité doit être religieux ; or, les grands font partie de l'humanité aussi bien que le peuple ; la religion, qui est bonne pour le peuple, est donc bonne aussi pour les grands. Elle est bonne pour tous, ou elle n'est bonne pour personne. Par là même que vous reconnaissez qu'elle est bonne pour quelques-uns, il vous faut reconnaître qu'elle est bonne pour vous.

La religion, c'est bon pour le peuple. Pour quel motif parlez-vous ainsi ? Est-ce parce que le peuple moins instruit que vous aurait besoin d'images, de figures, d'enveloppes pour saisir la vérité, tandis que vous, qui êtes l'humanité *réfléchissante* et *pensante*, vous pouvez arriver à la vérité pure ? Mais, les dogmes chrétiens sont la vérité absolue, immuable ; la manifestation adéquatede ce qui est. Seuls, ils rendent compte de la réalité ; seuls, ils expliquent le pourquoi et le comment des choses. Dès lors, ne devez-vous pas, comme le peuple, les accepter purement et simplement, tels que l'Écriture les formule et les propose à la foi du genre humain ? Ne sont-ils pas plus dignes de l'intelligence que les rêveries, les incohérences que vous décorez pompeusement du nom de philosophie transcendentale ? Est-ce que, par hasard, vous seriez au-dessus de la vérité ?

La religion, c'est bon pour le peuple. Pour quel motif encore tenez-vous ce langage ? Est-ce parce

que le peuple aurait besoin d'être dompté, et que la religion, par les châtiments dont elle menace, serait éminemment propre à le maintenir dans la crainte et la servitude? Mais ne comprenez-vous pas que, si au lieu d'accepter la religion pour elle-même, c'est-à-dire, parce qu'elle est voulue par Dieu et par la nature, vous ne l'acceptez que comme instrument politique, ne comprenez-vous pas, dis-je, que les masses cesseront bientôt d'y avoir foi, et la repousseront avec indignation? Ne comprenez-vous pas que, si le philosophe la considère comme fausse et le magistrat simplement comme utile, le peuple cessera bientôt de la regarder comme nécessaire, et ne verra plus en elle qu'un vain épouvantail? Ne comprenez-vous pas, enfin, que chacun la renverra à ceux qui sont au-dessus de lui, que bientôt, quoique bonne et nécessaire pour tous, elle sera considérée comme n'étant ni bonne, ni nécessaire pour personne, et qu'ainsi, votre but sera manqué. « Quand une fois, « a dit Lamennais, ce sera une opinion admise, que « la religion n'est qu'un leurre dont on amuse le « peuple, qui voudra être du peuple et s'imposer des « devoirs pénibles pour acquérir la flatteuse répu- « tation d'un sot? Chacun, prenant modèle sur la « classe au-dessus de soi, pensera s'élever en ne « croyant pas, et n'en répétera pas moins d'un ton « dédaigneux que la religion est nécessaire au peuple. « Les grands la renverront avec mépris aux magis- « trats, les magistrats à la bourgeoisie, la bourgeoisie « aux artisans, les artisans aux simples manœuvres, « et ceux-ci aux derniers mendiants, de qui elle es-

« suiera les rebuts. Semblable à ces messagers divins « dont il est parlé dans nos Livres saints, cette fille « du ciel, étrangère au milieu de la société et y « cherchant en vain un lieu de repos, sera réduite à « s'asseoir sur les pierres des places publiques, en- « tourée d'une foule moqueuse qui rougirait de lui « offrir un asile hospitalier (1). »

La religion, c'est bon pour le peuple. Saint Augustin ne pensait pas comme vous. Si quelqu'un avait jamais pu avoir raison de ne pas faire comme le peuple, lorsqu'il s'agit de la religion catholique, ce serait sans aucun doute cet esprit éminent qui, dès le début de sa carrière, remportait à Carthage les premiers prix d'éloquence et de poésie, et enseignait la rhétorique à Rome, à Milan, aux applaudissements de tout ce que la société d'alors comptait de plus distingué ; c'est ce génie immortel, qui devait devenir une des plus grandes gloires de l'Église, et que Bossuet appelle *le plus illuminé de tous les docteurs*. Or, que fit ce grand homme, plus admirable encore par l'énergie de sa volonté, que par la sublimité de son intelligence ? Ayant entendu lire la vie de saint Antoine, dont le nom n'était pas encore venu jusqu'à lui, il s'écria avec transport : « Souffrirons-nous que *des « ignorants* ravissent le ciel, tandis que nous, *riches de « science, mais destitués de cœur*, nous croupirons « dans les plus honteuses habitudes ? Rougirons-nous « de les suivre parce qu'ils nous précèdent ? N'y « aurait-il pas plus de honte à ne pas vouloir mar-

(1) Essai sur l'indifférence, ch III.

« cher sur leurs traces (1)? » Sous le poids de ces pensées, il cherche la solitude, il se jette à terre sous un arbre, il éclate en pleurs amers, en sanglots déchirants. Quelque temps après, il quitte son école et sa chaire, puis, loin de rougir de se mêler au peuple, il se fait inscrire parmi les catéchumènes, et reçoit enfin le baptême le 24 avril, veille de Pâques, à l'âge de trente-trois ans (2).

Une telle conversion ne fera-t-elle pas impression sur vous? Serez-vous à jamais insensible aux exemples des grands hommes et des grands Saints?

La religion, c'est bon pour le peuple. Les génies dont le nom est parvenu jusqu'à nous environné du respect et de l'admiration des âges, avaient des sentiments bien différents ; car l histoire nous montre les grands philosophes, les grands orateurs, les grands guerriers, les grands poètes, les grands législateurs, c'est-à-dire tous les hommes qui sont élevés au-dessus de leurs semblables par la supériorité de leur nature, elle nous les montre prosternés en face de l'Éternel. Les sept sages de la Grèce proclamèrent d'un commun accord, que *Dieu seul est sage.* Démosthènes invoquait souvent les divinités tutélaires de la patrie. Sophocle célébrait en plein théâtre le Dieu unique, qui a créé le ciel, la terre et la mer. Eschyle, Aristophane, Ménandre, Virgile, chantaient l'empire et la gloire de l'Auteur de toutes choses. Numa fit de Rome la ville

(1) *Surgunt indocti et cœlum rapiunt, et nos cum doctrinis nostris sine corde, ecce ubi volutamur in carne et sanguine* (Conf., l. VIII, c. VII, n. 19.)
(2) Ibid., et l. IX.

sacrée pour en faire la ville *éternelle*. Scipion l'Africain n'entreprenait jamais rien d'important, sans avoir demandé au ciel, la lumière et la force dont il avait besoin pour réussir. Pompée, après de longues guerres, montait au Capitole pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait à Minerve. Newton donnait un signe de respect toutes les les fois que dans la conversation il entendait prononcer le nom de Dieu, et se plaisait à le contempler dans ses œuvres. Linnée admirait dans la nature, les traces et les vestiges du Tout-Puissant. Saint Louis, saint Henri, ont uni la couronne des saints au diadème de rois. D'un côté, tous les grands hommes ont été profondément religieux ; de l'autre, les grands hommes ne font pas partie du peuple ; n'est-ce pas une preuve que, loin de croire que la religion est bonne seulement pour le peuple, le génie a toujours été persuadé qu'elle est bonne pour tous ? Et après cela, vous osez persister dans votre sentiment ! Soyez sincère, parlez avec franchise. Vos discours ne signifient-ils pas tout simplement ceci : *Je ne veux pas être un homme religieux, parce qu'il faudrait pour cela réformer ma conduite et me commander à moi-même ?*

Concluons par ces paroles de Jésus-Christ à la foule *tout entière (ad turbas)* : « Vous n'avez *qu'un* « *seul maître*, car vous êtes tous frères, et ce maître, « c'est Jésus-Christ (1). »

Et par ces paroles de saint Augustin : « Apprenons « que *tous, qui que nous soyons*, nous sommes con-

(1) *Unus enim magister vester, omnes autem vos fratres estis.—Magister vester unus est Christus* (Matth., XXIII, 810)

« disciples, dans *une seule et même* école, sous *un* « *seul et même Maître* (1). »

Et par ces paroles de saint Jérome : « Lorsqu'il « s'agit de l'Évangile, qu'il n'y ait plus de distinction « entre les grands et les petits, entre les riches et les « pauvres (2). »

II. **La religion, c'est bon pour les femmes.** — Oui, c'est elle qui leur donne la patience et la résignation dont elles ont si souvent besoin, c'est elle qui leur inspire toutes ces vertus qui rendent la femme chrétienne si supérieure à la femme païenne ; mais si, sous ce rapport, la religion est bonne pour les femmes, elle n'est pas moins bonne pour les hommes qui, eux aussi, ont des passions à réprimer, des vertus à pratiquer, et trouvent dans les voyages et dans les mille rapports que nécessitent les affaires, plus d'occasions d'offenser Dieu.

La religion, c'est bon pour les femmes. Mais n'est-elle pas nécessaire aux hommes qui, étant les chefs de la famille, ont plus spécialement la mission de la conduire à son terme qui est Dieu ? ce qu'ils ne feront jamais, s'ils ne lui donnent l'exemple, et s'ils ne marchent les premiers, comme un capitaine à la tête de sa compagnie.

La religion, c'est bon pour les femmes. Je l'ai dit plus haut, la religion est un phénomène universel, par le même elle est dans la nature humaine, et qui-

(1) *Sub uno magistro condiscipulos nos esse noverimus* (Serm) XXIII.—*In unâ scholâ communem magistrum in cœlis habemus.* (Serm. CCXCVIII.)

(2) *Nulla inter nobiles et ignobiles, inter divites et egenos, inprœdi catione distantia sit.* (Comm. in Matth. c. XXI)

conque participe à la nature humaine, doit être religieux. Or, est-ce que les hommes n'ont pas la même nature humaine que les femmes? Est-ce que la femme n'a pas été tirée de l'homme? Est-ce qu'elle n'est pas *l'os de ses os, la chair de sa chair (1)?* Si la religion est bonne pour les femmes, elle est bonne aussi pour les hommes qui ont la même nature qu'elles. Si elle n'est pas bonne pour les hommes, elle n'est pas bonne non plus pour les femmes.

La religion, c'est bon pour les femmes. Est-ce que les femmes seules ont une âme à sauver, un Dieu à honorer, un ciel à mériter, un enfer à éviter, des péchés à expier? Si Dieu a droit aux adorations de votre femme, n'a-t-il pas le même droit aux vôtres? Est-ce que par hasard vous vous regarderiez comme un être tellement supérieur, que vous croiriez pouvoir, parce vous avez de la barbe au menton, traiter d'égal à égal avec l'Éternel.

La religion, c'est bon pour les femmes. Alors laissez-les libres de se livrer aux exercices de piété, par lesquels la vie chrétienne s'entretient et se développe; ne les poursuivez plus de vos lazzis moqueurs, de vos épithètes injurieuses. Au lieu de les tourner en dérision, dites-vous plutôt à vous-même ce que saint Jérôme disait à Rustique : « *Quelle honte! Le sexe « le plus faible triomphe du siècle et le sexe le plus « fort se laisse vaincre par le siècle (2)!* » Ah! songez-y, du jour où la femme rejetterait Dieu, elle

(1) Gen. II 23.
(2) *Proh pudor! Fragilio sexus vincit sæculum et robustior superatur à sæculo* (S. Hieron. Ep. ad Rustic.)

rejetterait tout sentiment noble et divin, elle deviendrait votre fléau par son insubordination, votre ruine par son luxe, et votre honte par ses débauches. Une femme sans Dieu est un monstre ; de grâce, ne travaillez à peupler l'univers d'êtres monstrueux.

La religion, c'est bon pour les femmes. Oui, car si elles n'étaient pas religieuses elles ne seraient pas vertueuses, et, par suite, l'immoralité ne deviendrait-elle pas universelle? N'aurions-nous pas bientôt les mœurs des Turcs? Dans quelques années les sociétés chrétiennes ne seraient-elles pas des sociétés pourries?

La religion, c'est bon pour les femmes. La religion est vraie, ou elle est fausse ; si elle est vraie, elle est bonne pour tous, pour les parents aussi bien que pour les enfants, pour l'habitant des villes aussi bien que pour l'habitant des campagnes, pour les grands aussi bien que pour les petits, pour les hommes aussi bien que pour les femmes. Si, au contraire, elle est fausse, elle n'est bonne pour personne. Quelque parti que vous preniez, quoi que vous disiez, vous vous condamnez. N'est-ce pas une preuve que votre cause est mauvaise et qu'il faut l'abandonner, plutôt que de vous opiniâtrer à la défendre?

La religion, c'est bon pour les femmes, et par là même, car tel est le complément tacite de l'objection, *elle n'est pas bonne pour les hommes.* Vous posez donc en principe que, dans une seule et même famille, la femme doit se rendre au temple pour y prier Dieu, tandis que l'homme doit rester à la maison ; que la femme doit nourrir en son cœur des espérances

immortelles, tandis que l'homme ne doit penser qu'à la tombe, à la pourriture et invoquer le néant. Ne voyez-vous pas qu'en divisant la famille sur le point capital de la vie humaine, vous la scindez en deux, vous y introduisez le schisme, vous y rendez impossible l'union complète des cœurs? Ne voyez-vous pas que par là même, vous en bannissez le bonheur autant que cela dépend de vous?

Au lieu de dire: *La religion, c'est bon pour les femmes, et non pas pour les hommes,* dites au contraire: *La religion est bonne pour ma femme, donc elle est bonne pour moi.* Que le spectacle des vertus de la femme chrétienne vous fasse estimer, goûter, pratiquer la religion qui les inspire, et détermine enfin l'œuvre de votre conversion: *Sit tibi dux tanti fœmina facti.* Rousseau, tout philosophe qu'il fût, ne pouvait retenir son admiration, à la vue des vertus inspirées par le christianisme. « Quel argument con« tre l'incrédule que la vie d'un vrai chrétien! s'écrie« t-il. Croyez-vous, qu'il y ait quelque âme à l'épreuve « de celui-là? Quel tableau nous pouvons offrir à son « cœur quand ses amis, ses enfants, sa femme, con« courent tous à l'instruire en l'édifiant; quand sans « lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui mon« trent dans les actions qu'il inspire, dans les vertus « dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à « lui plaire; quand il verra briller l'image du ciel dans « sa maison, quand, cent fois le jour, il sera forcé de « se dire: Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, « quelque chose de plus qu'humain règne ici (1). »

(1) Rousseau, tom. XII, p. 165.

Saint Jérôme a dit ausssi : « Celui-là est déjà un « candidat de la foi, qui est environné d'une famille « de croyants. Il me semble que Jupiter lui-même « aurait pu devenir chrétien, s'il eût eu une telle pa- « renté (1). »

Enfin saint Grégoire de Nysse ajoute : « Quel est « l'homme si stupide, qui voyant chez les croyants une « vie si pure, ne soit porté à glorifier le nom qu'invo- « quent ceux qui mènent une telle vie ? *Quis est tam « bestialis qui videns in credentibus vitam puram, « non glorificet nomen invocatum in tali vita* (2) ».

XV.

RELIGION OBLIGE.

III. **La religion, c'est bon pour les enfants.** — Vous mettez donc sur la même ligne et les récits évangéliques et les contes de Perrault, comme *Barbe-Bleue* et le *Petit-Poucet ;* les vérités sublimes sur lesquelles s'est exercé le génie d'un saint Augustin, d'un Bossuet, ne sont pour vous que des racontages de vieille. Ne vous apercevrez-vous jamais qu'un tel propos soulève à la fois le sens commun et le sens chrétien, par ce qu'il a d'excessif, et porte ainsi sa condamnation en lui-même ?

La religion, c'est bon pour les enfants. Que diriez-

(1) *Jam candidatus est fidei quem filiorum et nepotum credens turba circumdat, et puto etiam ipsum Jovem, si habuisset talem cognationem potuisse in Christum credere. (Ep. ad Tranquillinum.)*

(2) Ap. D. Thom. Op. 2 c. VIII Venetijs 1593 fol. 46.

vous si nous tenions ce langage à votre fils, si nous lui disions, par exemple : *Mon petit ami, quand vous aurez fait votre première communion, il ne faudra plus ni croire ce que nous enseignons, ni pratiquer ce que nous prescrivons, parce qu'alors vous ne serez plus un enfant.* Ah ! vous crieriez au scandale, vous nous appelleriez les corrupteurs de la jeunesse, vous nous signaleriez à l'opinion comme des ennemis de l'ordre moral, comme des monstres abominables dont il faut purger le genre humain ; votre indignation serait à son comble. Pourquoi cela ? Parce que vous sentez que de tels discours ne doivent pas être tenus. Pourquoi sentez-vous qu'ils ne doivent pas être tenus ? Parce qu'ils ne vous paraissent pas l'expression de la vérité. S'ils ne vous paraissent pas l'expression de la vérité, pourquoi les tenez-vous ? Les incroyants sont si mal assurés, qu'ils sont les premiers à trahir leur incrédulité à leur propre cause.

La religion, c'est bon pour les enfants. Oui, c'est là une vérité incontestable. Quoi de plus propre à détourner un enfant du vol, du mensonge, des manœuvres secrètes, que cette parole : *Dieu t'a vu, tu as pu tromper ton père et ta mère, mais tu n'as pu tromper Dieu ;* quoi de plus efficace à le rendre docile, que lui dire : *Obéir à ses parents, c'est obéir à Dieu, c'est mériter le ciel ?* Mais cette religion, qui est si bonne pour les enfants, n'est-elle pas, au même titre, bonne pour les parents ? Ceux-ci n'ont-ils pas besoin de motifs puissants qui les prémunissent contre la fraude, le mensonge, le libertinage ? Le monde n'est-il pas plein de gens qui n'ont ni foi ni loi, qui se servent de

balances trompeuses, qui vendent et qui achètent comme si le commerce était l'art de tromper avec adresse? Les parents ont en grand les passions que les enfants ont en petit. Si la religion est bonne pour réprimer en ceux-ci les passions naissantes, elle est bonne pour dompter en ceux-là les passions devenues fougueuses. Vous voulez un frein pour les enfants, chacun pourra également rejeter la morale sous le même prétexte. Dès lors, voyez ce qui arrivera. L'homme de chair et de sang dira que la pudeur est bonne pour les enfants; l'homme fourbe et rusé dira que la simplicité et la candeur sont bonnes pour les enfants; l'insurgé dira que le respect pour l'autorité est bon pour les enfants. Je le demande, que deviendrait l'ordre sur la terre si de tels paradoxes étaient érigés en maximes de conduite? Ne verrions-nous pas bientôt le cratère des révolutions s'ouvrir sous nos pieds, et nous engloutir pour jamais?

La religion, c'est bon pour les enfants, c'est-à-dire qu'en définitive, elle n'est bonne pour personne. Qui voudra se croire et se dire enfant, lorsqu'il s'agira d'accepter une religion qui réprime les passions, commande les plus hautes vertus, et éveille le remords dans la conscience du coupable? Le moindre grimaud ne dira-t-il pas: *Je ne suis plus un enfant, je suis un homme; la religion n'est plus bonne pour moi; je vais désormais marcher sur les traces de mon vénérable père et de mon estimable maître.*

La religion, c'est bon pour les enfants. Si cela est, pourquoi donc avez-vous en si grand honneur Rousseau, qui prétendait qu'on ne doit parler de religion à

qui ce soit que vers l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire quand on a cessé d'être enfant? Pourquoi entrez-vous dans les idées de ce maître qui regarde comme perdu le temps que votre fils consacre à l'étude de la religion, comme si une page de rudiment était plus importante qu'une page de catéchisme, comme si, avant d'être un grand helléniste, il ne fallait pas être un honnête homme et par là même un bon chrétien? Pauvre tête! Il veut que ses élèves apprennent la géographie, sachent le chemin qui mène à Constantinople, à Pékin, où ils n'iront jamais; et ne veut pas qu'on leur fasse connaître le chemin qui mène au ciel, vers lequel ils doivent tendre sans cesse.

La religion, c'est bon pour les enfants. Qu'est-ce à dire, sur les lèvres d'un père de famille? Le voici : Mes enfants, quand vous serez grands, bientôt, secouez la superstition; bravez ce que le vulgaire adore, vivez suivant vos caprices et vos fantaisies : soyez-vous à vous-même votre loi, ou si vous voulez appartenir à une école, être le disciple de quelqu'un, choisissez pour maître Épicure ou Lucrèce. Ce langage n'est-il pas révoltant et ne prouve-t-il pas par là même que votre maxime est détestable? Ah! pères imprudents, prenez garde que vos enfants ne tirent un jour contre vous les conséquences des principes désolants que vous aurez semés dans leur âme, et qu'ils ne vous fassent expier cruellement votre impiété. Si ce malheur vous menace, je forme le vœu que vous fermiez les yeux à la lumière avant qu'il fonde sur vous.

Cratès souhaitait d'être placé sur le lieu le plus

élevé de la ville, pour faire un reproche aux parents de ce qu'ils songeaient uniquement à laisser de la fortune à leurs enfants, sans travailler à leur laisser la vertu. Ovide disait :

> Maxima debetur puero reverentia; si quid
> Turpe paras, pueri ne tu contempseris annos.

Vous le voyez, si vous persistiez dans vos sentiments, vous seriez condamné par les païens eux-mêmes.

IV. **Il faut faire comme la haute société.** — Vous regardez donc la haute société, avec ses faits et gestes, comme la règle suprême à laquelle il faut se conformer, comme le modèle que l'on doit reproduire en soi. Or, je dis que si l'on examine ce qu'a été et ce qu'a fait la haute société dans la suite des âges, on trouve que ce modèle est défectueux, que cette règle prétendue a besoin elle-même d'être réformée.

Qu'était-ce que la haute société à Athènes? C'était l'Aréopage. Avec lui vous auriez donc banni Aristide, que ses concitoyens avaient surnommé le Juste ; avec lui vous auriez donc condamné Socrate, le plus sage des hommes. Au lieu de vous joindre à ses amis pour l'encourager et l'aider à mourir, vous lui auriez présenté la ciguë, de concert avec le bourreau.

Qu'était-ce que la haute société à Carthage? C'était l'assemblée des suffètes (les *sophetim* ou les juges de la Bible); avec eux, vous auriez donc condamné Régulus, loin d'être subjugué par sa grandeur d'âme.

Qu'était-ce que la haute société à Jérusalem, du temps de Jésus-Christ? C'était Pilate, c'était Hérode,

c'était Anne, c'était Caïphe, c'étaient les anciens du peuple. Avec eux vous auriez donc condamné à la croix le Sauveur du monde, et commis un déicide.

Qu'était-ce que la haute société dans la Rome des empereurs ? C'était l'assemblée des sénateurs. Avec ces hommes dégénérés de leurs ancêtres, vous auriez rampé aux pieds de Tibère et mérité du monstre soupçonneux ce sanglant reproche : O HOMMES NÉS POUR L'ESCLAVAGE (1) !

Qu'était-ce encore que la haute société, que les gens de bon ton sous la Rome impériale ? C'étaient des hommes qui, pour égayer certains repas de cérémonie, appelaient, au lieu de musiciens et de danseuses, des gladiateurs qui s'égorgeaient sous les yeux des convives, et dont le sang jaillissait parfois jusque sur la table. Avec eux, vous auriez donc pris plaisir à voir tuer des hommes uniquement pour tuer le temps, *ne nihil ageretur,* selon l'expression d'un historien de l'époque.

Il faut faire comme la haute société. L'Église catholique n'est-elle pas la société la plus haute, la plus illustre qui puisse exister ? N'est-elle pas l'ensemble d'une multitude d'âmes d'élite, qui ont brillé dans son sein, depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Moïse, depuis Moïse, jusqu'aux Prophètes, depuis les Prophètes jusqu'aux Machabées, depuis les Machabées jusqu'aux Apôtres, depuis les Apôtres jusqu'aux Martyrs, depuis les Martyrs jusqu'aux Pères de l'Église, depuis les

(1) *O homines ad servitutem natos!*

Pères jusqu'aux missionnaires qui ont civilisé les barbares, depuis les missionnaires qui ont civilisé les barbares jusqu'aux Croisés, depuis les Croisés jusqu'aux Docteurs de l'École, depuis les Docteurs de l'Ecole jusqu'à tant de grands hommes qui ont illustré le monde chrétien dans l'âge moderne et l'illustrent encore aujourd'hui ? Il ne peut exister de plus haute société que l'Eglise catholique, et par là même, ne sommes-nous pas en droit de conclure que quiconque veut faire comme la haute société doit prendre l'Eglise catholique pour la règle immuable et suprême de sa conduite ?

Il faut faire comme la haute société. Oui, comme la haute société *doit faire*. Or, la haute société doit se conformer à l'Evangile ; vous devez donc vous y conformer vous-même. Chose étrange ! vous opposez à l'Evangile les mœurs de la haute société, qui doit elle-même se réformer sur l'Evangile ; vous opposez à la règle ce qui doit être soumis à la règle et se redresser sur sa droiture ; est-ce là de la logique ? Exposer un semblable raisonnement, n'est-ce pas suffisamment le réfuter ? Y a-t-il du sens à vouloir mettre la haute société au-dessus de l'Evangile, au-dessus de Jésus-Christ, au-dessus de Dieu, qui sont au-dessus de tout : Vous dites : *Mais la coutume ?* Et nous, nous vous disons : *Mais la règle ?* Vous voulez suivre la coutume contre la règle, ne vaut-il pas mieux suivre la règle contre la coutume et marcher selon les principes ?

Il faut faire comme la haute société, c'est-à dire : il faut se laisser entraîner au torrent, accepter tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, s'écrier en présence

de toutes les folies, de toutes les débauches et de tous les scandales : *Pulchre, bene, recte,* — C'EST ADMIRABLE ! C'EST BIEN ! A LA BONNE HEURE ! Avec une telle manière d'agir, que deviendra l'œuvre sacrée de la réforme du genre humain ?

Il faut faire comme la haute société. Pour un homme qui prône l'égalité et l'indépendance, une telle parole n'est guère démocratique. Si vous la maintenez, ne dites plus que vous ne suivez que vos idées, que votre raison est votre seul guide, que vous n'avez d'autre règle que vous-même. Convenez avec franchise que vous abdiquez, que loin d'être roi, vous n'êtes qu'un esclave rampant, un servile imitateur, le plagiaire coupable d'un mauvais original.

Il faut faire comme la haute société. Afin de mieux apprécier la valeur de l'objection et l'importance qu'il faut lui donner, analysons la haute société, examinons en détail les éléments divers qui la constituent.

Dans la haute société, il y a *les hommes de race.* Sans aucun doute, il est glorieux de remonter de génération en génération, jusqu'à des ancêtres qui se sont signalés par quelque service éminent rendu à la religion et à la patrie, et de pouvoir se dire : *Leur sang est dans mes veines, leurs vertus sont dans mon cœur* Cependant, il faut en convenir, le sang n'est pas tout. Le sang n'est pas toujours la science ; il y a tel gentilhomme qui est beaucoup plus versé en généalogie qu'en théologie, qui a lu depuis l'alpha jusqu'à l'oméga l'*Armorial de la noblesse de France,* et qui n'a pas même ouvert saint Thomas ou Bossuet. Le sang n'est pas toujours la vertu, car les races peuvent dégénérer,

et enfin, le sang n'est sous aucun rapport l'autorité divine. Il y a quelque chose de plus glorieux que de porter un nom illustre, c'est d'illustrer son nom par la pratique des vertus chrétiennes.

Dans la haute société, il y a *les hommes de finance.* Doit-on les prendre pour juges quand il s'agit de la question religieuse ? Non. Emportés par le tourbillon des affaires, ces adorateurs de Plutus, dans tout le cours d'une longue vie, n'ont peut-être pas sérieusement réfléchi pendant une heure sur leurs destinées immortelles. Ils n'en ont pas eu le temps, car le temps comme ils disent, *c'est de l'argent.* Parlez-leur de la hausse et de la baisse, des actions et des obligations, des dividendes, du report ; parlez-leur de belles et bonnes affaires, à la bonne heure ! voilà leur élément. Hors de là, ils sont les plus ignorants et les plus novices des hommes. Il semble que pour eux le monde spirituel et tout ce qui y a rapport ne soit que chimère ; tant ils sont habitués depuis longtemps à ne voir et à ne manipuler que la matière ! — Les exemples de tant de chrétiens qui emploient leurs richesses au soulagement de l'infortune, n'auront-ils pas plus d'empire sur vous que les manœuvres de tous ces trafiquants, dont la vie n'est qu'un long agiotage et qui s'étudient uniquement à répandre des bruits favorables et défavorables, selon qu'ils ont besoin de vendre ou d'acheter ?

Dans la haute société, il y a *les hommes de loisir.* Généralement, à quoi leur vie se passe-elle ? A jouer à fumer, à se promener, à manger sans avoir faim, à boire sans avoir soif, à se coucher sans avoir som-

meil, à se reposer sans avoir travaillé, à aller aux eaux pour guérir de maladies imaginaires, etc. L'homme de loisir a gaspillé son temps. Ses veilles ont été des soirées aussi futiles que lui. Par là même qu'il n'a pas réfléchi, il n'a pas de science; par là même qu'il n'a pas de science, il n'a pas d'autorité; par là même qu'il n'a pas d'autorité, vous ne devez alléguer ni ses discours ni sa conduite.

Dans la haute société, il y a *les hommes de la diplomatie et de la politique*. Ces hommes, loin de mettre la vérité avant tout, ne s'étudient guère qu'à chercher de nouvelles ruses, à imaginer de nouveaux expédients, pour mieux surprendre leurs adversaires; ils ont choisi pour maître Tibère et Machiavel et disent avec eux *que celui qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner;* que *tous les moyens sont bons pourvu que l'on aboutisse :* que *le succès justifie tout ;* que *celui-là seul a tort, qui ne réussit pas*. Ils disent encore, avec un personnage célèbre, que *la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée;* qu'*une faute est plus qu'un crime*. Que dirais-je? Trop souvent ils vivent de duplicité, trop souvent leur vie officielle n'est qu'un rôle.

Dans la haute société, il y a *les hommes d'industrie et de commerce*. De quoi s'occupent-ils? Est-ce de savoir ce qui doit-être tenu pour vrai et ce qui doit-être tenu pour faux? Est-ce d'examiner les hautes questions auxquelles tout être doué de raison doit donner une réponse, sous peine de ne pas s'acquitter envers la vie? Non. Les huiles, les soies, les cotons, les sucres, les spiritueux, le poivre et le gingembre, voilà les graves

objets de leurs attention. De tels esprits peuvent-ils, à un tire quelconqus, être considérés comme des oracles, lorsqu'il sagit de métaphysique et de religion ?

Dans la haute société il y a *les hommes de loi, les magistrats* qui parlent au nom de l'état et du souverain. On peut réduire à néant toute leur opposition à l'Evangile, en disant : *Autres sont les lois de César, autres sont les lois de Jésus-Christ ; autres sont les prescriptions de Papinien, autres sont les prescriptions de Paul* (1). » — Là où l Eternel a parlé, le prince n'a qu'un seul droit celui de se taire et d'obéir. L'Église rendra compte des princes aussi bien que des sujets.

Dans la haute société, il y a *les artistes* La plupart d'entre eux, dans notre siècle surtout, n'étudient guère la réalité que telle qu'elle s'offre aux regards, et ils ne cherchent pas à la reproduire en tant qu'elle est illuminée et transfigurée par le Christ. Ils sont plongés dans le monde visible, les interroger sur le monde invisible c'est, le plus souvent, interroger un aveugle sur l'optique et un sourd sur l'acoustique.

Dans la haute société, il y a *les hommes de cour*. Ceux-là cherchent principalement à plaire, l'étiquette est leur loi suprême, l art de complimenter est le grand art dans lequel ils s'exercent ; on dit même qu'ils flattent, afin de parvenir encore lorsqu'ils sont déjà parvenus. On connaît les paroles de Bossuet : « Comme « c'est de la cour que dépendent toutes les affaires,

(1) *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi Papiniamus, aliud Paulus noster præcipit* (S. Hieron, ep. 84 ad Occanum.)

« et que c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi « du genre humain y jette tous ses appâts, y étale « toute sa pompe. Là est l'empire de l'intérêt, là est « le théâtre des passions ; là elles sont les plus vio- « lentes, là elles sont les plus déguisés (1). »

Quelle autorité la haute société ainsi disséquée peut-elle avoir les yeux d'un homme sérieux qui juge les choses d'après ce qu'elles sont, et non d'après les apparences ou l'opinion ? Aucune. Pour s'en faire un rempart contre l'Evangile, ne faut-il pas accorder de la valeur à ce qui n'en a pas ? Les grands ont leurs préjugés comme le peuple a les siens, et peut-être ont-ils plus d'ignoranee que lui en matière de religion. Que d'hommes qui se croient des aigles, et qui ignorent à la fois Dieu et eux-mêmes, c'est-à-dire ce qu'il faut avant tout savoir.

V. **L'exemple doit venir d'en haut.** — Oui ; aussi en vient-il, puisqu'il nous est venu du haut du ciel, en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre modèle à tous.

L'exemple doit venir d'en haut. Oui, mais lorsque par le fait il n'en vient pas, lorsque c'est le mal et non le bien qui se fait dans la région supérieure, lorsque c'est le scandale et non l'édification qui en descend, ne doit-on pas résister avec énergie à l'impulsion donnée, plutôt que de se laisser entraîner par le torrent. Prétendre qu'il faut faire tout ce qui se fait en haut, c'est sacrifier le droit au fait, c'est donner à l'infraction l'autorité de la loi, c'est ne rien voir au-dessus

(1) **Panégyrique de saint François de Paule.**

de la réalité, c'est cesser d'être homme. Un chrétien qui a pour lui l'Evangile, doit se sentir bien plus disposé à dicter des lois à la haute société, qu'à subir ses jugements.

Concluons.

Par la religion nous adorons le Dieu véritable, qui est le Dieu de *tous*.

Par la religion nous assurons le salut de notre âme, ce qui est la grande affaire de *tous*.

Par la religion nous participons aux mérites de Jésus-Christ, qui est mort pour *tous*, et dont nous avons besoin *tous*.

Par la religion nous possédons la vérité, qui est le bien de *tous*, et nous pratiquons la vertu qui est le devoir de *tous*.

Par la religion nous expions le péché dont nous nous sommes coupables *tous*.

Par la religion nous arrivons au ciel, qui est la destinée de *tous*.

Ne faut-il pas conclure de là que la religion, loin d'être bonne seulement ou pour le peuple, ou pour les femmes, ou pour les enfants, est bonne pour *tous* depuis le dernier et le plus humble des sujets jusqu'au plus fier des potentats?

Lorsque le Fils de Dieu a envoyé ses Apôtres dans le monde, il leur a dit : *Allez, enseignez toutes les nations* (1).*Prêchez l'Évangile à toute créature.* (2). Par ces paroles, qui sont générales, universelles, ne déclare-t-il point la religion chrétienne obligatoire pour

(1) Matth., XXVIII, 19.
(2) Marc, XVI, 14,

tous, pour les savants aussi bien que pour les ignorants, pour les patriciens aussi bien que pour les plébiens, pour les maîtres aussi bien que pour les esclaves, pour les rois aussi bien que pour les sujets? Jésus-Christ peut-il avoir fait à ses Apôtres un devoir d'annoncer l'Evangile à tous les hommes, sans avoir fait en même temps à tous les hommes un devoir d'accepter l'Évangile, quand il leur sera proposé? Non, sans doute ; car s'il eût agi ainsi, il se fût ri de ses Apôtres puisqu'il leur eût donné un ordre dérisoire. Donc, peu importe votre rang, peu importe votre condition ; si vous voulez sauver votre âme, vous n'avez qu'un seul parti à prendre, c'est de tomber au pied de la croix de Jésus-Christ, et de vous jeter dans les bras de son Eglise.

On voudrait excepter les grands, ou plutôt, les grands voudraient s'excepter eux-mêmes. Vaine tentative! Est-ce que les grands ne rendront pas un jour compte à Dieu aussi bien que les petits? Saint Paul n'a-t-il pas dit: *Il faut que* TOUS *nous comparaissions devant le tribunal du Christ pour être traités selon ce que nous aurons fait* (1).

XVI.

LA RELIGION ET L'ARGENT.

I. *Le catholicisme est une religion d'argent.* — II. *Tout y est pour les riches.* — III. *Pourquoi paie-t-on les*

(1) Cor., v. 10.

services des prêtres ? — IV. On ne doit pas vendre les choses de Dieu. — V. Il faudrait abolir le traitement du clergé et laisser le culte à la charge du fidèle qui en use. — VI. Les quêtes ne finissent pas, elles ruinent le peuple. — VII. Les prêtres n'ont inventé le purgatoire que pour attraper l'argent des vivants en priant Dieu pour les morts. — VIII. D'un côté, ils défendent de travailler le dimanche, et de l'autre, ils ne craignent pas de travailler et de battre monnaie en ce saint jour ; en d'autres termes, ils enterrent le dimanche. — IX. Il vaudrait beaucoup mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises.

I. Le catholicisme est une religion d'argent. — Si cela était, ceux-là seuls qui ont de l'argent pourraient participer aux grâces dont l Église est la dispensatrice, et recueillir le bénéfice de la rédemption. En est-il ainsi ? Non ; l'Église admet à ses solennités, à ses Sacrements, le pauvre qui n'a pas d'argent, aussi bien que le riche qui a de l or. Voilà le fait de tous les jours : appeler le catholicisme une religion d'argent, et cela absolument, sans faire ni restriction, ni distinction, c'est calomnier. La religion naturelle dont vous vous dites le scrupuleux observateur, fait cependant un devoir d'être juste, impartial, véridique.

Le catholicisme est une religion d'argent. Avez-vous consulté le droit ? Avez-vous lu le tarif ? Le premier article qui y est contenu, est celui-ci : TOUTES LES FONCTIONS POUR LES PAUVRES SONT GRATUITES. Cette disposition est observée partout. Nul pauvre qui ait trouvé dans sa pauvreté un obstacle à la bénédiction nuptiale ou à la sépulture chrétienne ; nul prêtre

qui ait pressuré les pauvres à l'occasion de l'une ou de l'autre de ces deux fonctions de son ministère, les seules que le fidèle ait le devoir de rétribuer. L'Église refuse les honneurs de la sépulture chrétienne à l'apostat dont le dernier soupir a été un blasphème contre le Christ ; elle les refuse à ceux qui se sont suicidés et ont ainsi fini par un crime ; elle les refuse au pécheur scandaleux qui est mort dans l'impénitence finale : jamais elle ne les a refusés à aucun pauvre, parce qu'il était pauvre. Il ne faudrait pas seulement voir l'enterrement du riche qui paie, il faudrait voir aussi l'enterrement du pauvre qui ne paie pas. Pour juger sainement il faut juger d'après l'ensemble.

Le catholicisme est une religion d'argent. Quoi ! le prêtre ne remplit il pas une multitude de fonctions pour lesquelles il n'a pas le droit d'exiger du fidèle quoi que ce soit ? Le Baptême est conféré *gratuitement* les Messes auxquelles les fidèles ont le devoir d'assister, sont célébrées *gratuitement* Ni aux fonts, ni au confessionnal, ni à la table sainte, ni à l'autel on ne lit ces mots : ICI ON PAIE. La grâce n'est donc pas mise à prix. Répondez : lorsque le fidèle peut, sans qu'il lui en coûte rien, accomplir presque tous les devoirs que la religion lui impose, avez-vous encore le droit de répéter que le catholicisme est une *religion d'argent?* que le prêtre ne voit dans l'accomplissement de ses fonctions, qu'un salaire à gagner ? Remarquez-le bien : s'il y a quelques circonstances dans lesquelles l'Église donne et reçoit, il y en a une multitude d'autres dans lesquelles elle donne beaucoup et ne reçoit rien.

Le catholicisme est une religion d'argent. Dans

combien de circonstances le fidèle qui n'est pas pauvre doit-il remettre au prêtre des honoraires? *Dans deux circonstances seulement*, au jour des noces et au jour des funérailles. Combien, à s'en tenir au droit strict, est-il obligé de donner, tant pour le prêtre que pour la fabrique? Sept francs cinquante centimes pour le mariage, et à peu près autant pour le service funèbre, (du moins dans le diocèse de Nancy, dont j'ai le tarif sous les yeux). L'homme aisé peut donc aller du berceau, à la tombe, sans payer à l'Église d'autre impôt. Y a-t-il là de quoi jeter les hauts cris?

En résumé, il y a une multitude de pauvres qui ne sont pas obligés de donner à l'Église et qui ne lui donnent rien; il y a une multitude de circonstances dans lesquelles les riches même ne donnent pas, ou ne donnent qu'autant qu'ils le veulent bien; il n'y a que deux circonstances dans lesquelles on est obligé de donner, et encore peut-on s'acquitter à peu de frais. Ce simple exposé de ce qui est ne suffit-il pas pour faire justice de toutes les déclamations par lesquelles, depuis la réforme, hérétiques et incrédules ont cherché à rendre l'Église odieuse. Mais tout n'est pas dit sur ce point, continuons.

Le catholicisme est une religion d'argent. Il est vrai que dans quelques circonstances le fidèle fait au prêtre, par piété ou par dévotion, une offrande bénévole; ainsi, par exemple, à l'occasion du baptême ou de certaines bénédictions. Sur ce point, il faut remar quer d'abord que le chiffre de ces offrandes est loin de s'élever jusqu'à ces sommes fabuleuses imaginées par l'envie qui grossit tout. Il faut remarquer ensuite que

ces offrandes, loin d'être un devoir pour le fidèle, et un droit pour le prêtre, sont facultatives. Peut-on faire au prêtre un crime de recevoir ce qui lui est offert, à lui qui a tant d'occasions de répandre l'aumône, attendu qu'il est appelé, par sa vocation, non seulement à consoler l'infortune, mais encore à soulager la misère?

Le catholicisme est une religion d'argent. Il est vrai encore que dans quelques circonstances, le fidèle verse entre les mains du receveur de fabrique des sommes plus considérables que celles qu'il serait obligé de verser s'il se bornait au nécessaire ; par exemple, lorsque, à la demande des époux, l'Eglise a étalé pour un mariage ce qu'elle a de plus riche ; par exemple encore, lorsque les parents d'un défunt ont demandé un clergé nombreux. Mais si les grands du monde, après avoir brillé pendant la vie, veulent encore briller jusque dans les ombres et les ténèbres de la mort, faut-il l'imputer à l'Eglise? N'est-il pas naturel que si le riche demande de la pompe, il la paie? Ah! pouvons-nous dire ici à ceux qui voudraient du luxe sans qu'il leur en coûtât rien : Si vous voulez du luxe, payez-le ; si vous trouvez qu'il coûte trop cher, n'en ayez pas.

Le catholicisme est une religion d'argent. Il est vrai enfin que l'Eglise demande une offrande dans certains cas particuliers, par exemple, lorsqu'elle accorde des dispenses pour le mariage. N'est-il pas juste que ceux qui passent leur vie à rédiger ces dispenses reçoivent le salaire de leur travail? Si un sentiment d'équité a introduit l'usage des émoluments

dans toutes les chancelleries du monde, pourquoi faire un crime de cet usage à la chancellerie romaine? L'Eglise force-t-elle les fidèles à se faire dispenser? Si elle relâche de la sévérité de ses lois, n'est-ce point comme malgré elle et parce qu'on la met dans la dure nécessité de faire des concessions à l'esprit du siècle? Prenez patience, laissez courir les bancs; remettez votre mariage après l'Avent, après le Carême, qui sont des temps de pénitence et de mortification, et non des temps de réjouissance et de fêtes; répandez l'esprit de fraternité en vous alliant non pas à des parents, mais à des étrangers; par là, vous suivrez l'esprit du christianisme, vous n'aurez ni besoin de dispense, ni de compte à régler avec ceux qui les expédient. Plutôt que d'accuser l'Eglise d'être une religion d'argent, accusez-vous vous-même de la forcer en quelque sorte à vous accorder des exemptions qu'elle ne peut pas vous accorder sans vous faire rendre hommage à la loi.

Le catholicisme est une religion d'argent. Dans certains cas que j'ai énumérés plus haut. l'Église refuse les honneurs de la sépulture à des personnes qui laissent une grande fortune, et dont les héritiers pourraient payer largement. Si l'Église était mue principalement par la cupidité, n'inhumerait-elle pas tous les cadavres, et surtout ceux des riches? Si elle ne le fait point, n'est-ce pas une preuve que ce qui la détermine, c'est le sentiment de l'honneur et du devoir, et non pas une basse avarice? Mais, voilà le monde; lorsque nous croyons devoir accorder à certains défunts la sépulture chrétienne, il dit que nous le faisons

par un motif d'intérêt ; et lorsque nous croyons devoir la refuser, il nous accuse d'intolérance. Quelque parti que nous prenions, nous sommes également condamnés. Ah ! dirai-je aux adversaires : N'avez-vous pas l'esprit de contradiction qui animait les Juifs contre Jésus-Christ, et que l'Évangile leur reproche en ces termes : « Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, « et ils disent : Il est possédé du démon. Le Fils de « l'Homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : « C'est un homme insatiable et adonné au vin (1). » Cet esprit de contradiction ne suffit-il pas pour démontrer que c'est l'ignorance ou la haine, et non la vérité qui vous inspire ? Ne comprendrez-vous jamais que si l'on ne peut vous contenter, quelque parti que l'on prenne, l'unique parti que l'on a à prendre, c'est d'aller toujours en avant, sans tenir compte ni de ce que vous direz, ni de ce que vous ferez ?

Le catholicisme est une religion d'argent. Si cela est, comment se fait-il que seul entre toutes les religions, il inspire aux hommes le courage de vendre ce qu'ils ont, d'en distribuer le prix aux nécessiteux, et d'embrasser la pauvreté volontaire ? Comment se fait-il que partout il lance des missionnaires qui renoncent à tout, et qui n'auront d'autres revenus que la faim, la soif, les outrages, les supplices et la mort ? Comment se fait-il, en un mot, que le christianisme, s'il est *une religion d'argent*, ait la vertu *de faire mépriser l'argent ?*

Le catholicisme est une religion d'argent. De quel

(1) Ecce homo vorax et potator vini, Joan., xi, 18-19,

droit lui faites-vous ce reproche? Les Apôtres, pendant les trois ans qu'ils ont vécu en la compagnie de Notre-Seigneur, ne possédaient-ils pas de l'argent en commun, et cela, dit le vénérable Bède, *pour donner à l'Église la forme qu'elle devait avoir dans toute la suite des siècles* (1)? Puis, n'est-ce pas avec l'argent qu'il reçoit des fidèles, que le prêtre élève des hôpitaux pour les malades, des asiles pour les vieillards? N'est-ce pas avec cet argent qu'il soutient toutes ces œuvres qui ont pour but le bien-être matériel et moral du genre humain? Ne faut-il pas être sans entrailles pour imputer à crime à la religion, le pain, le vêtement, l'abri qu'elle procure à l'indigent?

Le catholicisme est une religion d'argent. N'est-ce pas plutôt le protestantisme, d'où est partie primitivement et d'où part chaque jour l'objection, qui mérite ce titre? N'a-t-on pas vu, à l'origine, les évangéliques se ruer avec avidité sur les biens qui appartenaient à l'Église, s'en emparer, et dévorer des ressources qui servaient à nourrir les pauvres et à embellir la maison de Dieu? Si la réforme se propagea si rapidement, n'est-ce pas en partie parce qu'elle jeta, comme une proie à la convoitise, les biens du clergé? Georges Major, était tellement cupide, que Flaccius publia contre lui, en 1552, un écrit qui avait pour titre, CONTRE LE DOCTEUR AVARICE MAJOR, et que ses amis n'essayèrent de le disculper qu'en alléguant sa nombreuse famille « où se trouvaient *plusieurs filles à*

(1) Cum ipse Dominus cui ministrabant angeli, tamen ad informandam Ecclesiam suam loculos habuisse legatur (Homil. lib. LIV, c. 54, in uc., 12.)

marier (1). » Les églises furent tellement appauvries par le pillage qu'on ne leur laissa pas même les revenus nécessaires à leur entretien. « Sous le règne du « saint Évangile, s'écriait le pasteur Christophe Marstaller, il est un grand nombre de temples qui ne sont « même plus un abri contre les intempéries de l'air, et « qui ressemblent plus à une étable qu'à la maison du « Seigneur. Nos ancêtres ont doté nos églises de belles « sonneries, de cloches de toutes grandeurs et de « toutes espèces, et aujourd'hui, l'on n'est pas même « en état de *remplacer les cordes nécessaires pour les « mettre en branle*. Bref, nos églises ont été *tellement « dépouillées* qu'elles ne peuvent plus *faire les frais « d'un surplis pour le pasteur quand il monte en chai- « re* (2). » Et à quoi les biens des églises avaient-ils été employés ? A faire bonne chère, à satisfaire les passions les plus honteuses, les goûts les plus dépravés, et nullement à soulager la misère. Aussi, les pauvres regrettaient-ils les moines, et disaient-ils dans leur langage *qu'ils prêteraient volontiers leurs épaules pour le ramener* (3). — Voilà ce qu'a fait le protestantisme. Lui sied-t-il, après cela, d'appeler le catholicisme une religion d'argent ? Plutôt que d'attirer l'attention sur ce point, ne devrait-il pas rougir et baisser les yeux ? L'Église catholique reçoit ce qui lui est offert volontairement, ou perçoit ce qui est réglé par les lois ; le protestantisme, au contraire, s'empare par

(1) Dœllinger. La Réforme, son développement intérieur, etc. Gaume, Paris, 1849, tom. II. p. 160.
(2) ibid., tom. II, p. 308.
(3) ibid., tom. I, p. 48.

la violence ou la ruse de ce qui ne lui appartient pas ; n'y a-t-il pas entre le catholicisme et le protestantisme une différence immense, celle qui existe entre la justice et l'injustice?

II. **Tout y est pour les riches.** — Il est vrai que les riches ont un enterrement plus pompeux, et cela parce qu'ils demandent de la pompe, et qu'ils ont le moyen de la payer. Mais ne doit-il pas en être ainsi? L'Église enterre les pauvres gratuitement, et fait pour eux des dépenses. Si les enterrements des riches ne produisaient pas quelques revenus, les fabriques ne seraient-elles pas tellement appauvries, qu'elles n'auraient pas même de quoi enterrer les pauvres? Nous donnons d'une main ce que nous recevons de l'autre ; ne nous faites plus un crime de recevoir.

Tout y est pour les riches. Ne comprenez-vous pas que si le riche est conduit au cimetière par un plus grand nombre de prêtres, il a, généralement parlant, plus besoin de prières que le pauvre? Celui-ci a expié ses fautes par ses fatigues, ses souffrances, ses privations; car les misères de la vie, lorsqu'elles sont acceptées avec amour et résignation, deviennent des pénitences agréables à Dieu. Le riche, au contraire, en vivant dans le luxe et les délices, en menant une vie inutile et oisive, n'a fait qu'augmenter sa dette envers la justice divine. Ne lui portez donc pas envie lorsque vous voyez un plus grand nombre d'ecclésiastiques autour de son cercueil. Il a été mieux pourvu que vous des biens du corps, mais il est peut-être beaucoup plus pauvre des biens de l'âme. Souffrez qu'on vienne en aide à son indigence.

Tout y est pour les riches. L'inégalité des conditions est un fait qui s'est reproduit partout et toujours, un fait universel. Si elle est un fait universel, elle est voulue par la nature ; si elle est voulue par la nature, il faut en tenir compte; s'il faut en tenir compte, pourquoi voulez-vous faire un crime à l'Église d'avoir une certaine pompe réservée aux riches? Pourquoi voulez-vous qu'elle traite les hommes comme s'ils étaient égaux, lorsqu'ils ne le sont pas? L'Église vit et combat sur la terre, il faut qu'elle accepte les conditions des choses terrestres; si elle ne tenait pas compte des différences qui existent entre les hommes, ne tirerait-on pas bientôt pour conclusion, qu'elle n'est point faite pour diriger les hommes? Il est vrai que cette considération n'est point comprise par tous ces déclamateurs qui, depuis Rousseau, n'ont cessé de nous fatiguer les oreilles en faisant l'éloge de ce qu'ils ont appelé l'*état de la nature;* mais qu'importe, puisque l'état de la nature n'a jamais existé que dans les romans.

Tout y est pour les riches. Mais non, puisque les pauvres recueillent aussi bien que les riches les bienfaits de la religion ; — mais non encore, puisque la religion nous enseigne que le pauvre qui aura mené une vie chrétienne entrera dans le royaume des cieux, bien qu'il ne soit conduit à sa dernière demeure que par un seul prêtre ; tandis que le riche qui aura vécu et sera mort en impie, n'y entrera pas, eût-il suisse et bedeau, catafalque et tentures. Vous comptez le nombre des cierges, misère que tout cela ! car le plus souvent, c'est la vanité et non la piété qui les fait allu-

mer. Ce que Dieu compte avant tout, ce sont les mérites et les bonnes œuvres : d'où il suit, que tout pauvre que vous êtes, vous pouvez mériter pour le ciel une des premières places. Ne vous indignez donc plus ni contre les riches, ni contre l'Église. Ne mettez pas tant de complaisance à nous représenter l'opulent conduit au cimetière, précédé de la croix d'argent, accompagné d'un clergé nombreux, suivi d'un cortège immense, tandis que le pauvre y est conduit avec une croix de bois, sans autre suite que sa veuve et ses orphelins, élevez vos pensées plus haut, songez que le jugement de Dieu réparera bientôt les inégalités et les désordres du monde présent, portez le fardeau de la vie avec courage, en attendant le grand jour des justices.

III. **Pourquoi paie-t-on le service des prêtres?** Pour qu'ils puissent vivre. D'un côté, les prêtres ne sont pas riches, au moins pour la plupart, attendu que les riches, aujourd'hui que l'Église est pauvre, ne donnent que rarement leur nom à la milice sacerdotale ; d'un autre côté, ils ne peuvent pas se pourvoir du nécessaire en exerçant un art ou un métier ; ne faut-il pas, dès lors, que le prêtre trouve le peu dont il sait se contenter même dans l'accomplisse-de ses fonctions ? Il donne sa vie tout entière aux fidèles, n'est-il point juste que les fidèles lui donnent de quoi soutenir et alimenter une vie qu'il dépense sans cesse pour eux ? Ceci ne fait-il point partie du droit naturel ?

Pourquoi paie-t-on le service des prêtres ? Vous le dites, parce que les fonctions que le prêtre remplit sont

de véritables *services* rendus aux âmes, et par là à la société. Considérez le prêtre à l'autel, au confessionnal en chaire, près du lit des malades, partout il sert l'humanité, en se dévouant à ses intérêts les plus chers et les plus sacrés. Si le prêtre est le serviteur de la société, n'est-il pas juste que la société reconnaisse ses services? Si tous les services sont rénumérés, parce que sans la rénumération le service ne pourrait être continué, pourquoi les services du prêtre ne le seraient-ils pas? N'est-ce pas ici le lieu de citer ces paroles de saint Paul : « N'avons-nous pas le droit de recevoir « notre nourriture? Quel soldat fit jamais la guerre à « ses dépens? Celui qui cultive la terre et celui qui « foule le grain le font dans l'espérance d'en recueillir « le fruit. Si nous avons semé parmi vous les dons « *spirituels*, est-ce une si grande récompense de re- « cevoir quelques dons *temporels*? C'est le droit éta- « bli par le Seigneur que ceux qui annoncent l'Évangile « vivent de l'Évangile (1). »

Saint Chrysostome, développant la pensée de l'Apôtre, dit : « N'est-il pas absurde de donner non seu- « lement le nécessaire, mais encore l'utile au soldat « qui combat pour l'empereur de la terre, et de ne pas « vouloir donner le nécessaire au soldat qui combat « pour l'empereur du ciel, et lutte contre des ennemis « beaucoup plus terribles? N'y a-t-il pas là à la fois « injustice, ingratitude et petitesse d'âme (2)? »

Pourquoi paie-t-on le service des prêtres? Nous

(1) Cor., IX, 9, 14.

(2) Cujus hoc iniquitatis est? Quantùm hoc ingrati et parci animi vitium !(Hom. XI. in Ep. ad Philem., c. 2. Opp XI, col. 269. A.)

pouvons à notre tour poser ces questions : Pourquoi paie-t-on les services des notaires, des banquiers, des avocats, des avoués ? Pourquoi paie-t-on les services des ministres, des préfets et des sous-préfets ? Pourquoi paie-t-on les services des maréchaux, des généraux, des colonels ? Pourquoi paie-t-on les services des médecins ? Notre cause est commune avec toutes les grandes causes ; répondez aux questions que nous vous posons, nous répondrons ensuite à celles que vous nous posez vous-même. La réponse que vous nous donnerez, nous vous la donnerons ; et sans doute vous la trouverez de votre goût, puisqu'elle aura été fournie par vous.

Saint Thomas a dit sur ce point : « La fonction de « prédicateur est plus utile que celle d'avocat ; or, les « avocats qui s'acquittent licitement de leur emploi « peuvent en vivre, à bien plus forte raison les prédi- « cateurs peuvent-ils vivre de l'Évangile. » — « Nous « voyons dans les arts mécaniques, que ce ne sont pas « seulement ceux qui travaillent de leurs mains qui « vivent licitement de leur art, mais que ce même art « nourrit encore l'architecte habile et prudent qui les « dirige sans travailler de ses mains. Or, celui qui « enseigne la morale n'est-il pas en quelque sorte l'ar- « chitecte de tous les devoirs humains, ainsi que le « dit Aristote dans son premier livre *de Morale*. Donc « les prédicateurs peuvent vivre de leur état quand « même ils ne travailleraient pas de leurs mains. » — « La santé de l'âme est préférable à celle du corps, « mais les médecins qui soignent les corps peuvent « vivre licitement de leur état sans travailler de leurs

« mains ; à plus forte raison le peuvent-ils ceux qui « s'occupent du salut des âmes (1). »

Pourquoi paie-t-on le service des prêtres? Vous insistez en disant que les séculiers qui ont un traitement fixe ne prélèvent rien à l'occasion de leurs fonctions, et que ceux qui se font payer à l'occasion de leurs fonctions, comme les médecins, les notaires, les avocats, n'ont pas de traitement fixe, tandis que le prêtre a en même temps un traitement fixe et un casuel. A cela je réponds que le traitement existe pour le prêtre, parce que le casuel ne suffirait pas à lui seul et que le casuel existe parce que le traitement seul ne suffirait pas non plus.

Pourquoi paie-t-on le service des prêtres? Parce qu'il n'existe aucune société sans revenus, et par là même sans impôts, attendu qu'il n'existe aucune société sans charges et sans besoins. Pourquoi voudriez-vous que l'Église, qui a des charges immenses, n'ait pas de revenus? Pourquoi voudriez-vous pour elle l'exception, au lieu de vouloir la règle? S'il est essentiel à toute société d'avoir des revenus, il est essentiel à toute société de percevoir des impôts ; s'il est essentiel à toute société de percevoir des impôts, c'est un devoir pour chacun des sociétaires de payer l'impôt réglé par la loi. De quel droit donc, vous qui êtes catholique et qui pouvez payer, — car si vous ne le pouviez pas il ne vous serait rien demandé, — de quel droit, dis-je, vous qui êtes catholique, refusez-vous à la so-

(1) D.Thomas opusc.XIX. Contra Impugnantes Dei cultum et religionem, c. VII.

ciété catholique l'impôt qui lui est nécessaire et qu'elle vous demande?

Pourquoi paie-t-on le service des prêtres? Hélas! vous semblez ne voir que les prêtres, et vous faites mine de croire que tout le tribut payé par le peuple fidèle est pour eux. Il n'en est rien cependant, car la presque totalité des revenus de l'Église est employée à subvenir aux frais du culte. Vous vous imaginez peut-être que ces frais sont peu considérables; ils sont immenses. Ici faisons une courte énumération, supputons la dépense, comptons. Il s'agit de finances, la poésie serait hors de saison. La chanson l'a dit:

Pégase est un cheval
Qui mène à l'hôpital.

Et encore:

De tout temps la misère
Habita le Parnasse;
L'histoire dit qu'Homère
A porté la besace.

Ne faut-il pas à l'Église des calices, des ciboires, des ostensoirs?

Ne lui faut-il pas des croix, des bannières, des encensoirs, des dais?

Ne lui faut-il pas la cire, l'huile pour entretenir le feu perpétuel?

Ne lui faut-il pas des chandeliers, des lustres, des lampes, des bénitiers, des bouquets, des canons d'autel?

Ne lui faut-il pas des chapes, des chasubles, des

tuniques, des dalmatiques, des aubes, des surplis, des écharpes, des écrans, des nappes, des étoles ?

Ne lui faut-il pas des draps de deuil ?

Ne lui faut-il pas des peintures, des sculptures, des orgues, des vitraux, des reliquaires, des niches, des socles, des brancards, des vases, des écussons ?

Ne lui faut-il pas des missels, des rituels, des antiphonaires, en un mot, des livres liturgiques ?

Ne lui faut-il pas suisse et bedeau avec leurs équipements et leurs appointements ?

Ne lui faut-il pas donner leur solde aux sonneurs, aux sacristains, aux balayeurs et aux chantres ?

Ne lui faut-il pas payer le blanchissage, le raccommodage, l'entretien du linge et des ornements ?

Ne lui faut-il pas payer les vicaires qui, dans beaucoup de paroisses ne reçoivent aucune subvention de l'Etat, de telle sorte que le peuple chrétien a l'insigne honneur et le grand mérite, de soutenir de ses propres deniers un grand nombre de ses prêtres ?

La moindre des fabriques a donc des besoins nombreux. Pour satisfaire à tous ces besoins, elle n'a d'autres ressources que ce qu'elle prélève pour les mariages, les enterrements, et les places de chaises ou de bancs. Ses ressources comparées à ses charges, ne vous paraissent-elles pas bien faibles ? N'en êtes-vous pas à vous demander comment il est possible qu'avec si peu elle suffise à tant ? Ne voyez-vous pas, que malgré ses richesses prétendues, l'Église est obligée de vivre de privations ? Ne voyez-vous point par là même la solution de cette question : *Pourquoi paie-t-on le service des prêtres* ? C'est pour entretenir di-

gnement la maison de Dieu ; c'est pour y faire briller cette splendeur qui jette le peuple chrétien dans une sainte ivresse et le fait déjà participer, à un certain degré, à la joie des élus. Fleury a donc eu raison de dire ; « Il est nécessaire qu'il y ait des fonds destinés « aux dépenses communes de la religion chrétienne, « *comme de toute autre société ;* à la subsistance des « clercs occupés à servir, à la construction et à l'en- « tretien des bâtiments, à la fourniture des orne- « ments et surtout au soulagement des pauvres. Dès « les premiers siècles, sous les empereurs païens, l'É- « glise possédait des immeubles, outre les contri- « butions volontaires qui avaient été son premier « fonds (1). »

XVII.

LA RELIGION ET L'ARGENT

(Suite.)

IV. **On ne doit pas vendre les choses de Dieu.** — Nous devons ici vous rendre justice, c'est là une vérité incontestable. La vente, en effet, suppose qu'il y a rapport entre la valeur de l'objet qui est livré et le prix qui en est donné. Or, il n'y a aucun rapport de valeur entre les choses de Dieu et ce qu'on appelle l'or et l'argent ; on ne doit donc pas les vendre. Prétendre que le prêtre vend les choses de Dieu parce que il reçoit une rémunération du fidèle dans certaines

(1) Troisième discours sur l'Histoire ecclésiastique § XI. Cf. Institut. au droit ecclésiastique., 2e partie ch. XXIII

circonstances où il lui communique les choses de Dieu c'est employer une expression qui peut être d'un protestant, mais qui n'est pas d'un penseur. Non seulement le prêtre ne vend pas les choses de Dieu, mais il ne peut même les vendre attendu que toute vente, je le répète, suppose un prix, et que les choses de Dieu sont au-dessus de tout prix, parce qu'elles sont infiniment précieuses. La pièce de monnaie donnée par le fidèle n'est donc qu'une *offrande* par laquelle il reconnaît le bienfait qu'il reçoit. La reconnaissance est-elle un crime? Sera-t-il défendu de dire merci, et de traduire ce merci en une bonne œuvre?

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. Les choses de Dieu se résument pour nous dans le corps et le sang de Jésus-Christ, par lesquels la grâce nous est veuue et nous est communiquée chaque jour. Prétendre que le prêtre vend les choses de Dieu, c'est lui prêter les pensées et les sentiments de Judas, qui mit à prix Notre-Seigneur en disant: *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai* (1)? Une telle injure trouve sa condamnation dans son excès même; qui dit trop ne dit rien.

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. S'il faut dire que le prêtre vend les choses de Dieu parce qu'il reçoit des honoraires à l'occasion de ses fonctions, il faut dire également que le médecin vend la guérison, que le professeur vend la science, que l'avocat vend la justice, qu'un chef d'institution vend l'éducation, et que la vie humaine tout entière n'est, dans ce qu'elle

(1) Matth. xxvi, 15

a de plus noble, que négoce et trafic. N'est-ce point là avoir des idées basses et rampantes? N'est-ce point là être incrédule à l'endroit de la vertu? N'est-ce point là tout rapetisser, tout dénigrer, et donner à penser que l'on n'a pas des sentiments bien élevés?

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. Non; mais il faut faire coopérer le fidèle à l'action de Dieu. L'Eternel ne peut pas à lui seul faire notre salut, il faut que nous y travaillions avec lui; il agit, il faut que nous réagissions, puisque nous sommes des êtres libres. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne peut nous sauver sans nous. Si le fidèle doit coopérer à l'œuvre de Dieu, n'est-il pas naturel que lorsqu'il reçoit un bienfait de Dieu, il fasse une aumône afin par là d'aider l'Eglise à soutenir l'œuvre de Dieu? L'un des plus grands spectacles qui nous soit donné, n'est-ce pas celui du culte catholique se soutenant par le dévouement et les offrandes des fidèles? Vous le voyez, les considérations les plus hautes et les plus philosophiques justifient le casuel; qu'avez-vous à dire? En continuant vos déclamations, ne laisseriez-vous pas à penser que vous n'êtes pas un vrai sage, mais bien un vain parleur?

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. Ce n'est pas le prêtre qui les vend, mais bien ceux qui crient à la vente des choses de Dieu par le prêtre. Ne vend-il pas les choses de Dieu, cet ouvrier qui, pour gagner un salaire dont il n'a pas besoin, profane le dimanche, qui est le jour de Dieu? Ne vend-il pas les choses de Dieu, cet homme d'affaires qui sacrifie à son intérêt sa conscience, son âme, qui est la propriété de Dieu?

Pourquoi donc ne ne parlez-vous de la vente des choses de Dieu qu'à l'occasion du prêtre, qui ne les vend pas et n'en parlez-vous pas à l'occasion de tant d'hommes qui les vendent réellement?

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. Si cela est, on ne doit pas les acheter non plus. Pourquoi donc applaudissez-vous aux gouvernements qui mettent à l'enchère les biens de l'Eglise qui sont les choses de Dieu? Pourquoi ne vous indignez-vous pas contre les acheteurs de ces biens, qui profitent sans pudeur de la répugnance des honnêtes gens à les acquérir? Pourquoi ne vous indignez-vous pas contre ces journaux qui poussent à ces ventes et à ces achats, parce qu'ils sont révolutionnaires, c'est-à-dire ennemis de tout ordre existant et possible. Pourquoi, en un mot, ne mettez-vous pas en cause ceux qui se rendent réellement coupables des crimes dont vous accusez injustement les prêtres?

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. Si le prêtre vend les choses de Dieu parce qu'il reçoit une offrande du fidèle, il suit de là que le fidèle qui fait cette offrande, achète les choses de Dieu. Il n'y a pas en effet, de vente sans achat, de même qu'il n'y a pas d'achat sans vente; ce sont là deux actes qui s'impliquent et qui s'engendrent. Tous les catholiques sont donc coupables d'un des plus grands crimes par lesquels on puisse déshonorer la Divinité; l'élite de l'humanité est entachée de simonie. Quelle découverte! Qui pourrait encore nier, après cela, que nous vivions dans un siècle de progrès?

On ne doit pas vendre les choses de Dieu. Il vous

semble peut-être qu'il y a vente, parce que tel ou tel ecclésiastique a pu paraître mettre trop d'insistance dans le recouvrement de son casuel. Ici se présentent plusieurs réflexions pour la justification du clergé.

Première réflexion. Si le prêtre réclame quelquefois ses honoraires, ce n'est pas aux pauvres, auxquels il donne, loin de leur demander; mais à certains riches de mauvaise volonté, qui tiennent à l'argent beaucoup plus que le prêtre accusé par eux de cupidité.

Deuxième réflexion. Si le prêtre réclame quelquefois ses honoraires, c'est parce qu'il est pauvre, et que ses intérêts sont les intérêts des pauvres.

Troisième réflexion. Si le prêtre réclame quelquefois ses honoraires, il ne demande jamais au-delà de ce qui lui est dû, attendu que sa rétribution est réglée par le tarif. Le chirurgien qui a réussi dans une opération difficile, l'avocat qui a gagné un procès important peuvent dépasser des limites; l'abus ne peut se glisser dans l'Eglise.

Quatrième réflexion. Nul n'a le droit d'accuser l'Eglise à l'occasion de la cupidité réelle ou prétendue de tel ou tel prêtre, vu que, dans toutes les carrières, il y a des hommes qui ne sont pas à la hauteur de leur mission sous le rapport du désintéressement.

En effet:

Qui accusera l'Eglise de Dieu?

Est-ce *le médecin*? N'a-t-on pas vu des médecins mercenaires calculer sur les maux publics, sur les fortunes particulières, et stipuler des sommes exhorbitantes? Le médecin Stétinius ne recevait-il pas à la cour des empereurs romains près de cent mille francs?

Son frère ne recevait-il pas de l'empereur Claude cent soixante-un mille sept cent dix-huit francs? Le médecin Charmis ne demanda-t-il pas deux cent mille sesterces, c'est-à-dire trente-huit mille francs, pour traiter un malade une seconde fois? Pline, qui nous rapporte ces faits, ne dit-il pas que chez les médecins de son siècle, *l'amour du gain devint immodéré,* NEC FUIT POSTEA QUÆSTUS MODUS; et cela, bien que ces médecins ne fussent pas très instruits, car, ajoute le célèbre naturaliste, la méthode du médecin Hérophile fut abandonnée par la raison QU'IL FALLAIT AVOIR ÉTUDIÉ POUR L'ENTENDRE (1).

Qui accusera l'Église de Dieu?

Est-ce *le juge, l'avocat?* N'a-t-on pas vu des juges vendre la justice pour de l'or? Les clients de tel avocat ne trouvent-ils pas souvent, après avoir réglé leur compte avec lui, qu'il demande un peu cher? Les Bretons ne chantent-ils pas en l'honneur de saint Ives: *Res miranda populo, fuit advocatus et non latro.*

Qui accusera l'Église de Dieu?

Est-ce *tel ou tel père de famille,* qui a des enfants à établir? Ne reproche-t-on pas à la plupart des parents de ne rêver que des mariages d'argent, et d'examiner uniquement, non pas les qualités morales, mais la dot de qui doit devenir leur gendre ou leur bru? N'aiment-ils pas mieux pour leur fille *de l'argent sans homme qu'un homme sans argent,* selon la parole d'un ancien?

(1) Deserta deindè hæc secta est, quia necesse erat in eâ litteras scire (Plinii, l. 29, c. 1.)

Qui accusera l'Eglise de Dieu?

Est-ce *tel ou tel sage*, qui disserte avec éloquence sur le mépris des richesses? La philosophie n'a-t-elle pas eu ses scandales, et n'a-t-on pas vu des philosophes qui, tout en faisant profession de n'aimer que la sagesse, ont trop aimé l'argent. Sans doute, la philosophie peut nous montrer avec orgueil le Thébain Cratès jetant ses richesses à la mer, et les faisant périr de peur de périr par elles. Mais ne voyons-nous pas dans ses rangs Sénèque, qui, après avoir amassé des richesses immenses par des moyens iniques, s'amusa à écrire sur la pauvreté? Ne voyons-nous pas je ne sais plus quel sage prêter à gros intérêts sous le beau prétexte qu'il est d'un philosophe de tirer les conséquences des principes? Ne voyons-nous pas encore Voltaire, dont toute la vie fut une étude sur les moyens de s'enrichir, ainsi que nous l'établirons plus loin? Que de sages qui voudraient pouvoir dire dans un autre sens que Simonide ou Bias: *Omnia mecum porto!*

Qui accusera l'Eglise de Dieu?

Est-ce *l'homme du* XIXe *siècle*? Cet homme a voué au veau d'or un culte de latrie. Ici il tripote à la Bourse; là il fait la chasse aux emplois lucratifs, ne reculant pour les obtenir devant aucun abaissement; plus loin, pour s'enrichir, il dépouille la veuve et l'orphelin qu'il ne craint pas de réduire aux cendres du feu. Dans notre siècle plus qu'en aucun autre, tout obéit à l'argent qui commande en Dieu.

Qui accusera l'Eglise de Dieu?

Est-ce *le ministre protestant*? Mais, ou il participe

au budget plus largement que le prêtre catholique, ou bien il est payé, quand il ne fait pas partie du clergé officiel, par la Société biblique ou par la Société de Gustave-Adolphe. Dans les missions, il est bien plus un homme d'affaires qu'un homme de Dieu, un commis voyageur qu'un Apôtre ; il commerce là où il devrait se dévouer ; enfin, scandale inouï, il met à prix les âmes. Jusqu'à la réforme, on avait cru dans tout l'univers catholique, que l'âme ne peut être appréciée à prix d'argent, parce qu'elle a une valeur infinie. Or, le ministre protestant achète les âmes, offrant tantôt cinquante francs, tantôt quarante francs, tantôt plus, tantôt moins, à qui veut devenir le disciple de Luther, de Calvin, ou de Henri VIII. Un prédicant de Constantinople disait, dans la réunion de l'alliance évangélique tenue à Berlin en septembre 1859 : « L'Œuvre « des Missions est très difficile parmi les Juifs orien- « taux, *trop amis de l'argent.* Ils tiennent très élevé « *le prix de leur conversion.* Du moment qu'ils aper- « çoivent un *missionnaire*, ils commencent déjà à « marchander sur le prix qui leur sera donné, s'ils « entrent dans la sainte alliance du christianisme. (1) » — Si les émissaires des Sociétés bibliques n'étaient pas réputés marchands d'âmes, viendrait-on leur offrir de vendre son âme aussitôt qu'on les aperçoit? Les infortunés ! ils se condamnent tout en voulant se justifier. Ils croient se justifier en accusant la postérité de Jacob, et ils ne voient même pas que l'accuser, c'est accuser la mauvaise opinion que l'on a d'eux.

(1) *L'Univers* 1858.

Autre fait. Les protestants feignent d'être grandement scandalisés, parce que dans nos églises on paie quelques centimes pour les chaises que l'on occupe. A Paris, ils jouent le désintéressement et affichent à la porte de leurs temples : ICI L'ON NE PAIE PAS LES CHAISES. Or, voici, d'après le *Daily-News*, journal de Londres, comment ils agissent chez-eux :

Le rév. H. Ward Beecher, l'heureux époux du célèbre auteur de l'*Oncle Tom*, et pasteur à New-York, ayant mis à l'encan les bancs de son église, justifia la mesure en disant entre autres : « Une église, « lorsqu'elle traite des affaires matérielles, est exac- « tement sujette *à la même loi commerciale que toute* « *autre personne civile*. Acheter et vendre, *que ce soit* « *dans une église ou dans une boutique* C'EST PRÉCI- « SÉMENT LA MÊME CHOSE. De part et d'autre, les trans- « sactions doivent être honnêtes et équitables, et si « elles le sont, *c'est une niaiserie de prétendre qu'une* « *église est un édifice trop sacré pour les choses de* « *ce monde*. Lorsqu'une église traite cette partie de « ses affaires, qui est séculière, et qui demande la sa- « gesse commerciale, elle doit être sur le même pied « que tout autre honnête négociant, sujette à toutes « les lois équitables de la matière et de l'argent : *Il* « *faut que chaque année les bancs soient vendus*, « *taxés, loués*, et que la vente ait lieu publiquement, « afin que tous aient les mêmes chances. Il faut se « conformer à la loi commerciale, et ceux qui désirent « le plus les bancs *et qui ont les moyens de les payer* « *le plus*, se les feront adjuger (1). » — Y a-t-il de la

(1) *L'Univers*, 10 avril 1859.

générosité et de la grandeur d'âme à reprocher aux autres ce que l'on fait soi-même ? ce en quoi l'on s'approuve ?

Qui accusera l'Eglise de Dieu ? Est-ce *l'évêque anglican* ? Mais il prélève des sommes énormes sur des paroisses dans lesquelles il ne fait jamais acte de présence ; que dis-je, dans lesquelles il n'a pas même d'ouailles ! Il pressure les catholiques, qui ne le reconnaissent pas pour leur pasteur, et qu'il ne reconnaît pas pour des brebis de son troupeau ; il exploite son église comme on exploite une ferme, et avec ses immenses revenus, il ne fait aucune œuvre. Ne faut-il pas, en effet, qu'il pourvoie au luxe de sa femme, à l'établissement de ses enfants ? Il a une famille selon la nature, le peuple peut-il devenir sa famille selon l'adoption ? D'ailleurs, qui ne sait qu'en Angleterre, les offrandes de Pâques, auquelles tout habitant domicilié est tenu et qu'en certains endroits on lève avec une ténacité extrême, s'élevent à 100,000 liv. st. c'est-à-dire à 2,500,000 fr. par an ? Qui ne sait que dans cette même Angleterre les taxes prélevées pour les enterrements, les mariages, les relevailles, les baptêmes, équivalent, d'après des évaluations bien inférieurs à la réalité, à la somme énorme de 12,500,000 francs par an (1) ?

Qui accusera l'Eglise de Dieu ? Est-ce *vous-même* ? Si vous vous indignez à l'occasion de l'offrande légère que le fidèle fait au prêtre, n'est-ce pas une preuve

(1) Haller, Histoire de la Révolution religieuse dans la Suisse Occidentale, c, III, p. 26, note 3, édit. Cf. Annales de Philophie chrét. t. III. p. 30 et 31.

que vous tenez beaucoup à l'argent, que vous en faites grand cas ? Si vous n'y teniez pas, jetteriez-vous feu et flamme à propos d'un casuel minime ? Ne négligeriez-vous pas de tels détails comme étant indignes de vous occuper—*de minimis non curat pretor ?*— Ne diriez-vous pas qu'après tout, chacun est libre de dépenser son argent comme il l'entend ?

V. **Il faudrait abolir le traitement du clergé, et laisser le culte à la charge du fidèle qui en use.** — Ici posons cette question : *qu'est-ce que le traitement du clergé ?* Efforçons-nous d'y répondre ; et par les réponses que nous donnerons, faisons justice de l'objection.

Qu'est-ce que le traitement du clergé ? C'est d'abord une *dette* de la nation envers l'Église. Comment cela ? Le voici :

Avant ce siècle, l'Église possédait en France des terres considérables, et cela légitimement, car elle avait tous les titres qui constituent les droits à la propriété.

En effet, elle les possédait à *titre de travail*, car elle les avait défrichées pour la plupart.

Elle les possédait à *titre de donation*, ou *à titre d'achat*, car elle ne les avait volées à personne.

Elle les possédait à *titre onéreux*, car elle avait la triple charge de pourvoir aux besoins du prêtre, aux besoins du pauvre, aux besoins du culte. Saint Thomas dans ses *Commentaires sur saint Paul,* dit positivement que « les bienfaiteurs de l'Église ont fait des « donations aux prélats, *non pas pour eux*, MAIS POUR « LES PAUVRES, et que, n'ayant donné aux prélats que

« *comme dispensateurs à l'égard des pauvres, c'est* « *en définitive aux pauvres qu'ils ont donné* (1). »

Elle s'acquittait de la triple charge qui lui était imposée comme propriétaire. Le clergé vivait sur les biens de l'Église et ne figurait pas sur le budget ; le culte était digne, et les cathédrales, pas plus que les presbytères, ne tombaient en ruine ; les pauvres étaient secourus, et l'on ne connaissait pas cette plaie des sociétés modernes que l'on appelle le paupérisme. Les évêques donnaient au voyageur et à l'étranger une hospitalité qui rappelait celle des temps homériques, pénétrés qu'ils étaient de ces paroles de saint Jérôme : « La gloire d'un évêque, c'est de pourvoir « aux besoins des pauvres ; la honte de tous les prê- « tres c'est de songer à amasser des richesses (2). » — « Un laïque satisfait au devoir de l'hospitalité, s'il « reçoit un ou deux ou quelques étrangers ; l'évêque « est sans humanité, s'il ne les reçoit tous (3). »

Ajoutez à cela que l'Église *possédait pour toujours*. En effet, les trois grands besoins auxquels les fidèles avaient voulu pourvoir par leurs donations, sont perpétuels ; ils avaient donc voulu y pourvoir perpétuellement ; par là même, ils avaient fait leur donations à

(1)*Non dederunt prælatis, propter se, sed propter pauperes, et ideo, non dederunt eis sed pauperibus. . Prælatis autem dantur tanquam pauperum dispensatoribus.* in Ep. II, ad Corinth., lect. v Lugd. 1689 fol 570.

(2) *Gloria episcopi est pauperum inopiæ providere, ignominia omnium sacerdotum est propriis studere divitiis* Saint Heiron ad Nepot.

(3) *Laicus enim unum, aut duos, aut paucos recipiens, implebit hospitalitatis officium; Episcopus nisi omnes receperit, inhumanus est.* Id., Tit., c.I. tom.4 col. 417

perpétuité. Dans nul siècle, nul gouvernement ne devrait avoir le droit de spolier l'Église. C'est en vain que des légistes, qui avaient autant de haine dans le cœur que d'étroitesse dans l'esprit, ont prétendu qu'elle pouvait être dépouillée pour cause d'utilité publique. Avant tout, il est utile au public que le clergé soit doté, que le culte soit soutenu, et que le pauvre soit secouru.

Quand donc, à la fin du dernier siècle, l'État, se substituant aux donataires, fit vendre les biens du clergé, une injustice criante fut commise contre l'Église. Pour perpétrer cette œuvre d'iniquité, il fallait des hommes sans foi ni loi, sans honnêteté, sans pitié, sans probité, sans conscience, sans Dieu ; il fallait de ces hommes qui, comme on l'a dit, *sont capables de tout et ne sont capables de rien*.

Quiconque a commis une injustice, est tenu de la réparer.

L'Etat qui a spolié l'Église, est donc tenu à la restitution envers elle.

Or, le traitement qui est donné au clergé, n'est qu'une faible indemnité, si l'on considère l'immensité des dommages soufferts ; à ce titre, n'est-il pas sacré ? — Cette indemnité à été stipulée par un concordat conclu entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle : a-t-on le droit de prétendre qu'il faut l'abolir ?

Vouloir que l'on efface du budget l'article qui a pour objet le traitement du clergé, c'est vouloir qu'un voleur ne soit plus obligé de restituer, et cela, lorsqu'il s'est engagé solennellement à le faire. N'est-ce pas là mé-

connaître les droits les plus primitifs et les plus saints ? N'est-ce pas blasphémer contre la justice ?

Qu'est-ce encore que le traitement du clergé ? C'est une *rémunération* qui lui est accordée, en reconnaissance des services qu'il rend à la société.

La religion catholique, apostolique et romaine, est le premier besoin de tout peuple qui veut se civiliser, ou persévérer dans la civilisation. Une expérience de dix-huit siècles prouve que quiconque repousse son influence, reste dans l'état barbare ou y retombe.

Or, tout peuple doit avant tout pourvoir à ses premiers besoins.

Tout peuple doit, en conséquence, lorsqu'il connaît la religion catholique, assurer le sort temporel du clergé, sans lequel le catholicisme ne serait qu'une lettre morte.

Si le clergé était inutile à la société, s'il n'éclairait pas l'intelligence aux rayons de l'immortelle vérité, s'il ne faisait pas fleurir les plus hautes vertus, s'il ne prêchait pas l'union, la paix et la concorde ; s'il ne rendait pas les citoyens de la terre, citoyens du ciel, en un mot, s'il recevait sans rien donner, nous comprendrions que vous mettiez en question le traitement qu'il reçoit ; mais lorsqu'il est le plus ferme appui de la société, et par les vérités qu'il proclame, et par les exemples qu'il donne, ne faut-il pas haïr la société pour vouloir le réduire à la misère ?

De plus le peuple français veut la religion catholique ; la preuve en est que les masses accourent à ses solennités, participent à ses sacrements, et que ceux-là même qui passent pour indifférents, recou-

rent au ministère de l'Eglise, dans les circonstances solennelles de la vie. Pourquoi l'impôt, qui est payé par le peuple, ne serait-il pas appliqué aux besoins de la religion catholique, qui est voulue par le peuple? — Sans doute, ce sera un devoir d'allouer des sommes considérables pour soutenir les théâtres et entretenir des comédiennes, et ce sera un crime de voter quelques millions pour soutenir le culte des autels et entretenir les prêtres du Très-Haut ! Sans doute, encore, il faudra protéger le peuple dans ses mauvais instincts et ne pas le protéger dans la bonne partie de lui-même ! Puis;

Est-ce trop de la somme de huit ou neuf cents francs que l'État paie à la plupart des prêtres ?

N'est-ce pas assez que ce traitement modique paraisse précaire, attendu que, tous les ans, il n'est voté que pour un an ?

N'est-ce pas assez que le clergé, dépouillé de ses propriétés territoriales, paraisse un mercenaire à la solde de l'Etat?

Pourquoi voulez-vous rompre avec la tradition et l'humanité qui, toujours et partout, a assuré au prêtre le nécessaire et l'utile ?

Qu'est-ce que cette sagesse qui est née d'hier, et n'a pas été consacrée par le temps ?

Qu'est-ce que ces têtes-à-l'envers qui veulent faire comme aucun peuple n'a fait ?

Est-ce que vous auriez plus de lumière à vous seul, que toutes les générations ?

Mais laissons cela : à quoi bon raisonner plus longuement avec des antagonistes qui tournent dans un

cercle vicieux et qui, comme Protée, prennent toutes les figures et jouent toutes sortes de personnages. Quand il s'agit du casuel, ils disent qu'il faut l'abolir parce que le clergé a un traitement ; et quand il s'agit du traitement, ils disent encore qu'il faut l'abolir, parce que le clergé a un casuel. *Mentita est iniquitas sibi* (1).

XVIII

LA RELIGION ET L'ARGENT.

(Suite)

VI. **Les quêtes ne finissent pas, elles ruinent le peuple.** — Permettez-moi de commencer par vous faire observer que les ennemis des quêtes ne donnent pas ou donnent très peu ; tout juste ce qu'il faut pour sauver les convenances. Les quêtes ne les ruinent donc point. Agissez comme les ennemis des quêtes, puisque vous en êtes un ; ne donnez pas aux quêteurs, considérez-les comme des étrangers dont la démarche ne vous concerne en rien; mais aussi, laissez-les tendre la main aux hommes de bonne volonté et tolérez que ceux-ci la leur remplissent. Nous vous laissons dans vos sentiments, laissez-nous dans les nôtres; nous vous accordons la liberté de voir les quêtes de mauvais œil, accordez-nous celle de les voir de bon œil. Si vous ne voulez pas nous donner votre argent, que nous ne vous demandons pas, donnez-

(1). Psalm. XXXVI. 12

nous au moins votre silence, que nous vous demandons et qui ne vous ruinera point. Chose étonnante ! ce sont ceux qui ne donnent pas qui se plaignent, et ceux qui donnent sont contents !

A ceux qui faisaient à l'Eglise un crime de ses biens, saint Chrysostome opposait cette réflexion qui vient naturellement se placer ici : « Ou vous voulez parler des « biens que vous avez donnés vous-même, ou vous « parlez de ceux qui ont été donnés par d'autres. Si vous « parlez de ce que vous avez donné, il ne fallait pas « donner puisque vous deviez faire à l'Eglise un crime « de vos dons. Si vous parlez de ce qu'ont donné les « autres, votre faute ne devient-elle pas plus grave, « puisque ne donnant rien, vous censurez la géné- « rosité du prochain (1). »

Entrons maintenant dans le vif du sujet en posant cette question : *Pourquoi quête-t-on, c'est-à-dire pour quelles œuvres ?*

On quête pour les prêtres âgés et infirmes. N'est-ce pas justice, que les fidèles soutiennent de leurs deniers ceux qui furent leurs soutiens pendant le pèlerinage de la vie et qui, usés par leurs fatigues plus encore que par leurs années, sont devenus impuissants à combattre dans la plaine ? Voudriez-vous que les anciens du sacerdoce mourussent victimes de la misère, après avoir consacré leur vie tout entière au bien public ? Ces vétérans de la milice sainte sont

(1) *Omninoque si tu dedisti quid criminaris ? Dandum minimè fuerat si eras in crimen vocaturus. At cum alter dedit, ista dicis ! Gravius sanè delictum, cum tu minimè dederis, alterius benefacta criminari* (Hom. IX, in Ep. ad Philipp., c. 2, Ed. Ben., t. XI, col. 269 EF).

sortis du peuple qui est pauvre. Appelés par état à soulager la misère, ils n'ont pas fait, ils n'ont pu faire d'épargnes, ils ont vécu pauvres, comme le peuple lui-même. Il faut donc leur venir en aide. Si on n'a pas recours à des quêtes, il faudra recourir au bugdet, si on a recours au budget, il faudra augmenter l'impôt qui est déjà si lourd, c'est-à-dire il faudra imposer au peuple ce qu'il aurait fait bénévolement.

On quête pour les séminaires. Ne faut-il pas que le clergé se recrute? Ne faut-il pas que ceux qui doivent être un jour les prêtres du Seigneur soient dès la jeunesse soustraits au souffle contagieux du siècle, afin qu'ils apportent au service des autels une âme que le péché n'aura jamais ternie, et qui conservera jusqu'à la fin la blancheur qu'elle a reçue au baptême? Autrefois, l'Eglise trouvait facilement des ministres parmi les riches, parce qu'elle était riche; aujourd'hui qu'elle est pauvre, il faut cultiver les vocations de bonne heure. D'ailleurs, si le clergé ne se recrutait pas, qu'arriverait-il. C'est que la corruption ferait des progrès effrayants. Après avoir méprisé ses devoirs de chrétien, on mépriserait bientôt ses devoirs de citoyen; il faudrait augmenter la police qui pèserait d'un poids énorme sur le Trésor; par là même, il faudrait augmenter l'impôt. Or qui paie l'impôt? Le peuple. L'Etat, surtout dans les sociétés modernes, a déjà un assez grand nombre de charges et de taxes, laissons quelque chose au dévouement chrétien.

On quête pour les Frères, qui ouvrent des écoles gratuites aux enfants du peuple. L'éducation chrétienne des nouvelles générations n'est-elle pas une

œuvre tellement importante qu'on ne peut pas ne pas la soutenir ? N'est-il pas juste que la charité vienne en aide à ceux qui, par charité, s'immolent chaque jour pour la jeunesse, dont les intérêts sont les intérêts mêmes de l'avenir ?

On quête pour les églises. Vous vous récriez. Les mages ont donc eu tort d'offrir des présents à l'Enfant-Jésus et si vous eussiez été de leur compagnie, vous vous seriez présenté les mains vides ! Reconnaissez que votre philosophie n'est pas généreuse, et ne s'élève pas à la hauteur de l'Ecriture, où nous lisons qu'*il vaut mieux donner que recevoir* (1) ! N'est-il pas juste que, par gratitude, on donne quelque chose à Dieu ? de qui l'on tient tout ? Hiram, roi de Tyr, ne permit-il pas à Salomon de couper sur le mont Liban les cèdres qui lui étaient nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem ? Ne faut-il pas recourir à la charité pour l'entretien des églises, puisque les municipalités, préoccupées presque exclusivement de leurs ponts, de leurs chaussées, de leurs rues, de leurs chemins, de leurs fontaines, de leurs lavoirs, et de tout ce qui a rapport à l'édilité, ne viennent que rarement, du moins dans certaines localités, en aide aux fabriques ? Ajoutons, enfin, que si nous nous trouvons dans la nécessité de faire des quêtes pour les églises, ce n'est pas à nous qu'il faut en faire un crime, mais à nos spoliateurs. Si ceux-ci n'avaient pas brisé nos verrières, déchiré nos peintures, mutilé nos sculptures, volé nos calices, renversé nos autels, vendu nos temples

(1) Eccle. IV, 36

empoché nos fondations, nous nous suffirions à nous-mêmes, et nous ne serions pas obligés de tendre la main. Vous avez été la cause de nos maux, n'est-ce pas assez ? Faut-il que vous ayez encore la cruauté de nous les reprocher ?

On quête pour les ordres religieux. Mais toutes les familles religieuses n'ont-elles pas un but utile ? Ne rendent-elles pas au centuple, par leurs prières et leurs prédications, le peu qu'on leur donne ? Ne faut-il faire cas que de ce qui a pour objet les jouissances matérielles ? Le corps est-il tout, et l'âme n'est-elle rien ? Je sais que l'on accuse les moines de fainéantise, mais ce reproche formulé le plus souvent par des hommes qui ne font rien, n'est aucunement fondé ; écoutez plutôt :

« Fainéants, les hommes d'abnégation dont le la-
« beur a tout édifié dans le monde où nous sommes !
« et qui, aujourd'hui encore, privés de ces richesses
« qui ont créé les arts, de cette influence qui a cimenté
« les sociétés, consacrent leur vie, leur savoir et le
« denier qu'il leur reste après tant de spoliations, aux
« obscurs travaux de l'apostolat. A l'heure où vous
« dormez, fatigués des plaisirs de la veille, savez-vous
« Messieurs, ce qu'ils font, ces *fainéants* ? Le char-
« treux est au chœur, le capucin court les campagnes,
« assiste un moribond, console un pauvre, catéchise
« un enfant. Le trappiste laboure la terre, ou creuse
« la tombe d'attente qui sera peut-être pour lui ; le jé-
« suite occupe le confessionnal ou la chaire ; le béné-
« dictin rétablit quelque vieux texte effacé, qui a déjà
« usé les yeux et la vie d'un homme, ou compose un

« sermon pour la fête prochaine ; le moine du saint-
« Bernard fouille les neiges ; le Père de la Merci prend
« les fers de l'esclave qu'il a délivré ; le Frère ignoran-
« tin balaie la classe que vont remplir tout à l'heure
« des centaines de pauvres enfants ; le prêtre offre le
« saint Sacrifice qu'une servante et un mendiant écou-
« tent à genoux. Tous, et bien d'autres que je ne nomme
« pas, tous travaillent, tous prient, et travailleront
« et prieront durant la journée entière, non pour la
« gloire, ils n'y songent pas ; non pour la fortune, ils
« n'en veulent pas ; non pour l'estime du monde, car
« le monde les abreuve d'outrages ; non pas même
« pour les bénédictions du malheureux ; ils font le
« bien pour le faire, pour obéir à Dieu qui leur com-
« mande, et ils le font sans relâche, sans repos,
« comme sans récompense ici-bas. Si tous ceux qui
« déclament contre la paresse des moines, étaient
« soumis pendant un mois seulement à la plus douce
« des règles monastiques, ils craindraient la récidive et
« parleraient d'autre chose, j'en réponds (1).

Pourquoi quête-t-on encore?

On quête pour les pauvres. Voudriez-vous nous condamner au plus cruel de tous les supplices, celui de voir la misère, et de ne pouvoir rien tenter pour la soulager?

On quête pour recevoir des fidèles qui n'ont pas observé le carême, une compensation. N'est-il pas juste que ceux qui ne font ni jeûne, ni abstinence, suppléent par de bonnes œuvres à ce qu'ils ont omis?

(1) Louis Veuillot, *Pèlerinage en Suisse*, livre I, *Au Couvent.*

Au lieu de critiquer, ne devrions-nous pas admirer ici la bonté de l'Église, qui facilite à tous le chemin du ciel, en commuant, en faveur de ceux qui ne peuvent les accomplir, les pénitences générales et publiques ?

On quête *pour soutenir certaines confréries* qui, de tout temps se sont formées sous l'esprit de Dieu au sein du catholicisme. Quiconque se déclare l'ennemi de ces quêtes se déclare l'ennemi des confréries qu'elles ont pour but de soutenir. Or, celui-la se condamne. En effet, il se forme tous les jours des sociétés d'assurances contre l'incendie, contre la grêle, et l'on regarde comme prudent et sage celui qui fait assurer, par ces sociétés, sa maison, son mobilier, sa récolte. Or, une confrérie n'est-elle pas, par un de ses côtés, une société d'assurances contre les flammes du purgatoire? Le confrère qui meurt ne laisse-t-il pas en ce monde des chrétiens qui prieront pour lui et l'arracheront au feu dévorant ? Si on assure ses biens matériels, pourquoi ne s'assurerait-on pas les biens spirituels? Pourquoi le principe d'association, qui est fécond en résultats, n'aurait-il pas son application dans l'Eglise catholique ? Les principes généraux ne sont-ils pas de tous les temps et de tous les lieux ? Ne reposent-ils pas sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme ? Ne doivent-ils pas se retrouver dans la religion, qui est l'ensemble des rapports qui unissent Dieu à l'homme? — On admire encore les sociétés de secours mutuels dans lesquelles, aux jours mauvais, tous viennent au secours de chacun. Or, qu'est-ce encore qu'une confrérie, sinon une société de secours mutuels dans l'ordre religieux ?

Mais, je vous entends,la prévoyance sera une vertu quand il s'agira des intérêts du temps, et elle sera un crime quand il s'agira des intérêts de l'éternité.

Pourquoi encore quête-t-on?

On quête *pour secourir les nationalités opprimées* comme l'Irlande catholique. On quête pour les *victimes d'une inondation, d'une grêle, d'une famine.* On quête pour l'Œuvre de la *Propagation de la foi,* qui répand la civilisation avec l'Évangile. On quête pour l'Œuvre de la *Sainte Enfance,* qui arrache à la dent vorace des chiens, à l'eau meurtrière des fleuves, des créatures infortunées qui sont victimes à leur naissance de la cruauté paternelle et maternelle. On quête en un mot pour soutenir des Œuvres qui elles-mêmes soutiennent le monde. Quel plus noble emploi peut-on faire de son argent que de donner à de telles quêtes! Quelle mission plus sublime que celle de provoquer les offrandes qui doivent soutenir de telles œuvres?

Dans le passé de l'Eglise catholique, comme dans son présent, les quêtes ont toujours eu pour objet le bien matériel et spirituel du genre humain.

Dès les premiers siècles, on faisait des offrandes le plus saint usage. Saint Justin, parlant des assemblées des fidèles, nous dit : « Les riches donnent librement « ce qu'il leur plaît de donner.Leur aumône est déposée « entre les mains de celui qui préside. Elle lui sert à « *soulager les orphelins, les veuves,* ceux que la ma- « die ou quelque autre cause *a réduits à l'indigence,* « *les infortunés,*qui sont dans les fers, les *voyageurs* « qui arrivent d'une contrée lointaine; il est chargé

« en un mot de *pourvoir aux besoins de toutes les per-* « *sonnes qui souffrent* (1). » Au moyen-âge, on quêtait pour la construction d'un pont qui devait rapprocher des populations séparées ; pour la construction d'un hôpital qui devait recueillir les vieillards ; pour la construction d'un couvent qui devait devenir un sanctuaire pour la prière, un asile pour le repentir, un foyer de science, une pépinière d'apôtres. On quêtait pour la rédemption des captifs. On quêtait pour la guerre sainte, pour les croisades, sans lesquelles l'Europe tout entière serait peut-être turque aujourd'hui. Décidément se déclarer l'ennemi des quêtes, c'est se déclarer l'ennemi du genre humain.

A tout cela qu'opposerez-vous ?

Direz-vous que les évêques n'ont pas le droit de prescrire les quêtes que bon leur semble ? Mais l'aumône est un devoir de conscience imposé par la loi de Dieu, une obligation éminemment spirituelle. L'autorité spirituelle a donc le droit de les provoquer et de les régler.

Direz-vous que le produit de ces quêtes n'est pas scrupuleusement appliqué à son objet ? Qu'en savez-vous ? Ne faites-vous pas un jugement téméraire ? N'accusez-vous pas sans connaissance de cause ? Au siècle de Léon X, Hutten écrivait pour fanatiser les

(1) *Ceterum qui copiosores sunt et volunt, pro arbitrio quisque suo quod visum est contribuunt ; et quodità colligitur apud præpositum deponitur atque ille indè opitulatur pupilis et viduis, et his qui propter morbum aut aliquam aliam causam egent, quique in vinculis sunt et pere-grè ad venientibus hospitibus et, ut simpliciter dicam, indigentium is omnium curator est.* (I Apol., n. 87, Biblioth, vet. PP., tom. II, p. II, fol. 32 G).

populations, que « *cette prétendue Église de saint* « *Pierre* (dont les voûtes s'élancent jusqu'aux portes « du ciel) n'était qu'une comédie jouée par le Pape « pour escroquer de l'argent, qu'il ne songeait pas à « bâtir cet édifice, qu'il n'y faisait travailler *que deux* « *ouvriers dont l'un était boiteux* (1), » et les bons Allemands accueillaient ces calomnies comme des vérités. Que de Hutten de nos jours ! Prenez garde d'être crédules comme les Allemands du XVI siècle.

Vu tout ce qui précède, nous continuerons à quêter. Si les injures sont pour nous, les sommes que nous recueillerons procureront la gloire de Dieu et le bien de l'humanité. Or, quand il s'agit de tels résultats de vaines clameurs ne nous arrêteront jamais.

Les quêtes ruinent le peuple. Quels sont ceux qui donnent lorsque l'on fait une quête ? Ce sont les riches et non les pauvres auxquels on ne s'adresse pas, puisque c'est en leur faveur que l'on sollicite la charité. Les quêtes sont donc en définitive une prière par suite de laquelle le riche prélève sur son superflu, pour assurer le nécessaire à l'indigent. N'y a-t-il pas là de la déraison à prétendre que ce qui donne de l'aide au pauvre peuple, ruine le peuple ?

Les quêtes ruinent le peuple. Loin de là. Sans l'appauvrir sur la terre, ainsi que nous venons de l'établir, elles l'enrichissent pour le ciel, elles lui donnent l'occasion de faire de bonnes œuvres qui seront récom-

(1) *Nil hic fingo... cuncti sollicitantur pro æde Petri in quâ duo tantum opifices operantur et alter claudus* (Roscoë, Hist. de Léon X, t. 3, app., n. 178, p. 57., Paris 1813, trad. Henry).

pensées dans la vie à venir. Pendant l'éternité tout entière, des miliers d'élus remercieront les quêteurs de leur avoir fait amasser des trésors que la rouille ne ronge pas et que les voleurs n'enlèvent pas. Nous rendons service en quêtant, puisque par là nous donnons occasion de faire le bien. C'est ce qui faisait dire à saint Thomas : « Il est permis de demander à quelqu'un ce qui rend meilleure la condition de celui qui donne ; or, par le fait même que quelqu'un donne l'aumône, il améliore sa condition, puisqu'il mérite par ce moyen la vie éternelle.Donc, il n'est pas illicite de demander l'aumône(1).

Les quêtes ruinent le peuple. Mais ne tournent-elles pas directement à l'avantage de la société ? N'ont-elles pas pour résultat de recueillir des ressources sans lesquelles il serait impossible de soulager une foule de malheureux qui, poussés par la faim, *mauvaise conseillère*, travailleraient à renverser l'ordre social et ouvriraient un de ces gouffres qui dévorent les plus puissants empires ? Les quêtes pour les églises ne procurent-elles pas les jouissances les plus vives au peuple chrétien qui,tous les dimanches, entend ces orgues, admire ces statues, contemple ces vitraux pour l'acquisition desquels le prêtre a fait appel à sa piété et à sa générosité ? Ce que le peuple chrétien a donné lui retourne ; que signifient dès

(1) *Licet petere ab aliquo illud ex cujus datione fit danti conditio melior; sed ex hoc,scilicet quod aliquis dat elecmosynam fit ejus conditio melior, quia per hoc meretur vitam æternam.Ergo non est illicitum eleemosynas petere.* Opusc. xix. Contra impugnantes Dei cultum et religionem c. vii.

lors tous ces lieux communs dans lesquels vous revenez sans cesse sur l'avidité, la rapacité, la convoitise et les exactions des ecclésiastiques ?

Les quêtes ruinent le peuple. Loin de là, elles contribuent puissamment à lui donner de la force, de la stabilité. N'entretiennent-elles pas, en effet, l'esprit de sacrifice, de charité, de dévouement qui est l'esprit social par excellence, et sans lequel il n'y a plus que la lutte et la guerre entre le pauvre et le riche ?

Les quêtes ruinent le peuple. Non, non ; ce qui ruine le peuple, c'est le luxe avec toutes ses fureurs et sous toutes ses formes ; c'est la débauche avec toutes ses orgies : c'est le cabaret, c'est l'estaminet c'est le théâtre, ce sont ces repas de Lucullus qui sont la honte de la génération présente et qui seront le scandales des générations à venir ; ce sont toutes les passions que la religion proscrit. Chose étonnante ! Vous êtes intarissable quand il s'agit de faire passer la religion pour hostile à la richesse des peuples et vous ne dites pas un mot, pour condamner ce qui les ruine réellement. N'est-ce pas là avoir deux poids et deux mesures ?

Les quêtes ruinent le peuple. Mais l'Eglise, loin de laisser improductifs les capitaux que les quêtes lui procurent, ne les répand-elle pas aussitôt dans le peuple ; Ne les distribue-t-elle pas aux libraires, aux peintres, aux sculpteurs, aux décorateurs, aux fabricants d'ornements, aux fondeurs de cloches, auxquels elle donne du travail et qu'elle fait vivre en faisant aller leur commerce ? Décidément, donner aux quêtes c'est faire le meilleur et plus noble emploi de son

argent. Plus on répétera l'objection, plus on démontrera que l'académie des sots est la plus vaste des académies, et qu'aujourd'hui, comme toujours, elle a des succursales et compte des membres sur toute la surface du globe.

VII. **Les prêtres n'ont inventé le purgatoire que pour attraper l'argent des vivants, en priant Dieu pour les morts.** — L'objection est si pauvre qu'elle n'a pas besoin d'être réfutée longuement. Je me contenterai donc de faire quelques réflexions.

Premièrement. Le dogme du purgatoire se retrouve chez tous les peuples, il est écrit dans le symbole de toutes les religions. Platon, Virgile lui ont rendu témoignage. Longtemps avant que le clergé catholique existât, la fable qui témoigne la croyance de l'humanité, nous montre Caron ne passant les ombres à travers le Styx, que moyennant *une pièce de monnaie*, et l'histoire nous apprend que les Albanais ensevelissaient leurs morts avec de l'argent monnayé (1). Si la croyance au purgatoire date de l'origine, elle a l'antériorité; si elle a l'antériorité, il faut nécessairement reconnaître que le clergé, loin d'avoir inventé le purgatoire pour recueillir des offrandes, a au contraire reçu des offrandes parce que l'on croyait au purgatoire. Les adversaires de l'Église sont tellement aveuglés par la passion, qu'ils prennent les conséquences pour les principes et les principes pour les conséquences.

(1) *Albani pecunias unâ cum defunctis sepeliunt.* Strab. l. XI. Lutetiæ. 1620 fol. 503

Deuxièmement Qui le premier découvrit en Angleterre et fit insérer dans les articles de l'Église anglicane, que les prières pour les âmes qui sont en purgatoire « *n'étaient qu'une chose vaine, et sottement inventée* (1). » Ce fut Cranmer. Et pourquoi le fit-il ? Pour plaire au protecteur Seytoire. Pour attraper l'argent des *vivants*, on *supprima* au contraire l'article du purgatoire pour *s'emparer de l'argent des morts*, ce qui a fait dire au docteur Milner : « C'est la suppression, et non l'invention et le maintien de la doctrine « des prières pour les morts, qui est due à une coupable avarice (2). » — Ici encore, les opposants ne sont-ils pas convaincus d'être aux antipodes de la vérité ? de prendre les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres ? la calomnie pour l'histoire et l'histoire pour la calomnie ?

Troisièmement. Je suppose que les prêtres aient inventé le purgatoire pour battre monnaie, nos philosophes auraient-ils bien le droit de le leur reprocher, eux qui chaque jour inventent de nouveaux dieux et de nouvelles religions, à tant l'article, à tant la colonne, à tant la ligne, puisqu'ils supputent jusqu'à la dimension des caractères ? Eux qui tiennent la plume d'une main et le prospectus de l'autre ?

Quatrièmement. Les protestants, en plein XIXe siècle, ont hautement reconnu que les vivants peuvent intervenir auprès de Dieu en faveur des trépassés. En 1857, l'évêque de Londres a proposé à ses diocésains

(1) Art. XXIII des 42 articles, et XXI des 39 articles.
(2) Réponse aux objections de M. Prier, Migne, Démonst. évangél., t. XVII col. 964.

de réciter, à l'occasion des troubles de l'Inde, une prière dans laquelle on lisait : « O Dieu ! console « tous ceux dont maintenant les cœurs sont brisés par « la mort de leurs chers parents, *et accorde à ceux-« ci un heureux accès en présence du Christ* (1). » Kœppert a dit : « La plupart des hommes ne sont pas « assez bons pour le ciel, ni assez méchants pour l'en-« fer. Cela fait comprendre que les théologiens chré-« tiens enseignent un état intermédiaire, un purga-« toire dont la population, par la raison que nous ve-« nons de dire doit être très grande (2). » Aux yeux de bon nombre de protestants eux-mêmes, le purgatoire est donc une *vérité ;* s'il est une vérité, il n'est pas une *invention ;* s'il n'est pas une invention, que devient l'objection qui suppose que le purgatoire a été *inventé ?*

Les adversaires auront beau traduire ces paroles de Virgile : *auri sacra fames,* en disant : *la soif sacerdotale de l'or ;* ils ne parviendront par là qu'à établir trois choses, qu'ils ne sont ni à la hauteur du latin, ni à la hauteur de Virgile, ni à la hauteur du sujet.

VIII. **D'un côté, les prêtres défendent de travailler le dimanche, et, de l'autre, ils ne craignent pas de battre monnaie en ce saint jour; en d'autres termes, les curés enterrent, le dimanche.**

Les curés enterrent, le dimanche. Mais qu'est-ce

(1) L'univers, 15 août 1857.
(2) Cité: *Entretiens familiers d'un ministre protestant converti,* par M. l'abbé Esslinger. Fribourg, 840, p. 290

que le dimanche? C'est le jour de Dieu et des œuvres qui honorent Dieu, c'est le jour de la religion et de la piété ; or, de tout temps, l'inhumation des morts a été regardée comme une œuvre de religion et de piété, témoin ce que dit l'Écriture du saint homme Tobie. Si le dimanche est le jour de la religion et de la piété, si la sépulture est un acte de religion et de piété, pourquoi ne pourrait-on pas enterrer, le dimanche? Singulière philosophie que celle qui voudrait nous interdire de prier pour les morts, le jour du dimanche, qui est le grand jour de la prière.

Les curés enterrent, le dimanche. Ceux qui le leur reprochent ne ressemblent-ils pas aux scribes et aux pharisiens, qui faisaient un crime à Jésus de guérir, le jour du sabbat? Ne méritent-ils pas qu'on leur applique ces paroles par lesquelles Jésus se défendait :

« Quel est celui d'entre vous qui, possédant une « brebis et la voyant tombée, le jour du sabbat dan « un précipice, ne l'en tirerait pas?

« Or, un homme est de beaucoup préférable à une « brebis. Il est donc permis de faire le bien le jour du « sabbat (1).

« Hypocrites, chacun de vous le jour du sabbat dé- « tache et fait sortir de l'écurie son bœuf, ou son âne, « pour le conduire à l'abreuvoir.

« N'ai-je pas dû aussi en ce jour du sabbat, déli- « vrer cette fille d'Abraham des liens par lesquels Sa- « tan la tenait enchaînée depuis dix-huit ans (2)? » — S'il est permis, le jour du dimanche, de secourir

(1) Math., XII, 11-12.
(2) Luc, XIII. 15-16.

les vivants, ne sera-t-il pas permis d'y secourir les morts ? S'il est permis d'y secourir les bêtes, ne sera-t-il pas permis d'y secourir les hommes ? S'il est permis d'y prendre soin d'un âne, ne sera-t-il pas permis d'y prendre soin d'une âme ?

Les curés enterrent, le dimanche. S'ils se permettent en ce jour de rendre aux morts les derniers devoirs, ils vous permettent aussi d'y travailler quand la charité ou la nécessité sont là, et, en conséquence, vous ne pouvez les accuser d'avoir une mesure pour eux et une mesure pour vous, ni d'être plus sévères pour les autres que pour eux-mêmes. Ainsi, pour citer quelques exemples, ils permettent, le dimanche, de combattre pour la patrie, de s'occuper à arrêter un incendie, à détourner une inondation ; ils permettent de recueillir les biens de la terre, lorsqu'ils sont en danger de se perdre ; ils permettent de travailler pour les pauvres qui sont dans une nécessité pressante ; ils permettent de préparer les remèdes nécessaires à un malade, de raccommoder les souliers d'un homme qui n'en a pas deux paires, etc. Vous le voyez, les curés n'ont pas deux manières d'agir ; vous ne pouvez les opposer eux-mêmes à eux-mêmes, ni les convaincre de dire *oui* quand il s'agit de leur conduite, et *non* lorsqu'il s'agit de celle des autres, — satisfaction de moins pour votre malignité.

Les curés enterrent, le dimanche. Peut-être les considérations précédentes ne font-elles pas impression sur vous : c'est pourquoi, dans le désir que j'ai de tout terminer à l'amiable et de ne pas vous quitter sans que nous ne nous soyons entendus, je finirai en vous

proposant un arrangement et j'ose espérer què dans votre amour de la paix, vous y souscrirez avec empressement : Vous conserverez vos morts jusqu'au lundi, et nous n'enterrerons plus, le dimanche.

IX. Il vaudrait mieux nourrir les pauvres, qu'embellir et orner les églises.

Disons d'abord avec l'Eglise que l'un et l'autre sont bons : *Oportuit hæc facere et illa non omittere* (1). La cause de Dieu et la cause du pauvre sont également sacrées ; je dis plus, ces deux causes sont unies l'une à l'autre, car, en général, ceux qui ne s'occupent pas de Dieu ne s'occupent pas des pauvres, et ceux qui s'occupent des pauvres s'occupent de Dieu.

Il vaudrait bien mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises. C'est là raisonner comme Jésus-Christ ne veut pas qu'on raisonne. Marie-Magdeleine ayant répandu des parfums sur les pieds du Sauveur, quelques disciples s'indignèrent et dirent : *N'aurait-il pas mieux valu vendre ces parfums et en donner le prix aux pauvres* (2)*?* Ce dont Jésus les blâma. Or, embellir les Eglises, c'est honorer la personne du Sauveur qui les habite. Il est évident par là, que voir avec chagrin l'embellissement des églises et alléguer les besoins des pauvres, c'est encourir le blâme du Sauveur.

Judas était du nombre de ceux qui s'indignèrent. Vous savez comment il finit. Prenez garde que, pensant comme lui, vous ne finissiez comme lui.

Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'embellir et

(1) Math., XXIII, 25.
(2) Math., XXVI, 9.

orner les églises. Ces paroles sont-elles bien sincères sur vos lèvres? N'êtes-vous point de ces hommes qui, quand on leur allègue les besoins de l'Église, allèguent les besoins des pauvres, et qui, quand on leur parle des besoins des pauvres, disent que les pauvres n'ont pas d'ordre, qu'ils dépensent au cabaret ce qu'on leur donne, qu'ils sont des fainéants, et que s'ils voulaient travailler, ils pourraient gagner leur vie.

Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises. Vous croyez par là faire la leçon au sacerdoce catholique. Mais il sait cela mieux que vous, et longtemps avant vous, il a agi en conséquence. L'histoire ecclésiastique ne nous montre-t-elle pas en effet des Évêques catholiques vendant les calices, les ciboires, les ostensoirs, afin d'avoir de quoi soulager les pauvres qu'ils regardaient comme le véritable trésor de l'Eglise?

Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises. Voilà ce que vous nous dites. Eh bien, nous vous disons, nous : Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'orner vos appartements, vos tables, votre corps, par un luxe qui dévore vos revenus et vous met dans l'impuissance de soutenir les bonnes œuvres. Commencez par vous réformer vous-même, vendez ce bracelet, faites le sacrifice de ce diamant, de cette montre, vivez et vêtez-vous simplement, donnez l'exemple, puis seulement après vous aurez le droit de faire la leçon.

Peut-être n'êtes-vous pas encore désillusionné. C'est pourquoi, après avoir entendu les raisons, voyez les faits.

Saint Chrysostome était si détaché des richesses, qu'il déplorait amèrement, en présence de son peuple, la nécessité où étaient les ecclésiastiques de s'occuper de l'administration des biens temporels des Eglises, tout en reconnaissant néanmoins qu'il ne pouvait en être autrement ; attendu que, si l'administration de ces biens était confiée aux laïques, le pillage et la dilapidation seraient à craindre (1). — Il s'écriait : « Le « Christ ne veut pas vivre de rapine, il a horreur de « ce qui proviendrait d'une telle source (2). »

Saint Augustin n'était pas moins désintéressé. Possidius nous rapporte que souvent il refusa d'accepter des biens qui avaient été légués à l'Eglise, et cela parce qu'il lui paraissait plus juste qu'ils fussent possédés par les *enfants, les parents, ou les alliés des testateurs* (3).

Un certain Januarius, bien qu'il eût été reçu par le saint Evêque au nombre de ses clercs, qui faisaient vœu de pauvreté, avait conservé une somme d'argent qu'il disait appartenir à sa fille, encore trop jeune pour en disposer. Etant tombé malade, il affirma que cet argent appartenait non pas à sa fille, mais à lui, et, ô scandale pour un clerc régulier ! il fit un testament par lequel il légua son trésor à l'Eglise d'Hippone. Or, saint Augustin dit hautement en présence

(1) *Sed nunc patres vestros timor invasit, ne vobis furiosâ rerum secularium cupiditate captis, colligentibusque nec spargentibus viduarum, pupillorum et virginum chori fame pereant, ideo hœc ità componere coacti sunt.* Hom. LXXV, in Math. Ed. Bened., col. 809 A.

(2) *Non vult Christus ex rapina nutriri, non hujusmodi cibum admittit.* Ibid., 808 A.

(3) *Vita S. August. auctore Possidio*, c. XXIV, Opp. X, 257

de son peuple : JE NE VEUX PAS D'UNE TELLE DONATION (1).

Enfin le saint Docteur disait : « Que celui qui dés-« hérite ses enfants pour constituer l'Eglise son héri-« tière, que celui-là ne s'adresse pas à Augustin, « mais qu'il en cherche un autre pour accepter ses « biens ; il y a plus, je fais des vœux pour qu'IL NE « TROUVE PERSONNE QUI CONSENTE A LES RECEVOIR (2).

Faisons une dernière réflexion. Il n'est pas de sujet sur lequel impies et hérétiques aient plus babillé que celui qui vient de nous occuper. Que n'ont-ils pas prétendu en effet ? Ils ont dit que les prêtres ne se contentent pas de tondre les moutons, mais qu'ils les écorchent, qu'ils ne pensent qu'à multiplier les offrandes et les sacrifices pour faire entrer de l'argent dans leur trésor sacré et s'engraisser ainsi du fruit des travaux des hommes. Tantôt ils nous ont représenté les pasteurs, avides de testaments et de sépultures, soigneux d'assister à la mort des grands, marchandant l'Evangile, vendant l'Esprit-Saint, faisant de l'assemblée des chrétiens une boutique de négociants avides, n'accordant les biens spirituels que moyennant finance, brûlant de la soif d'avoir, faisant argent de tout et ne voyant dans le sacerdoce qu'un gagne-pain. Tantôt, ils nous ont représenté les confesseurs mettant les indulgences au rabais, vendant la rémission des péchés, inventant par avarice des tarifs pour l'ab-

(1) *Nolo munera ista*. Serm. CCCLV, nº 3.
(2) *Quicumque vult, exheredato filio, hæredem facere ecclesiam, quærat alterum qui suscipiat, non Augustinum; immo, Deo propitio, neminem inveniat!* (Ibid., nº 5. Totus et sequens legatur Sermo.)

solution, disant que la meilleure pénitence et l'expiation la plus salutaire, c'est de donner de l'argent. Tantôt ils nous ont représenté les religieux comme tellement importuns dans leurs demandes, que leur rencontre est plus à craindre que celle des voleurs. Tantôt enfin, ils nous ont représenté la cour de Rome uniquement occupée à négocier des dispenses, à prescrire des levées de deniers, attirant à elle par mille canaux tout l'argent des nations, tirant plus d'or sur elles que la république romaine au temps de Lucullus, engloutissant tout par ses rapines sacrées et, sangsue insatiable, épuisant jusqu'à la dernière goutte du sang des peuples. Les adversaires peuvent-ils se flatter de justice et d'impartialité lorsqu'ils débitent toutes ces fadaises ? Non, car un homme impartial envisage et présente une question sous tous ses aspects. Les adversaires, dès lors, ne devraient-ils pas tout dire ?

Ne devraient-ils pas dire avec Voltaire : « Il faut convenir qu'il est impossible qu'une société subsiste sans que chaque membre paie quelque chose pour les frais de cette société (1). »

Ne devraient-ils pas dire encore avec le même écrivain : « Le prêtre en tout pays doit être nourri de l'autel puisqu'il sert la république (2). »

Ne devraient-ils pas rappeler ce principe de droit naturel : *Que toute peine vaut salaire.*

Ne devraient-ils pas rappeler la noble conduite du pape Benoît XII, qui congédia son neveu et sa nièce venus de loin pour le féliciter en leur donnant pou

(1) Diction. philosoph., art. *Impôt.*
(2) Ibid., art. *Curé de campagne.*

tout présent sa bénédiction et en leur disant : « Je vous reconnais pour les parents de Jacques Fournier, mais le Pape n'a ni parents ni alliés (1). »

Ne devraient-ils pas rappeler la conduite de ce saint prêtre qu'un spoliateur de l'Eglise pressait de prêter serment à la constitution civile du clergé en lui disant entre autres : « Comment donc ferez-vous pour vivre ? » et qui répondit : « Et vous, comment donc ferez-vous pour mourir ? »

Ne devraient-ils pas rappeler les pasteurs payés pour vendre des Bibles ?

Mais non, nos philosophistes détournent les yeux de la lumière, et ils ne travaillent qu'à amonceler les ténèbres ? Ne doivent-ils pas être considérés comme des fils de la nuit et n'y aurait-il pas du délire à prendre pour argent de bon aloi, la fausse monnaie de leurs calomnies ?

Concluons.

Ne faudrait-il pas être aveugle pour ne pas voir clair après tant de lumières ? Plus on étudie le catholicisme, plus on se convainc que tout concourt à témoigner sa divinité. La philosophie, la physique, l'histoire, toutes les sciences n'ont qu'une voix pour protester en sa faveur contre les attaques de ses ennemis et attester que leurs discours ne sont que mensonge et pauvreté d'esprit. Ne saurez-vous pas secouer leur joug et vous proclamer avec une sainte audace le disciple de Dieu et l'enfant de son Eglise ? Une docrine qui ne laisse aucune difficulté insoluble

(1) Rohrbacher, Histoire univ., liv. 79e.

et qui répond à toutes les objections, n'est-elle pas nécessairement vraie ? Oui ! quoi qu'en aient dit, quoi qu'en disent, quoi qu'en doivent dire les écoliers de Voltaire ou de Luther, le catholicisme est le *Vrai absolu*, le *Beau absolu*, le *Bien absolu*. Dès lors que nous reste-t-il à faire qu'à nous écrier avec La Bruyère :

« Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le « piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : « il était inévitable de ne pas donner tout au traver « et de n'y être pas pris. Quelle majesté, quel écla « des mystères ! Quelle suite et quel enchaînement de « toute la doctrine ! Quelle raison éminente ! Quelle « candeur ! Quelle innocence de mœurs ! Quelle force « invincible et accablante des témoignages rendus « successivement et pendant trois siècles entiers par « des millions de personnes les plus sages, les plus « modérées qui fussent alors sur la terre, et que le « sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil « dans les fers, contre la vue de la mort et du derni « supplice ! Dieu même pouvait-il jamais mieux re « contrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où a « ler ? Où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien d « meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'i « FAUT PÉRIR, C'EST PAR LA QUE JE VEUX PÉRIR (1).

(1) Des Esprits forts.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

IV. — L'immortalité

V. — La Providence.

VI. — La Raison.

VII. — La Révélation.

VIII. — Les Évangiles.

IX. — Les Évangiles (suite).

X. — Jésus-Christ.

XI. — Jésus-Christ. (suite).

XII. — L'Eglise.

XIII. — Les Gens d'esprit.

XIV. — Religion oblige.

XV. — Religion oblige (suite).

XVI. — La religion et l'Argent.



Paris. — Imp. G. Téqui 92, Rue de Vaugirard.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie.